

H4Blues

Jean-Bernard Pouy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN-BERNARD POUY

H4Blues

SÉRIE NOIRE
Gallimard



JEAN-BERNARD POUY

H4Blues

nrf

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 2003.
Numérisation KLL, 2015.

À la prune

Estragon : Je suis damné !

Vladimir : Tu as été loin ?

Estragon : Jusqu'au bord de la pente.

SAMUEL BECKETT,

En attendant Godot.

Remerciements à Alain Durnerin pour les palmiers, à Dominique Noguez et au catalogue Beaubourg (*L'Art du Mouvement*) pour le cinéma expérimental.

C'est ce qu'on appelle une véritable série noire.

Dans le miroir de l'entrée, je détaille patiemment, d'un œil de désosseur, la silhouette d'un mec qui, la même semaine, a perdu son boulot, sa bagnole (piquée hier soir) et qui se prépare à aller à l'enterrement de son plus vieux pote. Mais le type devant moi, la tronche encadrée par les cartes postales à la con de Ceylan et du Kerala datant des dernières vacances honteuses de son fils, n'a pas l'air trop atteint par tous ces graves événements qui, de fait, par rapport au Rwanda, ne sont pas très graves. Il me semble même assez élégant, ce type, dans sa belle veste noire en lin, me donnant un air un peu film années cinquante, genre *Salonique Nid d'Espions*, à la James Mason, le torse penchant à droite à cause de la jambe. Enfin de la jambe...

Le moignon me cuit un peu, c'est normal, c'est pareil tous les matins depuis vingt ans. Vingt ans. Toujours pas habitué. Mentalement, oui, physiquement, non. Avec une guibolle en moins, on évite, dans les soirées, que l'on vous pose la fameuse énigme du sphinx, c'est déjà ça de gagné.

Ce matin, j'avais soigné la présentation et mis la jambe de bois, ça fait plus cimetière que ma prothèse plastique.

Bizarrement, le truc en bois, avec le patin de caoutchouc noir au bout qui dépasse du pantalon comme un gros bonbon de réglisse, ça fait plus digne, pirate, ça en jette, ce côté ancien combattant, parce que, avec Lionel, on en a eu, des combats. Des sérieux et des grotesques.

Esther roupille toujours. Je lui ai préparé son petit-déjeuner, le beurre sera mou, le lait pas trop glacé, elle n'aura plus qu'à faire chauffer l'eau pour le thé, c'est ça un bon petit mari. Même s'il est désormais sans travail. Tant mieux. Les restructurations ont quelquefois du bon. Ils me virent, mais avec un petit pécule qui va m'amener tout doucement à la retraite, si je ne fais pas de folies, comme m'acheter une nouvelle paire de rollers ou traverser l'Altaï à pied. Et puis, trente ans de corrections, ça va bien comme ça, l'édition peut bien crever sans moi. Petit à petit, à force de corriger, on baisse les bras. Les machines font le boulot à notre place. Moi, à cinquante-

six ans bien tassés, j'ai de plus en plus envie de ne corriger qu'une chose : le monde. Les fautes morales sont comme des fautes d'orthographe, ou de grammaire. Ou plutôt comme des fautes de ponctuation. On ne sait plus respirer et prendre son temps pour exposer, on manque de virgules, de points-virgules et de deux points. Il ne m'a l'air de connaître que le point final, le monde.

Un dernier coup d'œil au miroir. Ça va. Le père Nicolas, impec. Démuni, déconstruit, démoli, mais présentable.

J'ai mis, comme d'habitude, deux minutes dix pour descendre les trois étages, avec ma prothèse, je me les fais en deux minutes à peine, vingt ans que je mets en gros deux minutes, alors qu'avec mes deux guibolles, avant, je les descendais tranquille en trente-cinq secondes. Nicolas, l'unijambiste du troisième. Celui dont on reconnaît toujours le pas dans l'escalier.

Et puis j'ai attendu le bus. Le connard qui m'avait piqué la bagnole, qu'est-ce qu'il allait en faire, de cette caisse pourrie, avec les vitesses au volant et la pédale de frein pour la jambe droite ? Il avait dû se planter au premier carrefour en croyant accélérer. Peut-être que les flics avaient déjà retrouvé la tire abandonnée à la sortie d'un rond-point, le coffre arrière aplati par un 15 tonnes suceur de roues. Eh bien ils pouvaient la garder, la èrecinque. Maintenant, ça serait taxi et bus. Le métro, non, trop d'escaliers. J'ai le moignon sensible. Si Esther ne me prenait pas trop la tête, et si ce zombie de Bertrand continuait dans le prévisible, on vendrait peut-être l'appartement pour acheter enfin, dans le Perche, la petite maison toute de plain-pied, sans étage, bordel, près de la rivière tranquille et scintillante.

Le 67 direct Clamart. Et le cimetière. Les grands arbres, derrière les hauts murs. En pleine banlieue, le grand désert tranquille de l'âme, le vert des frondaisons et le gris-blanc des tombes. Piétiner le gravier de mon unique jambe, écraser des petits cailloux avec mon marteau-pilon perso en caoutchouc, et trouver que ça manquait de palmiers dans les parages. Lionel, je m'en souvenais tout à coup, aimait beaucoup les palmiers. Pas une famille n'a pensé à ces derniers pour abriter la dernière demeure de ses chers disparus. Pourtant, il y en a qui s'adaptent au climat parisien, il suffit de les pailler l'hiver, ce n'est pas si compliqué que ça, on peut le faire à la Toussaint, au moment où les chrysanthèmes font des manifs.

J'ai vite trouvé l'allée, il y avait déjà du monde, une petite troupe pensive agglutinée près d'une chapelle à la grille rouillée. Je me suis faufilé, en claudiquant, vers la veuve.

La deuxième épouse de mon vieux pote. Je l'avais déjà rencontrée,

il y avait deux ou trois ans, jolie fille beaucoup plus jeune que Lionel qui, lui, se cognait un retour d'âge béton, à l'époque, la cinquantaine, le pneu qui s'installe autour du bide, les cheveux blancs, la peau qui fripe sur les genoux, mais le toujours vérifiable charme d'enfer auprès des oies blanches. Il y avait aussi ses deux enfants, ceux de son premier mariage, à peu près du même âge que mon propre fils. Les autres pleureurs, je ne les connaissais pas.

Un type lisait un texte, à voix sourde. J'ai vaguement compris qu'il s'agissait de cinoche, ça devait être un représentant de la Cinémathèque ou quelque chose comme ça. Je n'aime pas les funérailles. Avant, ça rimait avec ripaille, maintenant, c'est avec quincaille. Je me suis mis un peu à l'écart. D'autres personnes se sont exprimées, notre compagnon de route et de lutte, blablabla, et puis les corbeaux ont descendu le cercueil dans la fosse et, l'un après l'autre, chacun a jeté une poignée de terre sèche dans le trou en serrant la main ou bisant la joue de la veuve et les enfants. Ce genre de théâtre mis en scène par l'habitude, auquel tout le monde a assisté un jour, la représentation où chacun sera obligé d'aller, comme vedette. Le pauvre Lionel, qui avait eu une vie aussi paradoxale qu'excitante, finissait la sienne dans une cérémonie d'un ringard fini. Mais bon. C'est toujours comme ça. À part Victor Hugo et Édith Piaf, je ne vois pas qui peut s'ensevelir dans un foutoir sublime et populaire. Ou alors certains combattants, dans des pays à feu et à sang, où les pleureuses défient le temps.

J'avais le cœur sec. Normal, je ne me souvenais pas d'avoir déjà pleuré, je n'avais même pas la sensation de ce que ça pouvait faire, comme sensation. Ni à la mort de mes vieux. Ni au cinéma. Jamais. Pourtant, les glandes fonctionnent.

Un bon oignon et ça coule à mort. Non. Je refoule. Un jour, ça partira tout seul. Un jour.

Suivant le mouvement, je me suis retrouvé dans la file. J'ai jeté ma poignée de terre et j'ai pris la main de, ça y était, je m'en souvenais, de Véronique.

— Véro, tu sais bien que...

Que dire dans ce genre de sauterie ? Il n'y a pas de règle, c'est au feeling. Un type, derrière, m'a carrément poussé, je me suis retourné pour lui dire, à ce con, de faire un peu gaffe aux infirmes, mais j'ai vu les lunettes noires, repéré les gestes précis et approximatifs des aveugles, et surtout, la gueule carrée avec le menton pointu de ce grand couillon de Lescot, premier prix de latin de la troisième à la terminale. Lescot. Aveugle. Putain. J'ai attendu qu'il fasse trois mètres dans l'allée pour le prendre par la manche.

— Lescot, salut, c'est Bornand. Nicolas Bornand.

— Bornand... Bornand... Excuse-moi, mais les visages, maintenant... C'est pas toi qui faisais de l'italien ?

— Ouais, avec Petrolacci.

— Salut. Merde, c'est con, le pauvre Lionel. Mais c'est de notre âge, maintenant, on va faire de plus en plus les cimetières... T'en as vu d'autres, du bahut ?

— Pas vraiment... Tu veux que j'aille vérifier ?

— Non non, ce n'est pas la peine...

C'était vrai que je n'avais pas vraiment fait gaffe. Les anciens du lycée, avec le temps... comme disait l'autre nul avec sa guenon. Si je n'avais pas rompu les ponts avec Lionel, c'était par pur hasard. Pas vraiment d'ailleurs. Il voulait se faire ma sœur, venait chez nous et me prêtait son solex pour que j'aille faire un tour pendant qu'il lutinait. Ça crée des liens, ce genre de troc, et longtemps après, à la fac, on avait même partagé plusieurs copines. Le curieux temps du machisme post-adolescent, ces années où l'on n'a pas encore la mauvaise conscience des fautes morales.

— Ce n'est pas la peine, il a répété.

— Ça t'est arrivé comment ? Enfin je veux dire, euh... pour, euh...

— Il y a six ans. Ma batterie de bagnole a explosé. Il paraît que c'est vraiment rare, comme truc. L'acide, tout ça... Mais bon, tu sais, on s'habitue... Ça fait six ans, mais j'ai l'impression que c'est depuis toujours.

Je n'avais pas envie de lui parler de ma jambe et de la bagnole qui m'avait roulé dessus, un soir d'été. Le rendez-vous des éclopés. Le défilé de deux handicapés devant le cadavre de leur copain. C'était le jour. En même temps, je trouvais que j'avais de la chance, par rapport à lui. Pour mes yeux, moi, je donne facile les deux jambes et un bras.

Une femme est arrivée, prenant Lescot par le coude. Elle m'a salué, des boucles d'oreilles en or scintillaient à ses oreilles, on ne voyait que ça. Elle s'est présentée comme la régulière, ajoutant qu'il fallait qu'ils y aillent. Lescot, lui, n'avait l'air pas si pressé, mais ils sont partis dans l'allée avec la promesse qu'on se reverrait bientôt, le genre de formule à deux balles. J'étais mal à l'aise et c'était un euphémisme. Elle lui dirait, pour ma guibolle. Ça mettrait sans doute un peu de baume au cœur à cette réincarnation œdipienne déboulant de mon passé scolaire.

Le petit groupe s'est alors disloqué. J'allais repartir, doucement, décidé à rêvasser, ressasser, tous les trucs qu'on fait à la sortie des

champs couverts de morts sur qui tombe ratata ratata. Mais Véronique, la veuve, m'a rattrapé, se désolidarisant de son peloton de familiers et venant me prendre le bras, c'était décidément une habitude, dans les cimetières. Elle a retiré son chapeau. Ses beaux yeux. Toujours pas une ride. Une beauté blonde. Éplorée.

— Nicolas. C'est horrible.

— Courage, Véro... Est-ce que vous avez besoin de quelque chose ? J'avais déjà envie de me barrer en courant.

— Non, je vous remercie. La famille est là. On se croirait dans du Aznavour.

Elle a souri.

— Mais je voulais vous dire quelque chose. Ça n'a pas d'importance, mais c'est étrange. Il y a cinq jours, une heure avant son attaque, Lionel m'a laissé un message sur le répondeur. Un truc incompréhensible. Mon répondeur est à moitié pété, ou la bande doit être sale, ou je ne sais quoi... Le seul truc que j'ai compris, c'est quelque chose comme : « qu'il fallait en parler à Nico, lui, il saurait certainement... ».

— Vous en êtes sûre ?

— Certaine. Je ne peux pas le prouver, j'ai effacé la bande, je ne savais pas, à l'avance, mais j'en suis certaine.

Les autres suivaient cinq ou six mètres derrière. J'étais à l'enterrement d'un vieux pote et sa veuve sublime me prenait la tête avec des impressions à la graisse d'ours. Lionel, ça faisait six mois que je n'avais pas eu de contact avec lui.

— Il a vraiment dit Nico ?

— Absolument. C'était pas Pico, j'en suis sûre. Je dis ça parce qu'il connaît un type qui s'appelle Picaud. Sur le coup, je n'ai pas fait attention mais après, ça m'a semblé bizarre, surtout que Lionel n'allait jamais dans ce genre de sauterie, je parle de celle où il est mort. Il détestait l'art conceptuel, les installations, tout ça... Il ne m'avait rien dit, il ne m'avait pas prévenue, je ne comprends pas ce qu'il foutait là-bas...

— Ouais mais enfin, faut pas aller trop vite. Des Nicolas, il en connaissait sûrement d'autres.

— Dans ses papiers, son agenda, son carnet d'adresses, tout ça, j'en ai trouvé qu'un : toi.

Allons bon, j'ai pensé. Elle se mélange les pinceaux entre les toi et les vous. Normal. Veuve et depuis peu monomaniaque. Un travail de

deuil qui commence dans une douce paranoïa.

Les enfants de Lionel et des membres de la famille nous ont alors rattrapés. Le timing était précis. Véronique m'a jeté un de ces regards implorants qu'on repère dans les films à la Gilles Grangier, avec la veuve en tailleur et chapeau, l'œil humide sous la voilette et le décolleté d'où s'échappent des pigeons blancs.

— Nicolas. S'il vous plaît. Venez à la maison demain, vers quinze heures. C'est vraiment important. Tu peux ?

— Je pense, oui.

Elle m'a serré le bras et s'est laissée emporter par ceux, attentifs et fermes, de la famille. Ils marchaient trop vite pour moi, et je les ai bientôt vus disparaître dans une allée à angle droit. J'ai alors pris mon temps, j'avais la tête un peu vide, trop de vert partout, et puis ma vie récente a redébarqué à nouveau, le boulot, ma bagnole, tout ça. Des conneries.

Je suis revenu à petite vitesse à la maison. Décidé à me prendre un bain, mettre un pyjama, boire une Leffe Radieuse, celle qui fait rire bêtement, et regarder une connerie totale à la télé pour me changer les idées.

Mais, chez moi, tout le monde avait décidé de passer l'overdrive. Esther était comme un ressort à matelas. Elle venait de recevoir l'accord pour son stage d'hypnologie au Canada, elle irait chez sa cousine, à Montréal, tu verras, mon chéri, ça va passer très vite, mais oui, qu'est-ce que je suis conne, tu peux venir maintenant que... Elle n'a pas continué, un peu gênée. Je lui ai dit que je ne pouvais pas, du moins pas tout de suite, qu'il fallait que je règle tous les problèmes administratifs de ma nouvelle vie, et puis fallait être là pour l'assemblée de copros sinon, si l'on ne faisait pas gaffe, on allait encore se retrouver avec un ravalement sur le coin de la gueule. Ce n'est pas la peine d'être vulgaire, elle a répondu. Je ne suis pas vulgaire, j'ai hurlé, je viens d'enterrer mon meilleur pote, alors, excuse-moi, mais je n'ai, ce soir, a priori, aucune envie d'aller mater les caribous. Et puis, un bon stage d'hypno, j'ai ajouté, c'est un stage où tu vas roupiller pendant trois mois, alors, moi, qu'est-ce que je vais faire là-bas, me péter la tronche au sirop d'érable ? On peut jamais discuter avec toi, elle a conclu en allant ouvrir la porte où ça sonnait depuis un moment. Le fils. Bertrand. Avec son linge. Ce grand con prépare Sciences-Po et est incapable de passer par une laverie automatique. Trop peuple pour lui, sans doute. Il m'a fait la bise, genre baiser au lépreux, puis a poussé de grands beuglements de satisfaction imbécile en apprenant ce qui arrivait à sa mère. Le

Canada. Les grands espaces. Les États-Unis sans la dureté des États-Unis. Le cinquante et unième état. Un pays riche. Plein de potentialités. Une belle potentialité, j'ai pensé, serait qu'il décarre avec sa mère et qu'il y reste deux ans de plus, chez les Charlebois.

J'ai été prendre mon bain. Dans le chaud, j'ai pensé à Lescot, putain, pas de bol, aveugle, à Lionel, bordel, pas de chance, clamsé, à mon fils, chierie, il fallait que ça tombe sur moi. Pourtant, il était bien, avant. Un peu collant, mais ouvert. Dès la Fac de Droit, ça a merdé. Il est passé simplement de l'autre côté. Pas facho, non, plutôt le genre gaullisto-gaullien, le libéro-libéralisme et toute la tremblante. La restructuration évidente et obligatoire. Des esprits et des larfeuille. Ses copines, pareilles. Très jolies filles. Et puis c'est tout. Il est indépendant, mais toujours fourré à la baraque pour nous faire la leçon. Pour ME faire la leçon, moi l'ex-soixante-huitard attardé, trois raisons de s'énervé, le ex, le suffixe ard, l'adjectif attardé. Trois raisons de boire une bière en abandonnant la polémique. Ce n'est plus de mon âge de convaincre l'ennemi. Ça lui passera. Il n'a que vingt-cinq balais. À trente, il va se prendre quelques baffes dans le mental qui le feront réfléchir. À trente-cinq, il y aura des trucs qui le pousseront à vouloir tout faire sauter. Et à quarante, il deviendra un peu humain, devant choisir entre la fermer en construisant sa retraite ou bien décider d'être ce qui ressemble à son woodstockeux de père, quelqu'un qui ne fait pas les bons choix, qui en prend plein la calebasse, mais qui bouge encore un peu en pensant que ce n'est pas grave par rapport à Haïti. J'attends le jour où il fera comme dans Warlock, *L'Homme aux Colts d'Or*, quand Henri Fonda se laisse aller, après une heure de film, à traiter son seul pote de « crippe ». D'infirme. J'attends ce jour avec impatience pour lui dire ses quatre vérités. Le problème, c'est qu'il y a la maman. Esther. Plus douillette que le divan de Lacan. Dur de défusionner.

Alors, moi, je préfère écarté les orteils dans un bon bain brûlant, me tripoter doucement la nouille et repenser à Lionel qui, lui, question spaghettis, en connaît à présent un rayon sur leurs racines. Comme d'habitude, regarder mon pied unique sur le rebord de la baignoire, spectacle toujours aussi incompréhensible et fascinant. Avec un livre de Lionel que j'ai retrouvé en haut de la bibliothèque, un truc qu'il avait écrit, six ou sept ans auparavant, un recueil d'articles, que j'avais refusé de lire, car il y avait deux fautes rien que dans le premier paragraphe.

(...) De savoir que des groupes d'humains passent leur temps à disséquer ce végétal à tête explosée me ravit l'âme. Le palmier, ce cher palmier, ce cher orang-outang botanique. Dans le Dictionnaire de

Trévoux, publié par les jésuites en 1704 et 1771, se trouve cette précision évidente, tout à coup : « ... il y a dans l'Amérique une espèce de palmier qui sert à une nation, qui est à l'embouchure de la rivière Orénoque, de maison et de sépulcre et qui lui fournit tout ce qui est nécessaire à la vie. Du cocotier, on tire du vin : cette liqueur est douce, purge le corps et fait une boisson assez agréable. Ce vin sur les lieux s'appelle Ouracha ou Rouro Soura. Quand il est distillé, il monte à la tête et fait d'étranges effets... ». Véritable poème qui peut tout à fait s'appliquer à *Lapis* de James Whitney (Californie, 9 minutes, couleur, sonore, 16 mm, 1963), chef-d'œuvre absolu, haïku à la Bashô, mandata intérieur paisible et complexe, plongeant le spectateur dans une méditation entre le point individuel et la configuration collective, entre le Un et le Tout. Fatigue de l'œil, vibration des images consécutives, espaces négatifs, tout y est. Cent points de base qui, à force de durée et de trajectoire fugitives sont autant de milliers de points multicolores. Le cinéma, enfin, comme base méditative et non plus tremplin au masticage passif de réalité copiée. Et surtout un paquet d'années de travail purement manuel, alors qu'aujourd'hui, avec un bon logiciel, dix minutes suffiraient. Là est la grandeur de ce film, de cet éternel palmier, énonçant quelque chose de très simple et éclairant : il y a plus de travail et de patience dans un artisanat paranoïaque à force de perfection que dans un artefact en formica. *Lapis*, pour remplacer tout Hawks. (...)

in Lionel Liétard *Le Palmier Expérimental*, éditions Off-textes, Paris 1991, page 8.

Au matin, j'ai mis un certain temps à remplir les papiers nécessaires à mon nouvel état social. Faire des photocopies, téléphoner au syndicat, demander rendez-vous au négociateur nommé par le DRH de la boîte. Négociateur, mon cul. Liquidateur, ouais. Je le connais, il ressemble plus à un rond-de-cuir courtelinard qu'au tueur autant social qu'impavide, celui des films catastrophe, regard bleu et costard sur mesure.

Depuis la veille, Lionel me prenait la tête. De rencontrer sa veuve m'intéressait beaucoup, je ne savais pas trop pourquoi. Curiosité morbide, certainement. Pulsion inconsciente, peut-être. Avoir, du jour au lendemain, du temps devant soi, paraît-il, peut rendre les gens dingo. Possible.

Esther, mentalement, faisait déjà ses valises. En temps normal, ça m'aurait paniqué. Là, ça me libérait. J'avais besoin d'être tranquille, tout à coup. Trois mois, ça passe très vite, c'est à peine une saison. Les fleurs donneront des fruits qu'elle sera déjà de retour. Elle reviendrait avec un diplôme d'université nord-américaine et pourrait grimper les échelons, à l'hôpital. Tant mieux pour elle. Quand le mari tombe,

l'épouse grimpe. Les vases communicants. Je l'ai laissée en train de se demander si elle devait emporter des affaires qu'elle pourrait tout aussi bien acheter sur place.

Ce coup-là, j'ai pris un taxi. Pour le 15^e, du côté de La Motte-Picquet-Grenelle. La mode équipée flanelle, Lionel disait toujours. C'était l'appartement des parents de Véro. Lui, ce n'était pas le genre à prendre un plan d'épargne logement. Celui-là, comme panier percé, poche trouée et tournée générale pour tout le monde... Le taximan a tenté de pronostiquer sur le prochain match de foot, mais je lui ai expliqué que, depuis Berlin, Santiago et Furiani, je détestais les stades. Il n'a pas insisté, et s'est gouré deux fois dans l'itinéraire.

Elle m'a ouvert la porte. Belle robe rouge sang. Visage fatigué, abattu, d'une blanche transparence. Une vague ressemblance avec Cyd Charisse. Elle m'a fait la bise en se dandinant sur place.

Sur la table de verre du salon, il y avait deux verres et une bouteille de bourbon sérieusement entamée.

— Depuis hier soir, je picole à mort. J'ai pas dormi. Mais ça va, ça va, ce n'est pas la peine de t'inquiéter, le plus dur est fait, comme on dit... Maintenant, faut s'occuper du mou.

Elle m'a tendu un verre, j'ai décliné, elle a rempli le sien.

— Merci d'être là, Nicolas. Je t'ai tout préparé. Ses carnets d'adresses, deux agendas, un tas de lettres, à peu près sur six mois. J'ai mis une bonne partie de la nuit à te faire un topo sur ses activités pendant les deux dernières années, parce que c'est assez compliqué.

— Attends, Véro... Qu'est-ce qu'il se passe ? La robe rouge, le bourbon, les dossiers... C'est quoi, c'est un roman de Chandler ? Cinquante dollars par jour plus les frais, et le chèque, l'avance...

Elle s'est mise à rigoler, elle était plus que saoule, imbibée à fond. Marlowe l'aurait embrassée, prise par le coude, et balancée tout habillée dans une baignoire d'eau glacée.

— Véronique.

— S'il te plaît, Nico...

— Il me plaît pas.

— Je suis sûr qu'il y a une embrouille. Qu'il n'est pas mort aussi simplement. Il avait un cœur en béton.

— Mais il y a eu une autopsie.

— Je t'en ai mis une copie dans le dossier. Comme ça, tu pourras vérifier auprès d'un médecin légiste.

— Attends, je ne suis pas un détective privé. Ça n'existe pas, les privés en France. Y a que des mecs qui suivent des couples illégitimes et qui s'occupent de problèmes industriels. Il n'y a pas de type en chapeau, gueule cassée, cigarettes, whisky, petites pépées et le Smith et Veston dans la poche-revolver...

Ça l'a fait à peine sourire. Elle a éclaté son bourbon d'une élégante envolée de cou et s'en est resservi illico un autre.

— Il a prononcé ton prénom, c'est tout. Je te demande simplement de regarder tout ça d'un peu plus près, moi, je n'en ai pas la force. Tu regardes, c'est tout. Tu vois s'il y a un truc qui cloche, c'est tout. Moi, je sens que ça va pas. Intuition féminine, tu vas dire. Mais ne le dis pas. Ne panique pas, ce n'est pas une enquête. Il me faut un regard neuf, c'est tout. Je te paye même pas, je te demande un service, c'est tout.

Je l'ai arrêtée en lui prenant le bras. Son délire montait tout seul, avec cet enfilage de « c'est tout », elle allait me faire une crise et je n'avais pas envie de me cogner une olympiade d'hystérie. J'ai regardé la petite toile accrochée entre les deux fenêtres. Une copie de la botte d'asperges de Manet.

— Y a combien d'asperges dans la botte ?

En reniflant, elle m'a regardé comme si je la lui avais proposée, la botte.

— Tu vois ? On ne voit jamais ce qu'on a toujours devant les yeux.

Elle s'est marrée en reniflant une deuxième fois.

— T'es con.

Elle m'a souri de toutes ses belles dents. On était revenu dans un film typique. La vamp. Gene Tierney, bourrée comme un coing, faisant sa mijaurée. Et ça tombait sur moi. Un déjà vieux au chômage, avec une jambe en moins, qui n'avait qu'une envie, qu'on lui foute enfin la paix, et qui n'espérait, pour ses vieux jours, comme genre d'hospices, que ceux de Beaune. Alors j'ai respiré deux ou trois fois, à fond, j'ai pensé à ces mois sans Esther, ces mêmes mois tout seul avec Bertrand, et j'ai abandonné.

— Véro... Donne-moi quelques jours. Mais je te préviens. Je ne suis pas un gros débile d'Amerlo qui va cavalier après des tueurs aux bras ballants, le Beretta à la main et les yeux sur la ligne bleue des bars de nuit.

— Oui, je sais, ta jambe. Mais ce n'est pas ta jambe que je te demande d'agiter, c'est ta tête.

En plus, elle me donnait des ordres. Ou presque. Du coup, le

bourbon, j'en ai pris un.

(...) De réunir toutes les informations et illustrations diverses sur le Brahea (ou Erythea pour les anciens), ça peut vous prendre la tête et un certain temps. Pourtant, ce palmier doit son nom à l'astronome danois Tycho Brahé, 1546-1601, ce qui en dit long sur son importance. Classifier un palmier, c'est comme trouver une nouvelle planète. Mais pour avoir une photo d'un Calcareia, par exemple, bon courage. Il a presque disparu de nos régions. Sauf à Nice, à la Villa Thuret, où pousse, en toute quiétude, un merveilleux spécimen. Sinon, en désespoir de cause, on peut toujours trouver son équivalent en tri-acétate : Hold me while I'm naked (15 minutes, couleur, sonore, 16 mm 1966 USA), de George et Mike Kuchar, presque entièrement filmé dans des salles de bains et qui fonctionne tout à fait comme une douche froide. George dit lui-même que ce film est le film d'un film qui ne pouvait pas être tourné, et de celui qui ne pouvait pas le tourner... Frustration, tournis névrotique, vulgarité de la mère, exactitude absolue du cadre, antennes de télévision agitées par l'orage sur les toits du Bronx, tout ça, comme un Brahea calcarea, avec des dialogues comme : « le sacré du vitrail et le profane de votre soutien-gorge ne vont guère ensemble... » C'est dire l'urgence... C'est dire qu'on peut donner tout Kubrick pour ce simple quart d'heure lumineux. (...)

in Lionel Liétard, Le Palmier Expérimental, éditions Off-textes, Paris 1991, page 22.

Je n'ai pas bien dormi. Esther s'est mise à ronfler comme une petite chaudière à partir de quatre heures du mat, juste au moment où j'allais m'endormir. Vivement son stage, qu'elle en finisse avec la vrombologie. J'avais déjà passé la plus grande partie de la nuit à me tourner et me retourner dans le pieu, mélangeant dans ma tête la robe rouge, les dents blanches de Véronique et des visions fugaces d'asperges en folie. Vers six heures du mat, j'ai enfin sombré. Mais je me suis réveillé une demi-heure plus tard avec une furieuse envie de me gratter la jambe. La manquante. Ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé, et ça voulait dire que j'étais salement perturbé. Du coup, je me suis gratté l'autre. Et une demi-heure après, j'étais debout.

Dans le salon pénombreux, j'ai entamé le dossier de Lionel, parcouru son carnet d'adresses. Presque personne que je connaissais. Mais ma mémoire, elle en était où ma mémoire ? J'avais pourtant reconnu Lescot presque instantanément. J'ai été fouiller dans mes vieux papiers. La caisse de carton vert, jamais ouverte, toujours conservée. J'y ai retrouvé deux photos de classe. Le bahut. Henri-IV. H4 pour les intimes. Un « grand » lycée parisien. Et moi qui venais de

la banlieue Sud. Un des trois cas similaires, dans ma classe. Pour une bonne raison. Au moment de l'examen de l'entrée en sixième, j'avais eu un bol insensé. Cette année-là, en 56, l'épreuve avait été jugée trop difficile par les parents, une dictée de Gide avec un gosse qui se laissait pousser un ongle pour récupérer une bille dans un trou de plinthe. Avec une question précise posée aux chères têtes blondes de neuf ans : qu'est-ce que l'abnégation ? Il va sans dire que ça avait été un massacre. Les géniteurs offusqués s'étaient tellement mis à gueuler que le Ministère avait décidé de refaire passer l'épreuve. Mais, pour ne pas pénaliser ceux qui l'avaient quand même réussi brillamment, l'examen, comme moi, il leur avait permis de choisir leur lycée. Et mon père avait dit, hop, Henri-IV ! Une heure et demie de transport à l'aller, le train jusqu'à Saint-Michel, la montagne Sainte-Geneviève à grimper fissa et le soir, après l'étude, à 19 h, la rue Valette à dévaler à fond de cale, le cartable en béton et le sac de gym à la main, une heure et demie pour revenir au pavillon. Alors qu'un bahut tout neuf venait d'ouvrir à cinq minutes à pied de chez moi. Et qui portait, avant de s'appeler Romain-Rolland, le nom, aaargh, d'Annexe du Lycée Henri-IV.

La photo de seconde. J'ai regardé les visages, et j'ai tout de suite mis des noms sur ces bouilles d'adolescents perturbés. Lionel, bien sûr, à côté de moi, un des seuls dont je me rappelais le prénom, à l'époque on ne nous appelait que par nos patronymes. Nappez, le grand imitateur de profs, Garbin, dont le père était à la SNCF, Royer, le déconneur fou malgré la cravate et l'air sage, Monino, Laroche, qui mesurait 1 m 92, Bouvier et Leyris, les inséparables, Anquetil, son jumeau était dans une autre classe, Reinhardt, le roi de la cravate anglaise, Quérouille et ses vestes en velours noir, Manigne, l'intelligence ciselée, le fils Thorez, Bruynnincx, qui arrivait d'Algérie, Nordmann...

Esther, en chemise de nuit, sa bonne frimousse fripée par le sommeil, est venue silencieusement s'asseoir à côté de moi.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je remonte dans le temps.

— Pour quoi faire ?

— Tu vois celui-là ? C'est Nordmann.

— Ah bon.

— Ce type est devenu définitivement célèbre en terminale en se faisant virer au troisième trimestre. Parce que, lors d'un bac blanc en géo, à la question « l'agriculture en Chine », il avait simplement répondu cette phrase devenue culte : Les Chinois mangent du riz,

mais, le dimanche, ils ne se refusent jamais une tranche de python.

— Nico... Ça va ?

— Mais oui. C'est à cause de Lionel. Je révise.

Esther m'a embrassé tendrement et est repartie se coucher. Je m'y suis remis aussi sec. Les autres... Thirion, Demilly, je crois, un cryptodada, Juillet, Lepetit, Stadelhoffer, De Fresnois, et puis... merde, comment s'appelait-il lui, là, le fana absolu d'Elvis Presley et l'autre là, Du..., Du Sabeau ou Du Sabateau, quelque chose comme ça, et puis impossible de mettre un nom sur les restants, je les reconnaissais bien, je retrouvais presque leur voix, leur manière d'être, mais impossible d'y coller un patronyme. Tous groupés sur la photo autour du prof de math, Giammarchi, qui nous terrorisait pas mal. Un des seuls d'ailleurs.

J'avais tout à coup le cœur serré. Quarante ans, au moins. Qu'étaient-ils devenus ? J'avais vaguement entendu des noms revenir, en lisant la presse, surtout les ours des journaux. Modiano, par exemple, avec qui j'étais en philo. Et Wilson, muté producteur de cinéma. Mais, à part Lionel, j'en avais jamais revu, après le bac. Pour avoir changé de cap, jugeant que toute une scolarité à H4, ça me suffisait bien. La fac anonyme m'avait tendu les bras. Surtout ceux des filles. Parce que être dans un lycée de garçons pendant sept ou huit ans permet de travailler peut-être un peu plus, mais vous rend, à la sortie, aussi couillon qu'un jeune Bourvil. La plupart de mes autres congénères avaient sans doute tenté les classes préparatoires. Peut-être certains avaient déjà cassé leur pipe ? Pas de raison que les platanes ne choisissent que les prolos empastissés. Et puis, là, en deux jours, il y en avait un que je venais d'enterrer et un autre que je retrouvais transformé en Stevie Wonder. D'ailleurs, il était où, sur la photo, Lescot ? Je ne le voyais pas. Absent, ce jour-là ? J'ai alors réalisé que c'était en première que j'avais été avec lui. Avec Lionel, et puis trois ou quatre autres de la photo, bizarres, ceux dont je ne me rappelais pas bien le nom. On nous avait déjà aiguillés par rapport à la terminale. Ceux qui feraient sciences-ex d'un côté, et ceux qui feraient philo-lettres de l'autre. Les matheux purs, eux, étaient déjà parqués ailleurs... J'avais redoublé ma quatrième, à cause d'une pneumonie à complications qui m'avait enlevé du lycée pendant cinq mois et m'avait permis d'éviter le terrible Cottrell, un prof de français qui ne faisait pas particulièrement partie de la brigade du rire. Dans cette classe, il y avait Lacour et Richard, qui dessinaient de sublimes filles à poil dans les marges de leurs cahiers. Le dernier des deux étant devenu, il y avait peu, ministre des Armées, ça faisait réfléchir. Et c'est en redoublant que j'avais rencontré Lionel. Et plus de quarante ans après, c'était à cause de ça que je venais de me payer un enterrement

en forme de psychanalyse et une nouvelle passion pour les enquêtes en tout genre.

Je me suis mis à fouiller mes papiers comme un malade, à la recherche d'autres photos de classe, mais je n'en ai retrouvé qu'une datant de la maternelle, une autre de la primaire (avec monsieur Ladoux, un fana des tourterelles), et, apparemment, une de la troisième, si j'en jugeais par la tronche boutonneuse des congénères. Mais rien d'autre. C'est toujours trop tard de s'apercevoir que la photo de classe, comme celle du service militaire, restent les seules preuves que l'on peut garder de notre plongeon dans la piscine sociale. Les photos de boulot, ce n'était pas le genre de la maison qui venait de me lourder. On n'y tirait le portrait que des écrivains en pointe, la main sous le menton. Pas des correcteurs. Et les photos du lycée, je les avais perdues, abandonnées, oubliées, détruites. Erreur grave, avec le recul. Fallait réparer.

J'ai été me faire un café en me disant que ça y était, la veuve m'avait presque convaincu. Elle m'avait empêché de dormir, jeté dans les bras poussiéreux d'un tas de vieux papiers et amené à construire un plan de bataille comme si j'étais un vieux briscard.

J'avais à peine avalé la moitié de la première tasse que le fiston a débarqué pour récupérer son linge propre et vider la moitié de la cafetière. Il m'a dit qu'il avait trouvé un avocat d'affaires de ses amis qui voudrait bien s'occuper de mon affaire de licenciement. Je lui ai répondu que surtout pas. Que je n'en avais plus rien à foutre. Et que le travail n'était pas une valeur. Ça l'a scié et il a redémarré sur les erreurs graves de l'idéologie post-marxiste. Je n'en pouvais plus. Je lui ai conseillé d'aller se reprendre des vacances en Sierra Leone, là où les plages sont les plus belles du monde. On ne se comprendra jamais, il a conclu, effondré. Mais si, mais si, attends une trentaine d'années, j'ai répondu. Et j'ai eu droit aux « tu comprends rien », « le monde a changé », « c'est pas possible » et « on peut jamais discuter avec toi » susurrés entre les dents.

Le reste du café sauvé dans une tasse, c'est avec un certain plaisir que je me suis remis à fouiller dans le dossier de Lionel. Mais, là... scientifiquement. Un crayon à portée, une feuille quadrillée devant moi et des colonnes toutes prêtes à accueillir des pistes, les noms revenant plusieurs fois, les trucs incompréhensibles, les adresses.

Ça y était. J'enquêtais vraiment. Je me donnais deux jours pour démêler l'écheveau, Esther aurait alors pris l'avion pour Caribouland, à la poursuite de Jacques Cartier luttant contre l'insomnie génétique. Je virerais ensuite le fils en lui disant que je voulais être seul, pour faire le point, réfléchir. On se verrait une fois par semaine au resto

pour manger une andouillette (il déteste ça). Je serais alors tout à fait peinard. Bouffer des boîtes. Rentrer à pas d'heure. Entasser la vaisselle. Ne pas me doucher tous les jours.

Fumer au pieu. Zoner dans le silence de la télé muette et de la machine à laver subitement en panne.

Vers dix heures, avant que ma femme ne se réveille, j'ai téléphoné à Véronique, le répondeur, elle devait cuver à mort, je n'ai laissé aucun message. Et puis j'ai passé deux ou trois appels pour savoir s'il y avait une amicale des Anciens Élèves du lycée Henri-IV et leurs coordonnées. Pas de problème. Ils avaient même un bulletin assez régulier où l'on pouvait passer une annonce pour avoir des copies de photos de classe auprès d'anciens élèves. J'avais de la chance, le prochain bulletin était sous presse et sortirait dans trois semaines. Je leur ai immédiatement écrit que je recherchais la photo de classe de la première B3, année scolaire 62-63. Je rajoutai, pour authenticité, qu'il me semblait que c'était le prof d'anglais, Tamagnan, qui devait figurer sur le cliché.

Un bel homme élégant et précieux, le Tamagnan, maintenant que ça me revenait. En même temps incompréhensible et dédaigneux, un dandy jamais chahuté par ses élèves, pourtant toujours prêts à guetter la faille. Il avait même fait un manuel scolaire. Avec un collègue. C'était toujours à deux qu'ils faisaient suer les jeunes générations, comme Jacob et Delafon. Lebossé et Hémary, Carpentier et Fialip, Lagarde et Michard. Là, c'était Tamagnan et je ne sais plus qui...

Esther est revenue me parler. Elle me sentait soucieux, perturbé, me demandant si je lui disais la vérité, si j'étais sûr que je supporterais ces trois mois de séparation. Même si ce stage était important pour elle, et plus tard pour nous, elle m'a assuré qu'elle comprendrait que je lui demande de ne pas partir. J'ai fait mon théâtre conjugal. Dans l'ordre, montrer un peu de peine et d'angoisse, et ne pas trop se réjouir de ce départ. Mais ne pas en faire trop pour la laisser libre et confiante. En somme, comprendre, subir et rassurer. C'est-à-dire faire l'adulte, quoi. Je ne sais pas si je l'ai vraiment convaincue, mais j'étais certain qu'elle ne téléphonerait pas dans l'heure pour tout annuler, la mort dans l'âme et les reproches aux lèvres. J'ai finalement emporté le morcif en émettant l'idée d'aller faire, juste après la réunion de copros, une thalasso à Granville avant de reprendre le taureau par les cornes. Elle m'a souri, contente de cette métaphore tauromachique, même si je voyais, dans ses yeux, la terrible image du mec marchant au petit matin dans le sable avec une jambe de bois.

(...) Si les hommes, depuis les temps mésopotamiens, adorent les palmiers, c'est qu'ils savent inconsciemment que ce plumet végétal ressemble, à s'y méprendre, à la cellule nerveuse de base, le tronc comme péricaryon et les feuilles comme dendrites, celles-ci étant d'ailleurs souvent couvertes d'épines ce qui est le cas, par exemple, du magnifique *Rhapidophyllum Hystrix*. Et des épines, celles qui piquent et infectent, il y en a une myriade dans le petit film d'Alain Morec, Granit Grosse (7 mm, couleur, super-8 gonflé en 16 mm, France 1972), dards perçant la viscosité de l'Œdipe, en direct de la viande verte du cerveau, visions autant métamorphiques que le poudingue de Gourin ou l'andalousite de Glomel. Séance de divan hachée en tranches évolutives tournant d'un système éreintant de séquences durant, soit 22, soit 29, soit 56 secondes. On aura reconnu les départements bretons. La dernière minute, une explosion de couleurs, je te salue vieil océan, est un véritable palmier considéré comme un paon en plein drame onirique (...)

in Lionel Liétard, *Le Palmier Expérimental*, éditions Off-textes, Paris 1991, page 65.

Le lendemain soir, j'avais une liste. Des noms qui revenaient plus souvent que d'autres, et aussi ceux apparus peu avant le drame et qui n'étaient jamais mentionnés avant. Sans oublier les relations de boulot, sa longue et difficile quête pour ouvrir un musée du cinéma expérimental. Il y avait de tout, du ministériel, de l'institutionnel, du Beaubourg, du sponsor, du mécène. De Paris et des principales villes de France supposées prêtes pour un tel projet. Un vrai listing d'attaché de presse. Il y avait aussi des noms, numéros et dates de rendez-vous avec une association genre société civile. Sans doute l'activité militante de Lionel, ces derniers temps. Trois ou quatre noms féminins qui revenaient à fréquence variable et même, de temps en temps, suffisamment rapprochés pour sentir bon la bête à deux dos. La vie désirante du bonhomme. Et ça, comment en parler à Véronique ? Était-elle au courant ? Ou allait-elle enfin réaliser que son mec cavalait comme un uhlan ? Quel effet sur le travail de deuil allait provoquer ce genre de constat ? Je risquais de devenir vraiment la saleté de détective mateur de couples illégitimes, ce que je ne voulais absolument pas. Paix aux morts. Paix aux vivants. Et vogue la galère.

Je n'ai pas beaucoup dormi de la nuit. Excité comme une puce sous Captagon. Cherchant par où commencer. Tentant d'échafauder un plan de bataille. Veillant Esther rassurée par un court mais intense câlin d'adieu. Regardant les deux grosses valises à roulettes qui roupillaient près de la porte de la chambre. Pensant amèrement que ces vacheries ont changé radicalement la relation ergonomique de l'homme à son prochain et surtout de l'homme au handicapé. Avant,

par habitude, la distance, physique, intellectuelle, sentimentale même, entre vous et votre prochain se situait entre le demi-mètre et le millimètre, même pour un monopède comme moi. Dans le métro, dans la queue aux guichets, aux caisses, n'importe quelle caisse. Maintenant, si on regarde en l'air, si on ne fait pas gaffe, si on ne met pas deux mètres entre soi et l'autre, on a de grandes chances de se casser la gueule. Surtout les unijambes. Le temps était peut-être venu où les êtres humains cherchaient par tous les moyens à s'écarter les uns des autres, mettre de la distance entre eux, ne plus avoir de contact.

Tout naturellement, en rêvassant ainsi, j'ai fait remonter à la surface du grand yaourt de vrais morceaux de ma vie avec Lionel. Et il y en avait un wagon. Notamment ces retrouvailles, en mai, à la Sorbonne, le soir du deuxième jour d'occupation, quand, dans le bordel absolu des discussions, un mec s'était levé, un type qui ressemblait à un Éthiopien, maigre, sérieux, vêtu d'un long manteau gris foncé et qui, dans le silence redevenu pesant, dans un français impeccable mais avec un accent de type « caramba, encore raté » nous avait tous félicités, nous avait dit que ça y était, la coupure était faite, mais qu'il fallait devenir sérieux et que, pour les armes, il pouvait s'en occuper... Après un court moment de stupeur, la furia sémantique avait repris de plus belle, comme quoi la guerre civile était le meilleur moyen de se couper des masses. Le mec avait alors souri, avait agité la main comme pour un au revoir et quitté l'amphi. Lionel et moi l'avions suivi, certains qu'il allait remonter dans son half-track et disparaître dans la capitale en délire en tirant des coups de kalash un peu partout. Eh bien raté. Il avait, sous les arcades de la cour, simplement acheté un sandwich-sec-beurre. Alors, on s'était dit qu'il fallait en profiter un maximum, de ces événements, puisque le pire était passé. Des trucs comme ça. Fugaces mais figés à jamais dans nos rétines.

J'ai également pensé à ma jambe et à ce soir de juillet où la voiture m'avait chopé au bord du trottoir, me roulant dessus et disparaissant dans une nuit intensément bleue. Bleu, également, les gyrophares. Et bleu pâle, l'ambiance des urgences. Bleu intense, le regard du flic osant me demander si j'avais eu le temps de noter le numéro d'immatriculation. Et bleu froid, les yeux glacés du chirurgien qui m'annonçait qu'il fallait amputer un peu au-dessus du genou, parce que tout qu'il y avait en dessous était comme du pâté de couenne.

Et bleu layette, la clarté du petit matin perçant à travers les rideaux.

On m'a néanmoins laissé dormir trois heures. Quand j'ai émergé, Bertrand-le-fils-maudit était là, prêt à accompagner sa mômman à Roissy.

Vint peu à peu le moment du déchirant. Esther me l'a fait simple, digne et clin d'œil, j'ai joué mon chien battu, nous nous sommes représentés les décalages horaires pour raison téléphonique. J'ai donné rancard à Bertrand dans trois jours dans un resto japonais près de Bastille, à vingt heures, entre-temps je ne serais pas beaucoup libre, avec toutes les démarches que j'avais à me cogner. Je n'ai pu m'empêcher de faire mon salaud en lui disant que je trouverais bien une dizaine de minutes pour lui montrer comment fonctionne une laverie automatique. Il a haussé les épaules, mais le message est passé.

Quand la porte s'est refermée, ce fut comme si je changeais de vie.

En fait, c'était un peu moi qui prenais l'avion pour une destination inconnue. Heureux et inquiet à la fois, mais excité comme une tique sous Maxiton.

— Allô ? Véronique ? Nicolas. Excuse-moi, mais j'ai deux ou trois trucs à te demander.

— Nico... Merci de m'aider, je ne peux pas rester comme ça, je m'en aperçois de plus en plus... Je te revaudrai ça. Ça se trouve, il n'y aura rien, mais il faut que j'en sois sûre.

— Dis-moi. Il faut tout me dire. Bon, allez... j'y vais franco. Lionel... Avec toi... Comment dire ?... Ça allait entre vous ?

— Comme un vieux couple. Treize ans, quand j'y pense, ça me tue. Mais toujours amoureux, en tout cas, ça j'en suis certaine, je peux pas te le prouver, mais bon. Si c'est ce que tu sous-entends, de ma part, aucun soupçon d'une double vie ou quelque chose comme ça...

— Bon. Très bien.

— Cela dit, il a peut-être quelquefois tiré son coup comme ça, en vitesse, c'est humain, excuse-moi d'être vulgaire, Nico. Je ne me moque pas. Mais toutes les femmes le savent. Tant qu'elles ne le savent pas. Si j'ose dire ça ainsi.

Et le tout à l'avenant. Comme la poire. Sur la liste, j'ai rayé quelques noms tout en gardant celui d'une certaine Manon qui apparaissait beaucoup dans les dernières semaines avant le décès de Lionel. Peut-être sa pédicure-podologue. Plus on vieillit, plus les arpions vous font souffrir. Moi aussi. Mais faut pas se plaindre, chez moi, c'est divisé par deux.

À midi, je me suis fait un bouillon de poule avec des vermicelles et j'y ai rajouté des petites pâtes en forme de lettres. Et je me suis livré à

une séance de pâtogisme. Pensivement, j'ai aligné les lettres que je trouvais au pif afin de faire un mot, ou une phrase.

Le premier truc sensé aligné sur le rebord de l'assiette : crétin. La Sibylle de Cumes n'aurait pas fait mieux.

Mais j'étais bien.

La galerie d'art « Fondation, deuxième Fondation », murs clairs, rampes d'acier, éclairage basse tension, présentait une « installation » d'un plasticien allemand, Helmut Breger, tas de briques vaguement à forme humaine, recouverts de ce qui devait évoquer du sang, et qui devait être une matière entre la peinture et le ketchup, tant le rouge était violent, alors que tout le monde sait que le sang séché devient presque aussi noir que l'encre. L'effet était assez réussi, je dois l'avouer. J'ai demandé à rencontrer le directeur de la galerie. La jeune fille rousse qui s'emmerdait devant son Macintosh m'a regardé, fiévreuse, comme si j'étais l'acheteur potentiel. Elle a foncé dans l'arrière-boutique, semant derrière elle une odeur de carte bleue.

Au moment où les tas de briques sanglants commençaient à me donner une sérieuse envie de vomir, elle est revenue accompagnée d'un gommeux entre deux âges en costume aussi trois-pièces que cuisine salle de bains.

— Excusez-moi, c'est une simple visite de curiosité. Je suis, plutôt j'étais, un ami de monsieur Lionel Liétard, vous savez, le monsieur qui a eu une attaque au vernissage, il y a un peu plus d'une semaine...

— Ah oui, bien sûr, un vrai drame, c'est incroyable.

Le mec s'en foutait royalement mais jouait le jeu. En pure politesse. Ça ne durerait pas longtemps. Fallait aller vite. Je n'étais pas un client, donc je n'avais pas beaucoup de temps à lui faire perdre. Alors j'ai attaqué, bille en tête.

— C'était un habitué ? C'est-à-dire... euh, était-il sur vos fichiers, vous lui aviez envoyé une invitation ?

— Non. Pas du tout. Je ne le connaissais pas, j'ai vérifié, il n'était pas sur nos listes. Il a dû venir avec quelqu'un.

— Et vous savez avec qui ? C'est important.

— Non. Il y avait tellement de monde. C'est après, dans le journal, que j'ai appris qui c'était, le Langlois du cinéma underground, tout ça.

Il prononçait « underground » comme s'il avait une louche de caviar coincée entre les mâchoires.

— Et vous avez vu quelque chose de bizarre ?

— Absolument pas. En plus, j'avais tellement à faire. Il y avait le Centre Culturel Allemand au grand complet. Quand il est tombé, j'étais derrière, en train de ressortir des bouteilles de Mumm.

— Quelqu'un d'autre, je veux dire quelqu'un que vous connaissez, aurait pu être avec lui quand c'est arrivé ?

— Non, je ne vois pas. On m'a dit, je ne sais plus qui, qu'il était sorti de la galerie juste avant pour fumer une cigarette... C'est tout ce que je peux faire pour vous... Il y a un problème ?

Je m'amusais intensément. J'ai décidé de jouer. Ça faisait tellement longtemps que ça ne m'était pas arrivé.

— Un problème, pas vraiment. Mais bon. On a retrouvé chez lui vingt petites toiles de Kandinsky. Alors, pour que la succession prenne forme, il ne doit pas y avoir de coup fourré.

— Une vingtaine de Kandinsky ?

Le mec était transformé en industriel japonais apprenant que Van Gogh avait peint la moitié des toiles de Gauguin et inversement.

— Ouais. Dix-neuf. Exactement.

— Ah oui, je comprends.

Il ne comprenait rien. Il comptait.

— Si vous voulez, je peux moi-même faire une petite enquête auprès de mes acheteurs habituels, pour tenter d'en savoir un peu plus...

— Je n'osais pas vous le demander. Ça pourrait éventuellement nous aider. Nous saurions être reconnaissants...

Je l'ai quitté aussi pétrifié, au milieu de sa galerie, que la Victoire de Samothrace en haut de son escalier. Je m'amusais intensément. Même si je ne savais toujours pas pourquoi Lionel avait fait le déplacement, ce soir maudit, pour mater des briques allemandes en train de saigner.

J'ai foncé, en taxi, à l'Institut médicolégal, Quai de la Râpée. Le truc sinistre que longe le métro, juste à côté du pont métallique menant à la gare d'Austerlitz. Et que, paraît-il, les flics nomment « Vivagel bien sûr ». Là où atterrissent tous ceux qui ont le mauvais goût de claboter sur la voie publique, et, une fois sur deux, là où ils ont une sérieuse chance de se cogner une autopsie.

Il y avait un départ d'enterrement, familles silencieuses, le regard tourné volontairement vers le fleuve tout proche. À l'intérieur, après une série de longs couloirs sinistres, genre sous-sols d'aéroport, j'ai

enfin rencontré un humain bien vivant. J'ai demandé à rencontrer le docteur Pianard, celui qui avait signé le certificat de décès. Dont j'avais une photocopie sur moi. J'étais vachement organisé comme mec. Le métier rentrait. Le sous-fifre quasi muet m'amena jusqu'à lui. Le privilège du handicapé. Un unijambiste, ça en impose, ce n'est pas quelqu'un qu'on peut jeter comme un malpropre. Après avoir traversé plusieurs salles, dont certaines éclairées en bleu électrique, le même bleu dégagé par ces étranges appareils à tuer les mouches que l'on aperçoit dans les boucheries, on m'a présenté le chef de service de garde. Un type assez vieux, avec de grosses lunettes en écaille, et un gros bouton sur le nez. J'ai regardé ses mains. Même pas fines, même pas translucides, non, des mains normales.

— Docteur Pianard ?

— Lui-même. C'est au sujet de quoi que vous êtes parmi nous ?

Drôle de manière de parler. Peut-être tout simplement une rhétorique légiste. Ou bien c'étaient les lieux qui influençaient le langage. Faire des mots à la place de ceux qui ne pouvaient plus en faire. J'ai sorti la photocopie et j'ai balancé la purée.

— C'est au sujet de monsieur Lionel Liétard, qui a eu une attaque cardiaque sur la voie publique, le 12, et qui est arrivé ici. C'est vous qui l'avez examiné. Pourrais-je, s'il vous plaît, et sans trop prendre de votre temps, avoir quelques précisions sur les conditions purement médicales d'un tel décès, étant donné que ce monsieur avait, d'après ses proches, un cœur, comment dire, en béton armé ?

Le type m'a regardé, soupesé. Il avait bien sûr remarqué mon infirmité et brûlait de me poser des questions. Mais je l'intimidais. Peut-être étais-je un ponte, un mandarin, le grossium qui allait le tirer enfin de ce cul-de-basse-fosse ?

— Monsieur ?

— Monsieur Nicolas Bornand. Exécuteur testamentaire du défunt.

Je lui ai tendu ma carte d'identité. Et une carte de visite. Il n'a même pas regardé la première. Mais a rangé la seconde dans la poche de sa blouse.

— Un instant, je vous prie d'attendre que je puisse faire en sorte.

Il avait appris le français où, cet ahuri ? Il avait un vague accent alsacien. Brusquement, j'ai revu Lionel, avec le maillot de gym jaune et noir, aux couleurs d'H4, dans la cour du Méridien où cet allumé de Fritz nous faisait courir et pratiquer le triple saut sur du ciment. Et je me suis souvenu d'un élève qui s'appelait Thiry ou Théry, qui avait des cuisses en acier et qui tapait le sept secondes sur soixante mètres. En troisième. On en était vraiment fiers, d'autant qu'on avait appris

que Fritz avait été l'entraîneur de Piquemal et Delecour.

Le dépeceur légal a ouvert un meuble à tiroirs coulissants, a fouillé un moment dans un vrai mille-feuille de dossiers, sorti une chemise mauve, farfouillé dedans, parcouru quelques pages en soufflant du nez, et s'est tourné vers moi, les lunettes en avant.

— C'est exact sur les textes. Crise cardiaque. Vous voulez des détails informants ?

Ne pas éclater de rire.

— S'il vous plaît... Je suis un peu là pour ça.

— Bon.

Il se mit à lire.

— Fibrillation ventriculaire postérobasale, suivant sans doute un infarctus. Déferlement d'extrasystoles précoces sur un myocarde ischémique. Dans les analyses, on a retrouvé, normalement, les taux sériques d'enzymes, comme la créatinephosphokinase MB, typiques de l'infarctus du myocarde.

Il me gonflait, ce con. Il faisait exprès de m'assener son dictionnaire Vidal pour m'en boucher un coin ou pour prouver qu'il faisait bien son boulot. Peut-être voulait-il me faire oublier qu'il était là, à la morgue, à découper du filet mignon de macchabée au lieu de faire la visite, dans un hôpital de pointe, suivi par une horde d'étudiantes fanatisées par sa science. Fallait trouver une diversion pour parler clair.

— On aurait pu le sauver ?

— Difficile à dire ouvertement. Je ne sais pas si le Samu est arrivé assez vite en prévision. Souvent, dans un cas lourd comme celui-là en fait, il faut rapidement gérer une défibrillation par choc électrique de 300 joules environ je peux dire.

C'était reparti.

— Dites-moi, Lionel Liétard avait, paraît-il un excellent cœur, costaud, tout ça. Comment est-il possible qu'un tel accident survienne à 56 ans ?

— C'est l'âge en importance.

— Le stress ? Le surmenage ? Un truc extérieur ?

— Et vous pouvez rajouter aussi le terrain génétique. Il y a quelquefois des données de type accidentel, mais c'est confusément rare. Savez-vous, en anesthésie, il y a déjà eu des problèmes de cet acabit dus à des produits injectés. Une hypercapnie, une augmentation de la pression du gaz carbonique dans le sang, qui survient avec des

surdosages de produits morphinomimétiques, ou avec une curarisation, par exemple.

Le curare. Même si le type s'était mis à inexplicablement parler plus clair, je n'avais entendu que ce mot : curare. Ça y était, je plongeais dans un film d'espionnage à la bulgare, avec des bouts de parapluie empoisonnés, des cocktails mortifères et des fléchettes de sarbacane.

— Je vais dire une bêtise. Si on lui avait administré, ce soir-là, du curare, on aurait pu provoquer une attaque cardiaque ? Et est-ce qu'on aurait retrouvé des traces à l'autopsie ?

— À votre première urgente question, je vous ai déjà dit oui. Pour la deuxième en somme...

Il s'est replongé dans le dossier. Je le regardais éplucher toutes les données et c'est là que l'odeur m'a attaqué les narines. Avant, j'avais été sourd du nez. C'était quoi, du formol, un produit désinfectant, son propre parfum ? Un truc un peu acide et douxereux à la fois. Une ambiance de sous-bois, à l'automne, quand c'est mouillé partout.

— Il n'est pas mentionné de traces de piqûres ou assimilé. Je ne peux pas vous dire si on a vraiment cherché. Il y a eu un arrivage conséquent, ce soir-là. Sinon, il n'y a pas eu d'analyses complémentaires des parois de l'estomac, en l'occurrence. Et, dans les analyses sanguines, il n'y a pas eu de recherche d'ammonium, tertiaire ou quaternaire.

— Et c'est trop tard ?

— Trop tard pour quoi ?

— Trop tard pour les refaire, ces analyses...

— Oui. Le certificat de décès et le permis d'inhumer ont été signés dûment. À partir de là, on se débarrasse des échantillons. Vous savez, ici, c'est un défilé vrai. La voie publique voit autant de décès que les salles d'hosto, il est souvent dit. S'il y a problème, vous pouvez toujours faire déterrer le corps, mais, juridiquement, c'est un vrai gymkhana.

Il fallait absolument qu'il termine par un mot exotique, ce nul.

— Merci. Vous êtes alsacien ?

— Non. Pourquoi vous me posez cette question en bonne et due forme ?

Quand je suis sorti, j'ai absurdement repensé à notre prof de gym, Fritz, celui qui disait, quand on le prévenait qu'on avait mal au ventre

ou à la tête : j'suis pas vétérinaire ! Avec une variante : j'suis pas psychiatre ! Grâce à lui, en quatrième, je m'étais payé une opération à chaud de l'appendicite avec début de péritonite, le soir, en rentrant chez moi, après avoir couru en gerbant toute l'après-midi sur la cendrée du stade de la Croix de Berny, où l'on faisait Plein Air. Fritz. Vénéré. Craint. Pour son autorité, alors qu'il y avait un autre prof, Vrinat, un petit gros, rouge de peau et élastique de texture, qui nous terrorisait à l'avance pour d'autres bonnes raisons, qui avaient nom : plâtre, pansement, luxation, entorse. Avec Vrinat, une grosse boule en survêtement bleu électrique, l'initiation d'une classe aux barres parallèles se transformait immanquablement en massacre, avec élèves s'écrasant sur les étiques tapis, bras qui craquaient en se retournant, gadins monumentaux et hurlements dantesques après des soleils imprévus. Avec lui, une séance de cheval d'arçon frisait le peloton d'exécution avec aplatissement prévu des nougats. Alors qu'avec l'ami Fritz, pas de problème, un vrai professionnel qui nous pinçait jusqu'au sang pour voir si on n'avait pas gardé, même en plein hiver, un maillot de corps sous l'uniforme gymnastique jaune et noir.

Lionel... Même à quinze ans, il avait un corps parfait, avec déjà les plaquettes de chocolat là où il fallait. Grâce à lui et à ses capacités bondissantes, nous étions devenus, en seconde, les champions absolus des matchs de handball se déroulant dans la cour des externes, après la cantine, là où il y avait le mur des chiottes en brique servant de but. Grâce à lui, on avait même battu les « modernes ».

J'ai été boire un coup dans une des brasseries en face de la gare de Lyon. Tous ces gens avec des valoches, l'esprit déjà dans le train. Un demi pression au comptoir. Un mec, à côté de moi, l'air atteint, le journal à la main.

— Nous avons de la chance, Monsieur.

— Vous croyez vraiment ?

— Ouais.

Il s'est mis à lire.

— Au Honduras, il y a mille trois cents enfants des rues qui ont été tués en quatre ans. Malgré les six mille soldats et policiers déployés. Ça n'a pas empêché les meurtres de continuer. Environ vingt mille gosses de quatre à dix-huit ans vivaient dans les rues de Tegucigalpa et des principales villes. Les organisations humanitaires voient dans ces meurtres un nettoyage social. Vous trouvez pas qu'on a de la chance ? Même si nous ne sommes plus des enfants ?

— Vu comme ça, ouais.

— Je ne vous le fais pas dire.

Le soir, je me suis fait le plan pizza-ciné, en solitaire. Quand on n'a pas l'habitude, ce n'est même pas triste de se taper une capricciosa tout seul. Bien au contraire, c'est assez reposant. Pas besoin de faire la conversation. Esther avait dû me laisser un message, à la maison, sans doute furieuse de ne pas m'avoir en direct, pendu au téléphone, attendant avec angoisse des nouvelles du pays des ours et surtout du voyage en zinc. Du coup, elle a sûrement contacté Bertrand. Peut-être même avant moi, d'ailleurs. L'instinct maternel.

J'ai refait défiler mon après-midi et me suis retrouvé, avec le recul et les bouchées d'artichaut à la tomate, un peu ridicule. Avoir pensé un seul instant à ces histoires de curare, c'était d'un grotesque... Fallait vite arrêter ce délire. Lionel avait peut-être prononcé mon prénom, sur un message ayant aussi définitivement disparu que les analyses de sang. Il aurait précisé que, moi, je saurais... Mais qu'est-ce qu'il y avait à savoir ?

Le film était nul. Un truc amerloquain avec des bagnoles qui explosent toutes les deux minutes devant les nibards siliconés de femmes flics assez improbables. Avec des confrontations psychologiques à faire changer Piaget de métier. Bref, c'était quand même délicieux, surtout au moment où le terroriste international fait un vol plané dans l'acide en fusion en criant : mort au Capital !

Je suis rentré à pied, je n'avais qu'un arrondissement et demi à traverser. Humant l'air de la nuit. Écoutant les sirènes, au loin, bien moins tonitruantes qu'à New York, m'arrêtant devant des bars pour détailler, à travers les vitrines, les clients en général joyeux, mais pas tous, redécouvrant cette vie nocturne que je ne pratiquais plus depuis mon accident. Comme j'ai toujours été dépourvu du moindre sens de l'orientation, je me suis un peu paumé, et j'ai fait une halte forcée, le moignon à cent degrés, pour me taper un rhum et demander mon chemin. Je n'ai pas écouté le mec d'à côté qui racontait que des types s'étaient, la veille, poignardés pour une place de parking au supermarché. Je pensais aux balades dans Paris la nuit, où l'on se dit toujours, en traversant un pont doucement illuminé en ocre blond, que cette ville ne peut pas devenir un jour comme Chicago. Et pourtant, de petits détails peuvent prouver le contraire, on y fait beaucoup plus attention, quand on se promène tout seul. En couple, à plusieurs, il y a toujours des trucs à assumer, arriver à l'heure chez les Glandu, au théâtre, au resto, parler culture ou politique, rentrer vite, tout ça. Quand on est seul, soit on fonce, soit on musarde. Dans ce cas précis, on voit des choses. Des choses qui posent problème, parfois. Qui font

réfléchir, souvent.

Lorsque je suis arrivé devant la porte de l'immeuble, j'ai cru avoir une hallu. Des godasses, semelles en l'air, rentraient toute seules dans le hall, la grosse porte métallique claquant sur elles. Le rhum, putain, surtout le blanc, je supportais de moins en moins. J'ai ouvert la lourde et actionné la minuterie. Deux secondes où tout se fige, court moment d'angoisse. Un type, la vingtaine assez déglinguée, trainait un corps, une fille brune, le visage très blanc. Il la tirait par les bras en direction de la porte des caves.

— Qu'est-ce que c'est que ce souk ? j'ai dit, la voix bien éraillée, avec douze chats serrés dans la gorge.

— Fous-moi la paix, toi, dégage !

Méchant, le mec. Excité. Allumé. Il a laissé tomber les bras de la fille sur les pavés de bois et m'a regardé comme si j'étais à dix centimètres et en même temps à quinze bornes. Un coup d'œil décalé, en pleine crise. Aïe. Un junk. Dans la poche, ma main s'est lovée automatiquement autour du lourd trousseau de clefs, les grosses entre les doigts, les petites dans la paume. Vieille habitude, réflexe de jeunesse.

— Qu'est-ce qui lui arrive, à la jeune personne ?

— Casse-toi l'infirme, c'est pas ton problème.

— Bon, allez. Lâche-la et tire-toi, vite. Avant que j'ameute la population.

— Tu t'occupes de tes fesses, connard.

Avec la langue retournée, comme dans le temps, j'ai poussé un sifflement court et strident. J'étais un des seuls à savoir faire ça, dans la bande. Les autres avaient besoin des doigts. Pas moi. Le mec a regardé de tous les côtés, vers le haut et l'escalier, vers les caves, derrière, devant, pris au dépourvu, et s'est alors décidé à foncer sur moi. J'ai remarqué qu'il titubait, je ne savais pas ce qu'il avait dans le bide ou dans les veines, mais, en tout cas, ce n'était pas un gyroscope. Il a voulu me tataner avec un coup de pied genre film de Hong-Kong, mais s'est cassé la gueule. Quand il s'est relevé, il a aperçu ma main hérissée de toutes les clefs. La lumière s'est éteinte. Il a couru vers la porte. J'aurais pu tenter de le suivre, mais je l'ai laissé tâtonner pour trouver le bouton. Et puis il a disparu dans la nuit.

J'ai rallumé. Je me suis penché vers la fille, lui touchant le front, tâtant le cou, soulevant une paupière. L'œil à moitié tourné vers l'intérieur. Elle n'était pas morte, tant mieux, moi, les arrêts cardiaques, j'en avais soupé. Si elle était bien atteinte, elle semblait néanmoins respirer régulièrement. Sa veste noire se soulevait à peine.

Vite téléphoner au Samu, la meilleure des solutions. Vite, un bien grand mot avec ma patte en moins. J'ai tapé à la porte de l'Amerlo qui loue le rez-de-chaussée, mais il n'y avait personne, ce nul devait encore être dans son web bar, il n'y avait que ça qui l'intéressait.

La fille avait ouvert les yeux et me fixait, tentant de se rappeler quelque chose. Dans l'ordre, ce qu'elle foutait là et qui était ce vioque qui se penchait sur elle. Elle avait de beaux yeux sombres. Ou alors la pupille dilatée. La drogue. Bien sûr. Je me suis penché sur elle.

— Ça va ?

— Il est où cet enculé ?

La voix, comme venant des pieds, faible et volontaire, mais si acide.

— Il y a un jeune homme un peu bizarre qui est parti en courant quand il m'a vu.

— Putain...

— Je vais appeler le Samu, ne bougez pas.

— Non. Non. Surtout pas.

La voix, plus forte.

— Faut que je dégueule. Le plus possible. Avec beaucoup de flotte, ça le fera. Après, trois ou quatre aspirines, celles qui fondent dans un verre.

— J'ai ça. Mais j'habite au troisième. Mais je suis infirme. Comment on fait ?

Elle a respiré longuement. Un ou deux hoquets profonds. Elle a grimacé. C'était une jolie jeune fille ulcérée, aux traits torturés par le malaise, soupirant à fond, comme si elle se vidait.

— On va y aller doucement. À quatre pattes. Si je dégueule dans l'escalier, tant pis.

— Vous nettoierez demain, c'est pas grave.

Elle m'a regardé, pas sûre du tout de la qualité de mon sens de l'humour. La lumière s'est éteinte.

— Ne rallumez pas. Ça me fait mal aux yeux. S'il vous plaît, monsieur.

Je me suis rendu compte qu'elle pleurait doucement. Alors j'ai tenté de la soulever, millimètre par millimètre, la guidant avec lenteur vers l'escalier, la tirant pour qu'elle glisse sur les marches, m'aidant de la rampe en fer comme d'un levier. Tout ça dans le noir. À l'écoute d'un cœur malmené, j'étais inquiet. Elle s'arrêtait toute les trois

marches, pesant de plus en plus lourd. Bertrand, costaud comme il est, aurait pu carrément la hisser sur son dos jusqu'au troisième, mais ce con devait être à l'Opéra Bastille à jouer le cadre mélomane qui trouve quand même qu'à Garnier, c'est mieux. Du coup, c'était le vieux qui transbahutait l'overdosée dans le noir, marche par marche, au bord de la sueur. Curieusement, ça me plaisait, j'en étais presque satisfait, de cette aventure, inquiet, encore, mais content.

Une fois dans l'appartement, je l'ai traînée, de plus en plus épuisée, jusqu'aux cabinets. Elle s'est écroulée sur la cuvette. J'ai été lui chercher une bouteille d'eau minérale qu'elle a bue cul sec. Un litre et demi, presque sans respirer. La perf. Et puis elle s'est mise à vomir, intensément, en en foutant absolument partout, surtout sur elle. De la main, elle m'a demandé de me barrer, de la laisser seule. J'ai été lui préparer ses trois aspirines effervescentes et, en regardant les bulles pétiller, je me suis dit que le destin était quand même compliqué. Le fatum avait attendu que je sois tout seul, la tête prise par un problème à plusieurs inconnues, pour me coller dessus la scène du deux, le plan très moderne, très contemporain, qu'on ne voit qu'au cinéma, dans tous ces films en prise avec le social et le réel problématique. Le vieux revenu de tout et la jeune revenant de loin.

Me parvenaient, de loin, les hoquets monstrueux d'une fille si délicate qu'elle se vidait la tripe. Quand ça s'est calmé, je lui ai apporté l'aspirine. Humblement. Sans geste ni regard inutiles. Elle a avalé le tout avec beaucoup de mal. Et m'a fait un sourire, toujours vautrée dans son vomi.

— Je suis crevée, mais ça va aller.

J'ai été chercher le peignoir d'Esther, dans la salle de bains. Je lui ai enlevé sa veste souillée. Dessous, elle avait un genre de chemisette collante en voile noir transparent. Ses petits seins, comme des oranges. Un paquet de breloques en plaqué. Je lui ai passé le peignoir sur les épaules et l'ai aidée à se relever. Sans un mot. Elle s'est accrochée au lavabo et, avec un gant, grossièrement, je l'ai nettoyée à l'eau froide. Elle se laissait faire, mais fermait les yeux. Après, je l'ai guidée vers le canapé du salon où elle s'est allongée en geignant.

À peine étendue, elle s'est immédiatement endormie. Et voilà, ma femme était à des milliers de kilomètres en train d'étudier les mystères et bienfaits du sommeil, et j'installais, chez moi, une jeune fille aux seins émouvants, une inconnue surgissant de la nuit et plongeant illico dans les bras de Morphée.

J'étais énervé, au bord de l'OD d'adrénaline. J'ai arpenté l'appartement deux ou trois fois et, dans le salon, j'ai tenté de me

calmer en écoutant les messages.

— Véro. En fait, je ne sais plus, maintenant. Peut-être qu'il ne faut pas remuer le lit des fantômes. Appelle-moi.

Allons bon. Le lit des fantômes. Au secours.

— T'es là ?... C'est Esther... T'es pas là... Bon, ici, il est quinze heures, tout s'est bien passé, le voyage, et tout... Euh... Rappelle-moi. Chez Béa. J'y reste toute la journée. Il fait encore un peu froid. À peine j'ai le dos tourné que tu mènes la grande vie. Bravo. Non. Je rigole. Je t'aime, mon amour, tu ne me manques pas encore, mais je sens que ça ne va pas tarder. Si tu veux, Bertrand a l'e-mail de Béa, si tu as des trucs longs à me communiquer. Allez. Je t'embrasse.

Toi non plus, tu ne me manques pas encore, j'ai pensé. Normal, avec tous les trucs qui me tombent dessus.

— Bertrand. Ton fils. Au cas où tu l'aurais oublié. Maman cherche à te rejoindre. Salut.

Mon cher fiston, je suis avec une gonzesse de ton âge que j'ai allongée sur mon canapé. Elle a un super chemisier transparent. Elle dort toujours, elle n'a pas bougé d'un micron. Respiration régulière. Traits moins grimaçants. Les lèvres à peine entrouvertes.

J'ai en vitesse nettoyé les cabinets. Et, enfin, j'ai été me coucher, après avoir ramassé des trucs de valeur, les cartes de crédit, le coffret des bijoux d'Esther, un appareil photo, et le petit Morandi du salon. J'ai mis tout ça dans le placard de la chambre. Je n'avais pas du tout honte. C'était normal. Faut être un saint moine pour avoir confiance au départ. Cette fille, je ne la connaissais pas, c'était peut-être une horreur.

(...) Le Kentia, il ne faut pas trop l'arroser. Mouiller les feuilles une fois par semaine, désacidifier la terre, ne pas le bouger, d'ailleurs, c'est normal, dans la nature, les arbres, en général, restent au même endroit. Tout ça pour posséder un palmier chez soi, et du coup, refuser d'en avoir un faux sans le savoir, comme le balai des chiottes ou le goupillon au-dessus de l'évier. Le Kentia, en fait, c'est le Howea Forsteriana, il vient du Pacifique, arrivé en Europe depuis 1850, et décrit par le botaniste australien Charles Moore. De Moore, il y en a un autre, Peter, caméraman que l'on retrouve au générique des œuvres parmi les plus émouvantes du palmier expérimental, comme 5 O'Clock in the Morning (Pieter Vanderbeck 1966), Disappearing Music for face (Mieko Shiomi 1966) ou tous les films de Yoko Ono comme, par exemple, le spéculaire Eye Blink, où l'œil sur l'écran a été filmé par l'œil de la caméra et donné à voir à l'œil du spectateur. Mise en abyme qui n'est pas sans rappeler les quelque quatre

mille espèces des palmacées qui, pourtant, conceptuellement, s'approchent de l'unicité (...)

in Lionel Liétard, Le Palmier Expérimental, éditions Off-textes, Paris 1991, page 81.

J'ai dormi comme une souche, j'avais à rattraper. La fille s'était retournée, le nez fourré dans un coussin.

J'ai été me faire du café, fouillant dans les placards pour réunir de quoi faire un petit-déjeuner convenable, mais si elle était habituée aux corn-flakes, elle allait la sauter. Peut-être qu'elle n'aurait pas faim et qu'elle allait s'enfiler une vingtaine de Néo-Codion en guise de tartine. Peut-être qu'elle se barrerait tout de suite. L'idéal, en fait. Merci pour le coup de main, excusez-moi pour le dérangement, mais, bon, on n'est pas vraiment du même monde.

Elle a déboulé dans la cuisine quand j'avalais mon deuxième café brûlant. Les traits tirés. Un peu paniquée.

Elle s'est assise en face de moi, s'est servi un dé à coudre et m'a fixé, l'air vachement vachard.

— Pas de morale, hein, surtout pas de morale.

— Non non. Pas mon genre. Si vous voulez prendre un bain c'est possible.

— L'autre salopard a tenté de m'aligner, tout ça pour piquer ma dose.

Quoi répondre. Je la regardais. Sale, du vomi séché sur ses vêtements, le peignoir sur ses épaules. Il faudrait faire une lessive. Les housses du canapé. Une première pour moi. Tout arrive.

— Si je le retrouve, je le troue. En plus, il m'a piqué du pognon.

— Je peux vous en prêter un peu si vous voulez.

— Surtout pas. J'aime pas les dettes.

— Bon alors je vous le donne.

— J'aime pas les cadeaux. Calmez-vous. On ne m'achète pas.

Elle avait quoi, dix-huit, vingt, vingt-trois ans, plus ? Va savoir. J'ai regardé sa coupe de cheveux à la diable, ses habits noirs, ses breloques, les boucles d'oreilles avec des toiles d'araignée en métal, le piercing sous la lèvre.

— Vous êtes une « gothique », c'est ça ?

— Qu'est-ce que y connaissez, vous ?

— Marylin Manson, Nick Cave. The Cure, j'aime moins... Sauf un

morceau, The Forrest.

Là, ça l'a tuée. Pour la première fois, j'ai vu une petite lueur dans son œil. Elle a essayé de manger une biscotte, mais a grimacé en l'avalant.

— Bon. Je me casse. Faut que je me soigne. Merci.

Ce dernier mot lui écorchait la gueule, cela dit, elle avait fait un effort, c'était bien, j'étais content.

Elle est partie. Sur ses deux pieds. Elle a claqué la porte derrière elle. J'ai été faire le ménage et remettre le Morandi à sa place.

Tout l'après-midi, j'ai zoné dans l'appartement, passant de la liste que j'avais établie à partir du dossier de Lionel à la télévision (un reportage sur les lémuriens nocturnes), de la machine à laver à la télévision (Indianapolis à fond les ballons), du téléphone à la télévision (Kennedy, un crime politique ?). Au téléphone, j'ai pris des rendez-vous avec trois personnes, une le matin, deux l'après midi du lendemain, trois femmes dont le nom revenait souvent sur l'agenda de Lionel. À chaque fois, j'ai entendu les mêmes choses, c'est terrible, c'est tellement surprenant, un homme si vivant, ratata ratata, je les calmait en leur disant que j'écrivais un long article sur lui et que j'avais besoin de renseignements et là, curieusement, toutes ont accepté de me rencontrer. J'aurais dû être journaliste. Voilà une carte de visite qu'elle est bonne.

Après, j'ai eu tort de téléphoner à Véronique qui m'a avoué qu'elle se trouvait tellement idiote de sombrer dans la paranoïa, que c'était le hasard, le destin, tout ça, qu'il fallait laisser la mémoire de Lionel tranquille, et simplement penser à lui, se souvenir de lui et lui souhaiter bonne chance dans l'au-delà. J'ai joué la personne responsable et convaincue et lui ai promis de rapporter bientôt tous les papiers qu'elle m'avait confiés. Elle a raccroché, salut, on se reverra sans doute un jour, quand les draps souillés du malheur indicible auront quitté le lit du deuil. Les draps souillés. Le lit du deuil. Le lit des fantômes. Elle ne pensait qu'au pieu, cette femme perdue...

Pas question que je décommande tous les rendez-vous, j'allais faire quoi, moi, pendant les mois où ma femme tentait d'apprendre ce qu'est un roupillon dans ma cabane au Canada ? Il fallait bien m'avouer que je commençais à m'amuser vraiment. Avec, en plus, des aventures modernes comme celle de la nuit dernière. J'ai décidé de continuer un jour ou deux, perso, comme ça, pour le plaisir, pour tenter de savoir pourquoi Lionel avait pensé à moi, juste avant de

souffler son gaz. Je ne l'avais pas vu depuis quatre ou cinq mois et, tout à coup, il pensait à moi ? Ne m'en parlait pas directement et téléphonait à sa femme ? Une solution : il ne devait pas avoir mon numéro sur lui et laisse aussi sec un message à son épouse pour qu'elle me joigne. Pas mal. Possible. Ce qui voudrait dire qu'il y avait, à ce moment-là, une certaine urgence. Laquelle, ça, mystère et chocolats glacés.

Toute une après-midi à cogiter en rond, à faire la toupie, à revenir de temps en temps devant la télévision (la guerre d'indépendance en Inde). Le moignon me démangeait. Mauvais signe. Le temps va changer. Mon temps, aussi. Il était temps, j'ai trouvé.

Le soir, je suis sorti, juste après l'appel d'Esther. Tout allait bien. Non non, je ne m'ennuie pas, tu sais, j'ai tellement de trucs à régler. Elle me rappellerait dans un ou deux jours, elle faisait une virée dans la baie de Hudson, pour étudier les techniques de sommeil chez les Inuits. C'est ça, profite, je lui ai dit, les Inuits, c'est pas tous les jours. Elle a cru que je me moquais, mais j'ai trouvé deux ou trois petits mots secrets pour la persuader que je pensais à elle avec une infinie douceur.

Le canard laqué, au « Jardin Impérial », n'était pas formidable. Ça m'a fait penser à la cantine du bahut, il y a longtemps. La purée de pois cassés (on se battait pour les croûtons grillés dans l'huile de moteur), le porc au cresson (dont les tranches se transformaient invariablement en soucoupes volantes), les petits-suisse diabétiques (concours de stalactites au plafond), les marrons de la dinde, le jour du repas de Noël (premier contact avec les Ciments Lafarge). Ce n'était pas dans l'Éducation nationale, à l'époque, que l'on favorisait l'obésité. Ni la diététique, d'ailleurs. Quand on était au Petit Lycée, pour aller bouffer, nous allions au Grand. En passant par un couloir sombre, à la limite de l'obscurité totale, où il se passait toujours des choses innommables, si l'on tentait d'interpréter la teneur des cris et hurlements poussés dans ce boyau de la mort. À la sortie, dans la cour des Externes, on croisait souvent des êtres étranges, un calot vert sur la tête, qui marchaient en canard au milieu du bitume en poussant des coin-coin tonitruants tous les deux mètres. Saisis, on regardait les seconde et première se moquer d'eux et leur filer des coups de pied. C'est longtemps après que j'ai appris que c'étaient des prépas d'Agro qui effectuaient le bizutage rituel. La honte.

Le canard laqué n'était vraiment pas bon du tout. En revenant à la maison, j'étais aux aguets. Persuadé que mon quartier tranquille pouvait devenir un repaire de drogués, la seringue à la main et la bave

rose aux lèvres.

Le soir, une fois de plus, je me suis endormi sur le livre de Lionel.

(...) Virgile, dans les Géorgiques, conseillait de planter un palmier près des ruches, afin qu'au printemps celui-ci puisse offrir l'hospitalité de ses palmes aux jeunes abeilles. C'est si mignon. Et, moi, je ne suis qu'un mini-Dante, guidé par le poète dans l'Enfer de l'Expérimental. Pour rencontrer, voir et revoir les films d'Otto Mühl. Tous. Dans l'ordre et surtout le désordre. Et, comme Orphée, surtout ne vous retournez pas, la viande est derrière vous, le sang vous recouvre la tête, on y pisse partout, le politique survient, l'expérimentation sociale est de l'autre côté du pont, avec les fantômes, et vous êtes changé en statue de sel (...)

in Lionel Liétard, Le Palmier Expérimental, éditions Off-textes, Paris 1991, page 83.

Marion Renouard était une jolie blonde d'une quarantaine d'années, habillée crypto-Chanel, pimpante et souriante, affublée d'un parfum assez violent tirant vers la fraise synthétique qui submergea, dès son arrivée, le petit coin terrasse du café où nous nous étions donné rendez-vous. Mais face à ses yeux francs et son sourire ravageur, je me suis vite débarrassé de mon mensonge de journaliste pour lui raconter à peu près la vérité. Elle a paru ravie, a balancé une vanne sur la littérature noire américaine, d'après elle, je perdais mon temps et en même temps j'avais raison de le passer ainsi au lieu de me morfondre dans l'incompréhension. Tout ça en une minute. Et puis nous sommes passés à un deuxième express et à d'autres aveux. Surtout elle. Cela faisait trois mois qu'elle avait une aventure avec Lionel. Elle a prononcé le mot aventure comme à TF1, on n'y croyait pas du tout. Rien d'important, un truc un peu charnel, et encore.

— Ça a dû vous anéantir, la nouvelle de sa mort...

— Anéantir est un peu fort, pour être honnête. Oui, j'ai perdu un ami. Comme vous. Mais ce n'est pas le seul homme dans ma vie, c'est assez bousculé en ce moment, et c'est tant mieux, comme ça, c'est moins triste.

— Bien sûr bien sûr... Vous lui connaissiez des ennemis ?

Elle s'est regonflé la chevelure d'un geste rapide.

— Non, pas vraiment. Des rivaux, ouais. Il m'en parlait un peu. Nous n'avions pas que des conversations d'oreiller. Des types avec qui, pour le boulot, il s'engueulait sérieux. Mais comme tout le monde, je présume. En plus, Lionel, c'était une grande gueule, un forcené,

même... Mais, quand je le voyais, il ne me parlait pas que de ça quand même, juste un peu.

— Oui, évidemment.

— Ne soyez pas vulgaire.

— Ce n'était pas du tout mon intention.

J'avais encore à apprendre, pour exceller dans le dur métier de fouille-merde. Ne pas se laisser aller au commentaire. Rester neutre, ne pas montrer ce qu'on pense ou suppute. Ne pas faire le Marlowe, le mariole. Les vannes et autres considérations, les sous-entendus et les pas entendus du tout, c'était pour la littérature.

— Pardonnez-moi, mais avez-vous entendu parler d'une autre femme, d'un mari jaloux, vous savez, je ne peux pas en faire l'économie, c'est toujours comme ça, en général, cherchez la femme, etc.

— Non. Pas vraiment.

Fermée, la blonde conquérante. Je lui ai donné quelques noms que j'avais repérés, elle n'a pas réagi. Soit la bonne actrice, soit la fille blindée. On a ensuite discuté un peu du tout-venant, elle m'a demandé poliment des nouvelles de Véronique, je lui ai donné ma carte si jamais quelque chose lui revenait à l'esprit et nous nous sommes séparés après une assez molle poignée de main.

À midi, j'ai mangé une andouillette. Ce qui, d'habitude, m'est interdit. Esther me dit toujours : tu ne vas pas quand même bouffer l'objet petit a ?

Je sais que ça a un rapport avec Lacan, mais je ne pourrai pas trop préciser.

Sylvie Lasbats est arrivée à 14 h 45. Un quart d'heure de retard. Comme Grouchy. La cinquantaine boulotte, les cheveux noir corbeau, au carré, comme si Louise Brooks avait pris vingt ans et trente kilos. Elle m'a précisé d'emblée que Lionel lui avait souvent parlé de moi et que c'est pour ça qu'elle était là, en toute confiance. À l'enterrement, elle n'avait pas osé m'aborder. Sylvie était presque sa secrétaire particulière. Elle travaillait au CNC, pour assurer les fins de mois, et, le reste du temps, aidait Lionel dans ses démarches. Et notamment pour son grand projet de monter une cinémathèque du film expérimental en France, à Paris ou ailleurs, un peu comme celle de Jonas Mekas à New York, soutenue à la force du poignet par les cinéastes eux-mêmes et quelques philanthropes liés au milieu. On a

parlé longtemps. Elle m'a beaucoup aidé, même si elle pensait qu'il n'y avait pas de lézard majeur, certes beaucoup d'ennemis, mais déclarés, avec injures devant témoins et tout le toutim. On a fait une liste de ceux qui lui en voulaient vraiment, deux ou trois seulement, des rivaux qui aimeraient bien le remplacer, d'autres qui faisaient de la rétention de subventions ou de matériel, tout ça. J'ai noté les noms, les fonctions, elle m'enverrait les adresses. Du pognon était en jeu, mais les emmerdes étaient surtout plus ou moins politiques. Le chemin était dur à baliser entre missions locales, DRAC diverses, régions et ministères. Sans parler des rapports très conflictuels avec le CNC dont Lionel disait qu'il l'aidait pour une seule raison : le jour où le coup serait monté, ce bel organisme se démerderait pour mettre quelqu'un à sa place. Quelqu'un du sérail, des Affaires culturelles, un énarque, ou un futur ministrable attendant dans ce placard doré que son heure sonne juste.

Rien que du réel, du normal, du factuel.

Le seul truc qui faisait un peu tache c'est que Lionel, depuis peu, militait pour l'association « Logement Pour Tous », et, à son avis, avait des raisons évidentes d'exercer ainsi sa part sociale. Pour repérer des baraques, généralement des immeubles de bureau, qu'il pourrait peut-être faire réquisitionner et enfin trouver un lieu à sa fameuse cinémathèque. Ça pouvait passer pour une évidence, mais j'ai laissé ça de côté : ce cynisme ne cadrerait pas vraiment avec Lionel, qui avait toujours l'habitude de dire ce qu'il faisait et de tenter de faire ce qu'il disait.

J'ai tenté de la sonder, savoir si elle avait repéré des choses étranges, bizarres, elle qui était peut-être la personne qui le voyait le plus souvent. Rien. Lionel était un furieux, un véhément, un agité. À croire qu'ils étaient tous comme ça, à moitié cinéphiles, à moitié collectionneurs paranoïaques et à moitié tapés parce qu'ils se sentaient incompris. Ça faisait trois moitiés, mais un type comme Lionel aurait pu envisager d'en avoir une quatrième, de moitié.

J'ai essayé de lui faire croire qu'il ne serait peut-être pas mort naturellement. Pour la première fois, elle a rigolé. Elle a ajouté que, depuis trois ans, elle s'attendait à ce qu'il claque d'une crise cardiaque tant il était surmené. Au stade où il était arrivé, il n'y avait qu'un trampoline qui aurait pu résister à son emploi du temps. Je lui ai donné mes coordonnées, au cas où. Et puis je l'ai prévenue que je reviendrais sans doute un jour lui demander des précisions, des CV, des détails. Elle m'a simplement demandé de la prévenir à l'avance, ses horaires étant plus élastiques qu'un rognon. Marrant, la métaphore.

Je commençais à en avoir un peu marre. Ça aussi, je l'apprenais sur le tas. Pas tout en même temps. Un témoin par jour, ça suffit amplement, ça permet de ressasser les renseignements obtenus. Quand il y en a. J'allais peut-être un peu trop vite et, pour l'instant, la pêche n'était pas brillante. Et le moignon me cuisait, j'étais trop resté debout. Dans les vieux romans américains, j'avais remarqué que c'était le foie qui grattait de plus en plus, quand on s'enfonçait dans les révélations. Moi, c'était ma jambe. Mon manque de jambe.

J'avais rendez-vous à la Bastille à 18 h avec la troisième, une certaine Chantal. Je me suis promis que, le lendemain ou le surlendemain, je ne choisirais que des hommes. Pour changer un peu.

Quand je l'ai vue arriver, j'ai pensé que Marie-Chantal aurait mieux convenu. Tailleur Champs-Élysées, hauts talons, *executive woman* lectrice de VOGUE, cheveux se balançant comme dans une pub pour les shampoings volumateurs.

— Je suis venue, mais je n'ai pas beaucoup de temps, je vous préviens. C'est parce que vous êtes un ami de Lionel Je vous préviens que si c'est pour me tirer du nez des trucs salaces, vous pouvez vous broser. Et je vous préviens que...

— S'il vous plaît, arrêtez de me prévenir, je ne vous ai encore rien demandé.

Je lui ai tendu la main.

— Nicolas Bornand, correcteur. Je veux récupérer simplement un peu de mémoire, la sienne. Pour moi. Et pour ce texte que je dois rédiger, simplement pour que l'on se rende compte du travail très important effectué par lui, depuis de longues années. Simplement.

— Mais s'il vous plaît, arrêtez de dire simplement, alors que c'est très embrouillé.

Elle m'a tendu sa main.

— Chantal de Montfart, administratrice de biens.

Avec, en plus, un grand sourire. Tu vas voir, j'ai pensé, que c'est avec ce clone deneuvien que je vais le mieux m'entendre, contre toute attente. On a parlé de deux ou trois choses anodines, enfin, pas tellement que ça, elle m'a quand même fait comprendre que Lionel, elle l'avait *bien* connu, il y a quelques années, après l'avoir rencontré dans un hôtel quatre étoiles de Cassis.

— Lionel ? Dans un palace ?

— Non, non, il habitait à côté, dans une fondation américaine. Cromago, Cramago, ou Camargo, un truc comme ça. Moi, j'étais en vacances.

À chaque fois qu'elle parlait, elle s'agitait du popotin sur sa chaise, comme si elle était assise sur une plaque chauffante. On a discuté, en zigzag. Elle m'a questionné sur mon enfance avec Lionel, j'ai essayé de la faire parler de son travail. Tout à coup, elle a reposé un peu plus durement son verre sur la table. J'ai même cru qu'elle allait le péter.

— Bon. J'ai des trucs à vous dire. Mais je ne sais pas si je peux. Je n'aimerais pas que ça devienne public. Mon boulot en dépend.

— Je vous laisse le choix. Vous êtes libre.

— Ça avait un rapport avec son projet. Je vous préviens, je nierai toujours si cette histoire remonte. Vous passerez pour un louf.

— Alors pourquoi vous m'en parlez ? j'ai craqué. Merde, quoi, c'est vrai ! Vous montrez un os à un clébard et après vous le jetez par la fenêtre, je n'ai pas de temps à perdre, je ne suis pas un flic, je fais un livre sur un ami. Gratuitement, en plus.

Bogart s'énervait souvent comme ça. Elliott Gould aussi. Le détective est un être humain, quôâ. J'aurais dû faire acteur. Est-ce qu'il y avait une star unijambiste ? Des boiteux, oui sûrement. Ça ne me revenait pas. En tout cas, maintenant, elle se taisait. Tempête sous un crâne ripoliné au pH neutre. J'ai tenté mon truc favori.

— Est-ce que Lionel vous a parlé de sa passion pour les palmiers ?

— Euh... Je ne crois pas... Pourquoi vous me demandez ça ?

Ses yeux immenses de petite fille devenue trop grande.

Je venais d'appliquer une technique de base, le lavage de cerveau version basse. J'avais inventé ça, il y a longtemps, en faisant la queue chez Picard Surgelés, le caddie plein comme un œuf. Il y avait une bourgeoise hystérique à la caisse qui bloquait tout le monde en rangeant son matos dans un panier à roulettes selon une technique ergonomique assez approximative. Elle a enfin sorti sa carte bleue, et tapé son code. La caissière, mi-figue mi-raisin, lui annonce qu'elle s'est trompée. Deuxième essai, elle rajoute froidement. Derrière, dans la queue, ça panique, parce que la denrée menace de fondre. La douairière clame, ah, putain, pourtant c'était celui-là... Et puis elle se met à soliloquer, fait défiler, à haute voix, des chiffres par deux, parce que son code, c'est deux départements. De plus en plus embrouillée, elle cherche dans son carnet d'adresses, avouant qu'elle les a notés, ces chiffres, d'une manière secrète, elle feuillette, et puis dit, bien sûr, ben ouais, j'ai inversé, c'est normal, c'est con mais c'est normal. Et elle retape les quatre chiffres. Non, dit la caissière, hilare intérieurement, sourde vengeance prolétaire. Troisième essai, je vous préviens, c'est le dernier, après j'avale la carte. La bourgeoise panique. Derrière, dans la queue, ça pousse, la banquise est menacée de dégel. Alors, je ne sais

pas pourquoi, ça m'est venu comme ça, je me suis adressé à elle et lui ai dit qu'elle avait une tête de supporter du PSG. Elle me regarde, ulcérée, et me demande pourquoi je lui dis ça. Je lui réponds tout simplement qu'elle a vraiment une tête de supporter du PSG. Elle se met à vociférer que ce n'est pas très charitable, et que je vois bien qu'elle est dans le caca, et qu'il ne faut pas la gonfler avec ce genre de salade, ce n'est pas le moment, et elle est prête à rajouter que c'est moi le gros con avec la tête de supporter du PSG, quand je lui dis de taper son code. Ce qu'elle fait sans réfléchir. C'est le bon. La caissière lui tend ses tickets de caisse et la démente me regarde comme si j'étais un gourou, un Gurdjieff de supermarché. Je lui avais lavé la tête, fait penser radicalement à autre chose pour qu'elle récupère ses automatismes. J'avais été assez fier de cette intuition.

— Pourquoi vous me demandez ça ?

Je n'ai pas répondu. Et elle s'est lancée.

— On était sur un coup un peu tordu, avec Lionel. Au LPT, une bande de gauchistes qui repère les immeubles vides depuis longtemps, ils se sont occupés, il y a un an, d'un ensemble de bureaux, dans le 17^e. Pour établir la propriété, un vrai merdier, une SCI en redressement, plus des successions non réglées et des dettes d'imposition locale en béton. Théoriquement, le LPT demande la transformation de ce genre de bâtiments en habitations d'urgence, par le biais d'une intervention municipale, quelquefois ministérielle ou par les offices d'HLM. Sinon, carrément, ils squattent. Lionel a, depuis le début, pensé que cet immeuble serait le lieu idéal pour sa cinémathèque. Alors, il m'a chargée de tenter de débrouiller l'affaire pour un prix modéré, il aurait des subventions...

— Avec une prime pour vous ?

— Bien sûr.

— Et un dessous-de-table ?

— Ça ne vous regarde pas.

Là, on avançait un peu. Enfin une histoire avec des vrais morceaux de malheur dedans. Un truc qui peut assez facilement dégénérer. Du pognon à la clef. Et le pouvoir, pas loin.

— Il y a d'autres prétendants, sur ce coup ?

— Oui, bien sûr. Mais on avait une bonne longueur d'avance.

— Et ses copains du LPT, les militants, ils étaient au courant ?

— Non. Je ne crois pas.

— Ils l'auraient été si l'affaire s'était conclue ?

— Ben oui, je pense que oui. Et peut-être même avant. Lionel n'usait pas de personnes écrans, de prête-noms.

— C'est un truc qui les aurait rendus fous furieux, non ?

— Je présume. Je les connais un peu. Des durs. Des têtes brûlées. Des idéalistes.

Bon. Une piste. Mais faible. Lionel, tel que je le connaissais, s'engageait sincèrement. Il avait choisi le LPT, car de voir des gens à la rue, ça devait le rendre dingue. Même s'il cherchait lui aussi un logement. Pour son œuvre. Sa passion. Cela dit, j'étais persuadé qu'il se serait toujours démerdé pour avouer tout ça à ses amis. En trouvant un juste milieu, genre embaucher et loger sur place deux familles dans son musée, pour le gardiennage et le nettoyage. Il n'aurait pas trompé ses copains combattants aussi cyniquement. Donc, le coup de la punition, idéologique ou pas, de la vengeance pour trahison, ne tenait pas la route. Faudrait vérifier, mais, a priori, ça ne tenait pas debout.

Avec Marie-Chantal, nous avons continué à dissserter, comme ça, au hasard. De temps en temps, elle pouvait être d'une certaine drôlerie, à condition d'avoir un sacré sens de la distance. Je lui ai bien sûr demandé de me joindre si jamais elle avait une autre idée, une intuition, ou une nouvelle information.

Et puis elle est repartie, toute clinquante de gourmette et bracelet, vers de nouvelles aventures immobilières.

Moi, sur le siège en rotin du café, avec la jambe qui me faisait de plus en plus mal, j'ai pensé que pas une des trois jeunes femmes que j'avais rencontrées n'avait paru s'intéresser à mon handicap.

Tu peux toujours crever, l'infirme, tu ne les branches pas.

J'ai relu les quelques notes que j'avais prises, sur un petit carnet. Ça aussi c'était délicieux, le petit carnet. Souvenir d'école, de lycée, où l'on en transbahutait un paquet, de petits carnets. Avec les mots savants, la règle des accords, les verbes irréguliers anglais, le vocabulaire italien et l'éternelle question, en latin, du « ut » suivi soit du subjonctif soit de l'indicatif. En quatrième, on avait un prof, plus latiniste tu meurs, un certain monsieur Nicollet, un petit vieux rondouillard qui ressemblait à Peter Lorre juste avant la retraite. Eh bien, dès l'instant où il était entré dans la classe, le premier jour, jusqu'à fin juin, il ne nous avait jamais dit un seul mot en français. Tout en latin. Les devoirs à faire, les leçons à apprendre, les punitions, les ordres d'aller au tableau, tout ça en latin. Pas la peine de préciser qu'on ne comprenait rien, qu'on ne se levait pas, qu'on ne répondait pas à l'appel de nos noms (qu'il traduisait), qu'on ne faisait pas les devoirs et qu'on n'apprenait pas les leçons. Résultat : la bulle. Pas le

repos, non, le zéro. Absolu. Pointé. Répétitif. Imparable. Les parents, au premier trimestre, nous ont alignés grave. C'était la Troisième Guerre punique à la maison. Au deuxième trimestre, ils ont paniqué sérieux et quand ils demandaient à le rencontrer, ils comprenaient notre état, enfin, comprendre est un bien grand mot, puisqu'il ne s'adressait à eux qu'en latin. Eh bien, à partir de fin avril, on s'est mis à comprendre ce que Nicolle voulait. Et à la fin de l'année, j'étais capable d'improviser une petite histoire à la Tite-Live (miles gloriosus), de faire une petite rédaction à la Suétone (cesarem legato) et de me taper dix lignes de punition à la Cicéron (de silentio). Après, jusqu'au bac, je n'ai plus rien foutu. Le latin, je possédais.

En relisant mes notes, je me suis aperçu que je n'avais pas grand-chose. La fondation, à Cassis, Cramago, Camargo ou autre. L'immeuble dans le 17^e. Les furieux du LPT. J'allais vérifier tout ça et puis stop, nib de nib, terminé, je préviendrais Véro qu'elle avait sans doute raison et qu'en plus, je n'avais pas assez de temps, il fallait me consacrer à mon avenir et j'allais peut-être partir pour le Canada.

Il était dix-neuf heures trente, j'ai pris un taxi et je suis allé chez mon fils, ce cher Bertrand avec qui j'avais du mal depuis, en gros, trois ans, depuis que les sciences économiques et politiques me l'avaient transformé en zombi postmoderne. Il habitait dans le sixième, du côté du Bon Marché, pas très loin de son école à cadres. Au moins, dans son immeuble, il y avait un ascenseur.

Il était chez lui, avec un autre gommeux de son espèce. Et qu'est-ce qu'il faisait ? Il travaillait, putain. Comme si je m'attendais à le trouver en train de se faire des lignes de coke en écoutant du métal hardcore. Non. Il y avait même un livre d'Alain Minc sur sa table. C'est dire. Il eut l'air un peu emmerdé de me voir ainsi débarquer à l'improviste dans sa cagna, mais, grâce à la présence de son congénère, il est resté coopératif. Je lui ai juste demandé d'user d'Internet pour tenter de savoir quelque chose sur la fameuse fondation. Il m'a regardé comme si j'avais pris un champignon mexicain, mais s'est exécuté de moyenne grâce.

Cramago, rien. Cromago, rien. Mais Camargo, impec. Une fondation américaine créée par un peintre aussi talentueux que généreux, disait le site, rejeton d'une famille richissime, un certain Jérôme Hill, mécène de toute la contre-culture artistique américaine des années cinquante, soixante et soixante-dix. À présent, c'était devenu un lieu où pouvaient venir travailler et créer tous les musiciens, plasticiens, chercheurs et écrivains étatsuniens cherchant à se familiariser avec la culture française. Jérôme Hill. Ce nom me disait quelque chose. J'ai pensé demander au fiston de chercher là-dessus, mais j'ai senti que j'avais déjà trop abusé de son précieux temps.

L'avalisation des actifs dans le second marché l'attendait avec impatience.

Avant de m'éclipser, je l'ai remercié et lui ai annoncé que, le lendemain, ce n'était pas possible, pour le resto. On remettrait ça au début de la semaine suivante. La joie qu'il a montrée à cette nouvelle était vraiment démente.

Sous le paillason, devant ma porte, il y avait une enveloppe. Soudain parano, je l'ai poussée du bout de ma prothèse. Si c'était une lettre piégée, je ne perdrais que ma jambe de bois et ça me ferait des allumettes. Mais ce n'était qu'un CD. « Curse » des Alien Sex Fiend. Ben voyons. Il y avait aussi un petit mot manuscrit : *Vous ne les avez pas cités, l'autre soir. Faute. Voilà le moyen de perfectionner votre connaissance. Pour votre élévation personnelle. Badgirl.*

Aucune faute d'orthographe. Jolie écriture. Calligraphie nette et assurée. Une fille de bourges. Jeunesse tranquille et normée jusqu'au moment où l'on jette sa gourme, où l'on manque de se faire seringuer à mort, la nuit, dans un hall d'immeuble anonyme.

Pas de message d'Esther. Pas de message de Véro. En revanche, il y en avait un de môssieur Galard, des Éditions Honacé, me demandant de passer signer le convention de licenciement et le projet définissant les primes et allocations diverses.

Et aussi, dans le sombre de l'appartement délaissé, la voix fiévreuse du docteur Pianard, médecin légiste de son état : *Monsieur Bornand, j'ai réfléchi à votre problème d'hier, car vous avez de la chance, si je peux m'exprimer ainsi. Un fonctionnaire du Samu est passé aujourd'hui pour confronter les dossiers à fin de classement. Il y avait, dans le tas, celui concernant monsieur Lionel Liétard. Je ne sais pas pourquoi je l'ai mis de côté et pourquoi je l'ai étudié. Ils avaient fait une ponction pour mini-biopsie de tissu musculaire, juste au moment du décès, dans le camion. C'est la règle. Après analyses, on peut y repérer des traces de diallylnortoxiférine.*

Là, ça a coupé. Merde. Mais il avait relaissé un second message, juste après : *Ça a coupé. Je poursuis. Ce produit est un composé de synthèse de curare non dépolarisant. Cela pourrait dire que monsieur Liétard a reçu une bonne dose de cet anesthésiant à gérer avec précaution, juste avant son attaque cardiaque. Il n'y a pas de preuves. Ce n'est qu'une supposition. Les dossiers, je vous le rappelle, sont définitivement classés. Au revoir.*

Je suis resté planté au milieu du salon. Longtemps. Ça y était. Le ver était dans le fruit. Définitivement. Quand j'ai émergé de ma

stupeur, je me suis servi un grand verre de vodka que j'ai bu, à longues gorgées, en regardant la télé sans la voir (a-t-on vraiment retrouvé les traces du Phare d'Alexandrie ?). Le ressassement. Pas de preuves. Qu'une supposition. Mais quand même. Véronique avait donc flairé un truc, même si, à présent, elle semblait faire machine arrière. À sa place, Agatha Christie se serait creusé la tête pareil. Quant à Chandler, il aurait été immédiatement à la pêche dans un canyon quelconque, en voiture et en envoyant tout balader. Et puis, comme ça, dans mon cerveau en fusion, Jérôme Hill est revenu. Celui de la fondation Camargo. C'était un des mecs qui jouait dans un de mes films préférés, *Halleluyah The Hills*, d'Adolfas et Jonas Mekas. L'un des deux prisonniers, à la fin, trainant leurs boulets dans la neige, déguisés en Chéri-Bibi. Un mastard. Jonas Mekas et sa cinémathèque, à New York. Lionel qui voulait faire la même, à Paris. Encore une coïncidence. Mais je me suis vite calmé. C'était tout à fait normal qu'il ait été visiter la fondation de Cassis. Tout simplement à la recherche de pognon. Parce qu'il paraissait évident que si Jérôme Hill avait aidé son copain à gérer le musée new-yorkais, Lionel espérait rééditer le coup avec ses descendants.

J'ai délacé ma jambe de bois. Le moignon était rouge vif, le frottement, j'avais trop marché, demain, il me faudrait remettre la prothèse, je ne l'aimais pas trop, mais ça changerait d'appui sur le bas de la cuisse, s'il me fallait à nouveau arpenter les rues de la capitale à la recherche de quoi, déjà, ah oui, des raisons de l'infarctus étonnant de mon ami d'enfance.

Je n'avais plus rien à faire d'autre que d'écouter l'album des Alien Sex Fiend.

Houlà.

J'ai réussi à me faire un bouillon de poule. Avec le vermicelle. Et les petites nouilles en forme de lettres. Le premier mot formé sur le bord de l'assiette : problème. Alors, j'ai mâchonné une part de camembert un peu plâtreux, en pensant à mon pieu, plus loin, à six ou sept mètres de là.

(...) On peut même compter les palmiers dans un des plus beaux tableaux du monde, « L'Agneau Mystique » de Van Eyck. À Gand. Dans l'église Saint-Bavon. Il y a vraiment de quoi baver. Et aussi dans le « Portrait d'un Italien » de Memling. Là, il faut aller à Anvers. Et contre tout. Et aussi dans les coins de la « Mort de saint Jérôme » de Carpaccio que tout le monde connaît, de nos jours, à cause de la bidoche à volonté chez Hippopotamus. Partout, si l'on regarde bien, on peut apercevoir ces

petits Chamaerops Humilis délicieux peints avec amour et délicatesse par des artistes en ayant assez du touffu du feuillu. Ce qui est le cas de Solveig Kranksmaier qui dans Palm Spring & interface (Danemark, 23 mn, 16 mm, sonore, 1967) fait d'abord alterner des plans détournés de palmiers et des images sexuelles non explicites. On sait toujours que ce sont ces arbres. On ne sait pas que ce sont des sexes, on le sent. Dans la coda, on ne sait pas que ce sont des palmiers, on le respire, mais on reconnaît alors parfaitement la valse majeure et sinistre des muqueuses. (...)

in Lionel Liétard, Le Palmier Expérimental, éditions Off-textes, Paris 1991, page 120.

J'ai été réveillé par Esther. Les techniques hypnogènes des Inuits et leur gestion de l'hypnopompie lui paraissaient tout à fait étonnantes. Là-bas, il faisait très beau. Beau mais froid. Elle n'avait pas encore rencontré d'ours blanc. Vraiment d'une humeur pimpante. Je n'ai pas été vraiment à la hauteur, être réveillé par quelqu'un qui vous parle du sommeil, très fort. Tout ça n'était que trop normal, après tout j'étais bien placé pour le savoir, Hypnos, le dieu du sommeil, fils d'Érèbe et de Nyx (la Nuit), avait un frère jumeau, Thanatos, la Mort. À cinq mille kilomètres de distance, moi et ma femme, nous nous occupions des mêmes frangins.

Je me suis lancé dans mon rituel caféiné, errant tout le début de la matinée dans l'appartement, arpentant les pièces, très vides, tout à coup. De la semoule dans la tête. Par où recommencer ? Les données avaient changé. Il y avait peut-être du danger dans l'air, une possibilité de tueur dans les parages. J'ai imaginé Esther, veuve elle aussi. Difficile. Même si elle semblait porter la culotte, c'était moi qui jouais le difficile rôle des bretelles.

Avec mon accident, ma jambe disparue, j'avais atteint mon quota. Théoriquement, statistiquement, j'étais paré, il ne pouvait plus rien m'arriver. J'avais tout pour subir une vieillesse pépère tranquille.

Juste avant midi, je suis revenu au boulot. Sur les lieux de l'esclavage, quinze ans dans la même boîte, quand on y pense. J'ai tout signé, digne et fermé comme une palourde. Le DRH avait ce petit sourire annonçant qu'il n'était quand même pas chien, et que mes indemnités, tout à fait intéressantes, je les avais eues sans déclarer la guerre, sans aller chercher la garde des prud'hommes, signe d'une grande mansuétude de la part du patronat. Je lui aurais bien claqué le beignet, à ce cloporte, si je n'avais pas éprouvé, là, dans les bureaux, le bonheur sublime de ne plus avoir à subir.

Je ne sais pas pourquoi, mais en rentrant chez moi, j'ai trouvé, cette fois-ci, la ville vraiment perplexe. Des gens qui ne se regardent plus, ceux qui parlent, perturbés, à leurs portables. Ceux qui parlent tout seuls. Les vieux, le cabas, à la main, l'air définitivement battu. Des vieilles dames, tirant leur chien comme si c'étaient leurs dernières illusions. Les jeunes au crâne rasé, le visage buté. Des wagons de pauvres tendant la main, cassés sur le trottoir. Des flics partout, composante essentielle. Comme si j'étais en train de déprimer. C'était quoi ? Tout à coup l'impression que le monde ne tournait plus rond ? La sensation que rien ne paraissait plus naturel ? Comme la mort de mon copain ? Comme les absences inopinées de ceux qui m'étaient proches ? Comme des jeunes filles qui se piquent ? Ou des bourgeoises qui piquent aussi, mais du pognon ?

J'ai ouvert la porte de l'appartement au moment où le téléphone s'est mis à sonner. Esther, sans doute, qui tentait de calculer, à des milliers de kilomètres, l'espace entre mes allées et mes venues.

Ce n'était pas elle. Mais une voix de femme.

— Monsieur Nicolas Bornand ?

— Lui-même.

— Je suis madame Magnion. Cécile Magnion.

Magnion. Ce nom me disait quelque chose. Ça venait de loin.

— Enchanté, Madame. En quoi puis-je vous...

— L'Amicale des Anciens Élèves du lycée Henri-IV m'a donné vos coordonnées en me précisant que vous recherchiez une photo de la 1^{ère} B3 en 1962/1963. J'en ai une, ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'on m'en demande une photocopie. Si vous me donnez votre adresse, je peux vous en envoyer une.

— C'est très gentil de votre part. Vous êtes la maman de... de...

Ça m'est revenu, tout à coup, Fabien. Fabien Magnion. Très fort en dessin. Plus que moi.

— De Fabien.

— Non, pas du tout. Je suis son épouse.

Merde, c'était vrai, quarante ans avaient passé, il fallait que je fasse gaffe à ça. Les voix.

— Comment va Fabien ?

Tout à coup, je le revoyais devant moi, faisant la gueule à chaque fois qu'on lui demandait : ça va bien ?

— Mon mari est décédé il y a cinq ans. Il s'est noyé. En Bretagne.

— Ah. Excusez-moi, je ne pouvais pas...

— Il n'y a pas de problème, Nicolas, il n'y a pas de problème... Au fait, vous aviez raison, c'est bien le professeur d'anglais qui avait posé avec vous ce jour-là.

— Mr. Tamagnan ?

— Oui, c'est ça. Je crois aussi me souvenir que mon mari m'avait dit qu'il s'était tué dans un accident de voiture...

— On m'a déjà dit qu'il aimait beaucoup les belles voitures.

— Ce n'est pas une raison.

— Bien sûr, bien sûr, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Aïe. Aïe. Nous avons encore un peu discuté. Difficilement et poliment. Fabien avait créé une entreprise parapharmaceutique qu'elle maintenait toujours à la force du poignet. Ils avaient eu trois enfants. Fabien était devenu très sportif, et soignait son corps avec l'acharnement dû à l'âge qui avançait inexorablement. C'était pendant une thalasso qu'il avait été victime d'une mer trop grosse...

Pendant qu'elle parlait, je pensais que ma génération n'avait décidément pas beaucoup de chance avec les accidents, avec Lescot, aveugle, et moi, bancal. C'était aussi l'âge qui voulait ça et j'allais bientôt me retrouver dans la peau d'un de ces Anciens Combattants, qui, chaque année, à la commémoration, comptent les survivants. Ou comme ceux, encore vivaces, qui, à la Cérémonie des Césars, étaient aussi tendus que muets quand défilaient les portraits des disparus de l'année.

Je lui ai donné mon adresse et l'ai remerciée avec ferveur. J'ai été boire un coup. J'en avais besoin. Magnion. Et le prof de dessin. Ce petit barbichu dont j'ai oublié le nom. Il régnait sur ses deux salles, celle avec les pupitres de bois et l'autre, beaucoup plus mystérieuse, emplies de plâtres néo-grecs. Il y disparaissait de temps en temps, revenait les bras chargés d'un buste de femme (ricanements salingues) ou d'une tête d'hydre (vannes lamentables). Et là, au boulot. Les meilleurs, annonçait-il, auraient une récompense digne de leur talent. Je n'étais pas manche, et la mine de plomb ne me faisait pas peur. À la force du poignet, j'ai eu mon cadeau : le droit de copier un tableau de maître. Tout cela pour me persuader que, un, j'en étais capable, deux, je valais donc bien le génie choisi, et trois, je pouvais enfin passer à autre chose, comme l'art abstrait ou l'abstraction lyrique. Dignement. En sachant la valeur du travail. Du coup, je me suis cogné le jeune homme au chapeau rouge de Vermeer. À la gouache. Quatre mois de boulot. Magnion, lui, n'avait mis que six semaines à reproduire la fameuse chambre de Van Gogh, avec la chaise paillée. La vague

impression de devenir dingue. La haine montante du barbouilleur batave. Pendant ce temps-là, les autres, ceux qui étaient moins doués ou qui s'en foutaient, se sont bien amusés avec la perspective ou la caricature. Quand ils n'allaient pas faire les cons dans la salle des plâtres à mater les rotundités blanchâtres d'une Pomone éteinte, accompagnés par le très landruesque prof de dessin. Et où était-il maintenant, le barbichu ? Décédé, sans doute, comme une grande partie de nos profs de l'époque. Comme nos propres parents, en fait. Quarante ans. La plupart d'entre eux étaient déjà âgés, non loin de la retraite. Les plus jeunes devaient, à présent, titiller le canonique.

À propos de canon, je m'en suis versé un autre, tassé comme un strapontin. J'étais en train de me noircir à petit feu. Sombre soirée. Est-ce que le fils maudit se souviendrait, dans quarante ans, de ses profs de Sciences-Po ? C'était tout ce que je lui souhaitais, à ce benêt.

Lionel. Un grand et costaud garçon comme lui... C'était le plus fort à la pelote basque, le jeu dominant des récréations. À main nue avec une balle de tennis. Le fronton, c'était le haut mur entre deux salles de classe, dans la cour des Externes, la seule efficacement bitumée. Peu à peu, une variante s'était imposée. Au lieu de frapper la balle avec la paume, on la lançait avec la main. Très fort. Ou tout doucement, en louchédé. C'était plus physique, surtout pour les carreaux des fenêtres avoisinantes.

Peu à peu, au cours de la soirée, j'ai réussi à me détendre. En fait, les journées se remplissaient toutes seules et les lendemains se retrouvaient naturellement chargés. J'avais, par exemple, à m'occuper du LPT, j'avais repéré l'adresse dans l'annuaire.

J'étais de plus en plus envahi par cette curieuse intuition d'un danger qui rôde en ricanant. Impossible de savoir pourquoi. C'était simplement dans l'air. La mort du pote. Ma décision de m'en mêler. Les gothiques dans mon immeuble, tout ça. Le diaphragme qui se serre. La boule. Surtout qu'il y avait longtemps qu'il ne se passait plus rien dans ma vie. Avant, avant mon accident, il s'en passait beaucoup. Pour m'occuper, pour me rassurer aussi, j'ai repris mes vieux réflexes de militant, ceux d'avant, quand il fallait prévoir la possibilité d'être hors la loi sans trop se démasquer. J'ai été chercher du scotch double face et deux vieux numéros du *Monde*. J'ai étalé les deux journaux par terre, ouverts et se chevauchant, et je les ai striés longitudinalement avec le papier collant. Et puis, en serrant bien, je les ai roulés. Avec ça, j'avais une matraque assez dissuasive, j'avais déjà testé. Je me souvenais très précisément des attaques d'Occident contre l'Institut

d'Art, rue Michelet, que nous défendions avec l'énergie du désespoir, tout ça pour protéger une bande de nanas de la simili haute qui y faisaient des études pour être incollables, une fois mariées, sur les styles Louis XV, Louis XVI, Directoire et Moncul sur la Commode. J'ai été piquer un bas nylon d'Esther dans un tiroir de sa chambre et je l'ai fourré dans la poche de mon manteau. Avec des clefs à l'intérieur, ça peut faire des ravages. Dans une bagarre, quand on est prêt à morfler, il faut toujours prévoir que les autres doivent morfler de même. J'ai attaché la matraque à la jambe de bois. Personne n'irait y voir de plus près. Si j'avais été un dealer, aurais-je planqué les doses sous le moignon ? Drôle de pensée pour un correcteur en semi-retraite. Une allusion aux nombreux sens du verbe corriger, peut-être.

Et puis, j'ai regardé un truc à la télé. Pour une fois en version originale. *Marat-Sade*, de Peter Brook. Du théâtre filmé. Ça m'a déprimé, ce sublime discours sur la nature de l'homme, où il n'y a pas de milieu, de moyenne possible, entre l'enfer du cynisme et l'horreur du collectif. En m'endormant, j'avais encore des visions monstrueuses découlant du récit, fait par le divin marquis, du martyr de Damiens. J'avais même plusieurs fois, dans la pénombre du salon, eu envie de pleurer. Mais ce n'était encore pas sorti. Ça serait pour la prochaine fois.

(...) La plupart des faulknériens, vous savez, ceux qui connaissent parfaitement la géographie du comté de Yoknapatawpha, vous diront, la tête rentrée dans les épaules, comme si un ciel lourd d'orages pouvait leur tomber sur la tête, que le meilleur roman du moustachu sudiste est Les Palmiers sauvages. Bon. Bien. Alors pour les warholiens sectaires, quel est le meilleur film du maître ? Moi, je peux le dire, le tête haute aux embruns venant de la Pointe des Poulains : Sleep, sans doute, puisque tout est endormi, y compris l'espace de la représentation. Grand exemple de mise en abyme. (...)

in Lionel Liétard, Le Palmier Expérimental, éditions Off-textes, Paris 1991, page 132.

Le matin, en me levant, le répondeur avait bien travaillé. Il y avait un message d'Esther, disant que, changement de programme, elle partait à Halifax pour cinq jours (suivait un e-mail) et espérant que j'allais bien. Tout va bien, ma chérie, tout va bien. Et puis un autre du type de la galerie d'art me disant qu'il m'avait sorti un listing de tous les clients qu'il avait invités le soir de l'inauguration de l'exposition Breger. Rien qu'à sa voix, je voyais la tête du maquignon qui espère le jour béni où il aura à exposer et vendre dix-neuf Kandinsky. Un type

qui bosse même le dimanche, c'est dire.

Petit dieu inconnu, je me suis accordé un jour de repos. Ce n'est pas parce qu'on est en retraite forcée qu'il faut abandonner brutalement les habitudes sociales. Même si, à H4, le dimanche était généralement jour de classe. À cause des colles. Huit Heures Dimanche ! La punition la plus absolue dans la normalité. Au-dessus, c'était l'incommensurable, l'exclusion, trois jours, une semaine, et la définitive. Qui n'étaient décrétées que très rarement. Alors qu'un devoir pas fait, un zéro pointé, une règle métallique qui tombe deux fois, c'était : Huit Heures Dimanche ! H2D ! Avec, en plus, des punitions à faire, obligatoirement. Mais l'après-midi, on jouait généralement au basket.

Alors, ce dimanche, je me suis puni. Je me suis mis une auto-colle. Huit heures. J'ai regardé la télé (l'orgasme, une maladie de riches) en picolant, en laissant courir le temps, en m'emmerdant copieusement. Quand, lors d'un de ces jours de juillet étouffants où nous n'étions pas encore partis au bord de la mer, je disais à ma mère : « maman, je m'ennuie ! », elle me répondait : « profite-en, t'as de la chance ! ».

(...) Quand on y pense, la patate n'a qu'à bien se tenir, question universalité du bienfait. Le palmier n'est pas loin. Il y a les fruits et la noix de coco. Il y a des fibres avec lesquelles on se vêt et qu'on tisse. Les feuilles aux nombreux usages, de la cuisine à la toiture. Le bois, pour les pirogues et la menuiserie. La sève pour le vin de palme. Du cachou avec l'Areca Catechou, de la cire avec le carnauba (les Brésiliens en font aussi de l'essence pour bagnole) et de l'huile avec l'Elaeis Guinéensis). On peut aussi en faire un film, de 22 mn, couleur, silencieux, 16 mm, Fuses de Carolee Schneeman (1967 USA), un Maya Deren moderniste et érotique, où toute perspective narrative disparaît, où la diégèse devient érectile, où la cinéaste parvient à rencontrer physiquement la matérialité de son médium. Fusion optique, dissipation des limites de soi et donc déparition des images. Clarté visuelle. L'amateur est d'abord celui qui aime. (...)

In Lionel Liétard, Le Palmier Expérimental, éditions Off-textes, Paris 1991, page 133.

Le siècle de l'Association « Logement Pour Tous » était dans le Marais. J'ai été reçu très gentiment par une dame d'un certain âge, le genre à ne jamais baisser les bras et à vous regarder d'un petit œil pétillant qui vous fout immanquablement la mauvaise conscience. Elle a été choquée par la nouvelle de la disparition de Lionel, elle ne le

savait pas, elle ne lisait pas les carnets nécrologiques, ayant trop à faire avec le vivant problématique. Elle ne s'était pas inquiétée, c'était normal que des militants disparaissent pendant quelque temps, pour des histoires de boulot ou de famille.

Nous avons parlé longtemps, à peine interrompus par le ballet de quelques chevelus préparant une intervention anti-expulsion. Pour elle et pour les autres durs de l'association, Lionel était un militant sérieux, précieux et souvent disponible. Dans les gros coups, il était toujours là, quand il y avait problème et risque d'intervention musclée des autorités. Je lui ai demandé s'il s'occupait particulièrement de dossiers spécifiques où il aurait pu s'attirer des inimitiés. Non. Tout était géré à plusieurs, au coup par coup. Il intervenait notamment sur des immeubles dont il disait connaître les propriétaires, et préparait des dossiers pour que l'association ne s'embarque pas totalement au jugé. Je me suis vite permis d'évoquer le fameux ensemble de bureaux du 17^e. Elle s'est mise à rigoler. Ce n'était pas pour eux, trop compliqué comme truc, pas de malversations sur lesquelles ils pouvaient s'appuyer, que de grossières négociations entre propriétaires potentiels. Elle savait parfaitement que Lionel tentait, de son côté, de démerder l'écheveau pour tenter d'y installer sa cinémathèque. Il n'y avait donc pas de lézard de ce côté-là.

Dernièrement, le seul dossier un peu chaud sur lequel intervenait Lionel était un immeuble du 11^e, rue Basfroi, totalement décrépi, rempli à ras bord d'immigrés, trois incendies volontaires en deux ans. Avec un proprio genre marchand de sommeil, le genre à ne pas prendre avec des pincettes, même chauffées à blanc. Lionel se fritait avec lui depuis au moins six mois. Mais sinon, rien, rien de rien. Je lui ai quand même demandé, en toute impunité, le nom de ce possédant indélicat. Elle me l'a donné avec, dans le regard, une lueur canaille qui précisait, vas-y, va l'emmerder, ça nous fera des vacances et fous-lui une trempe, ça ne sera pas volé.

Je suis reparti avec la carte du LPT, c'était la moindre des choses.

En sortant, j'ai joint la mère wonder-Chantal, je suis tombé sur son répondeur, et je lui ai demandé, si par hasard, elle avait eu affaire à ce Jean-Jacques Bonelli, propriétaire insolent d'un immeuble du 11^e, rue Basfroi, auquel s'intéressait Lionel.

À midi, je suis passé passage Brady, j'avais envie de tandoori. La grande vie. Tout près du cinoche où j'avais passé une bonne moitié de mes après-midi d'étudiant à voir trente fois de suite *Le Moulin des Supplices* de Giorgio Ferroni, avec cet acteur, le savant fou, qui ressemblait à Pompidou.

Et puis je suis repassé par la galerie, où la jeune fille rousse m'a remis la fameuse liste. Je l'ai remerciée en lui décochant le sourire du cobra. Il ne fallait pas oublier que j'étais en possession de dix-neuf Kandinsky. J'avais mal au moignon. Dans un café, je l'ai étudiée patiemment, cette liste d'invités, devant un rhum, brun, cette fois. Une trentaine de patronymes qui ne me disaient rien. Un ou deux, peut-être, mais fallait vérifier. Yves Palland. Pierre Lemaesquier. Des signifiants qui sonnaient moins faux à mes oreilles. Je me méfiais, enquêter équivalait à se formater une douce paranoïa, où tout peut faire sens, où la clef des énigmes se cache dans n'importe quel insignifiant détail. J'ai quand même souligné les deux noms.

À côté de moi, il y avait un vieux monsieur qui lapait avec conscience son cappuccino. Il m'a fait penser à monsieur Champion, notre professeur de physique-chimie pendant deux ou trois ans. Un type incroyable. Formidable. Comme pour nous, les littéraires, le NaSO_2 et les calculs en joules ne nous intéressaient pas vraiment, nous le chahutions, mais comment dire, avec respect, sans méchanceté, juste pour rigoler intensément sans lui faire de mal. Il avait une tête de fou, échevelée, un gros ventre, et surtout, toujours fringué en costume trois-pièces, un gilet recouvert d'une croûte de cinq centimètres d'un mélange d'acide, de base et de poudres séchées. Quand, pour nous épater, il nous faisait une expérience, il se faisait tout pêter à la figure et les mixtures étranges débordaient en moussant sur son plastron, augmentant au fil des ans cette espèce de gilet pare-balles chimique qu'il portait sous sa veste. Un jour, il nous avait réussi un beau précipité orange et toute la classe avait affirmé en bloc qu'il se trompait et que c'était bleu. Même le binoclard du premier rang s'y était mis, pour une fois : je regrette, monsieur Champion, mais c'est bleu. Là, le prof s'était mis à faire des bulles, avait recommencé l'expérience et obtenu la même belle précipitation orange, nous l'avait montrée fièrement, mais avec angoisse, et nous avions tous beuglé : ah oui d'accord, là, c'est orange. Un peu perturbé, le chimiste. Surtout que Manigne, en fond de classe, avait alors crié : sorcier ! Panique générale. Les colles allaient pleuvoir. Mais nous avons vu Champion se dresser comme un coq Nobel devant le tableau noir et nous asséner ces paroles sublimes, à jamais inscrites dans nos cortex : Non, messieurs, c'est la Science !

Sur la table à côté, un client avait oublié son journal. J'avais laissé un peu tomber le monde et comment il allait. À part la propension du Canada à s'intéresser au sommeil, je n'étais plus au courant du malheur rampant général. Alors je me suis lancé. Par les premières pages, au contraire de tous ceux qui lisent toujours leur quotidien en commençant par la fin, sans doute pour commencer par le ventre

mou, la météo, les programmes télé.

Une heure après, j'étais épuisé, déprimé et vaguement désespéré. Ça ne s'arrangeait pas. Le monde était dans un coma dépassé. J'étais un type obnubilé par le décès de son ami, alors que partout ailleurs c'était le carnage total. Du coup, moi qui avais envie de me balader un peu et peut-être d'aller au cinéma pour voir une grosse mais alors une très grosse connerie, pour rigoler bêtement, eh bien, je suis rentré chez moi au cas où les bombes se mettraient à pleuvoir. Pour me morfondre à fond. Seul. Reposer mon bout de jambe. Et me bourrer la gueule. C'était nouveau, ça, même si, je ne sais pas pourquoi, ça devenait évident.

La gothique était assise sur mon paillason, comme un gros colis n'ayant pas pu entrer dans la boîte aux lettres.

— Je passais par là. J'ai eu envie de vous demander si vous aviez écouté mon CD.

— Vous attendez depuis longtemps ?

— Non. J'attends jamais. Ce sont les autres qui m'attendent.

— Venez. Je vous offre un remontant. Mais pas longtemps. Je suis crevé et ma jambe me fait mal. Faut que j'enlève ma prothèse et ce n'est pas un spectacle pour une jeune fille.

En fait, lâchement, je pensais au Morandi, aux bijoux d'Esther, à l'appareil photo. Elle s'est levée gracieusement, elle était toujours fringuée pareil, mortifère avec des trous partout. J'ai senti son parfum, un truc genre patchouli, ça m'a rappelé brusquement des nuits d'été où il n'y avait plus que cette odeur sur la peau de nos jeunes amies. Dès qu'elle est entrée dans l'appartement, elle a retiré sa veste de fantôme et s'est assise dans le canapé. Sa blouse de lin blanc. Tout à coup, une lointaine ressemblance avec Patti Smith. Elle a voulu un thé. J'ai mis un sacré temps à dénicher les sachets d'Earl Grey dans le placard de la cuisine. Moi, je me suis ouvert une bouteille de Cheverny. Quand je suis revenu dans le salon, le Morandi était toujours à sa place et la fille aussi.

— Je m'appelle Solange et on ne rigole surtout pas.

— Nicolas.

Elle a bu une gorgée, me regardant par en dessous.

— Bon, on va aller vite. Qu'est-ce que vous pensez des Alien Sex Fiend, est-ce que je vous dois quelque chose pour le nettoyage ?

— Vos batcaves, là, c'est rigolo, les paroles sont un peu infantiles, mais ça marche. Je préfère les Cramps, mais bon. Je sais, c'est pas

pareil, mais ça y ressemble, d'ailleurs, ils font une reprise de « Mad Daddy Drives a UFO », c'est dire.

Elle m'a regardé comme si j'étais Dracula sortant de son caveau avec une Gibson Les Paul à la main. Alors j'ai enfoncé le clou. Je lui ai rendu son disque et j'ai été chercher « Space Ritual », mon double de Hawkwind, que j'ai déposé sur ses genoux.

— Écoutez ça, au moins pour deux raisons. Un, le batteur c'est Lemmy, le mec de Motörhead. Deux, il y a l'écrivain Michael Moorcock qui rôde autour. Et puis, il y a un beau morceau. « Orgone Accumulator ». Vous savez ce que c'est que l'orgone ?

— Merci du renseignement. William Reich.

C'était à son tour de me trouver. Ce n'était pas la fille des rues, paumée, addict de base, au bord du gouffre, en plein refus, avec, comme avenir, un trottoir mouillé par la pisse des chiens de la ville. Elle venait d'ailleurs. Une expérimentale, une vraie, une de celles qui arpentent les chemins culturels en marchant comme un crabe. Je l'ai détaillée. Elle étudiait la double pochette démente du vinyle. Tendue. Buvant son thé comme une mémé chez Angelina. Avec élégance. Je me suis assis en face d'elle, sirotant mon vin blanc.

— Je vous le prête, mais je veux le récupérer. Vous devrez repasser me le rendre, un jour.

— Rien n'est moins sûr. Je pensais vous voir pour la dernière fois.

Elle déposa le disque sur le canapé et se replongea dans sa tasse de thé. Moi, je triais les mots que j'allais aligner, les uns à la suite des autres, pour expliquer qu'avec l'âge, à propos de rock and roll, on revenait insensiblement soit vers le mélodique bluesy, soit vers le classicisme boum badaboum. Façon, sur le tard, de récupérer les racines. Tout en gardant l'énergie. Et sur son lit de mort, au moment du dernier souffle, chuchoter : « I'm going home ». Mais ce n'était peut-être pas le moment de faire le pépouze, ou de donner des leçons. Perdu dans mes pensées, je n'avais pas remarqué qu'elle me fixait, de ses yeux sombres. Elle ne rêvassait pas, ne me regardait pas comme un être transparent, son regard s'arrêtait tout simplement à la surface de ma carcasse. Sa voix, basse, cassée.

— Je m'emmerde, en fait. Pas là, maintenant, non. En général. Je ne manque de rien, j'ai du fric, tout ça, je n'ai aucune raison de me plaindre, je vis des trucs incroyables, résultat, je m'emmerde comme un rat mort.

— Je ne suis pas psychanalyste.

— Vous faites quoi alors ?

Pourquoi allais-je raconter des trucs perso à cette fille dangereuse ? Parce qu'elle prenait racine dans mon salon et qu'Esther n'était pas là ? Parce que depuis deux ou trois jours, je menais une autre vie ? Et sans trop savoir pourquoi, une vie tournée vers l'enfance ? C'était qui l'analyste ? Elle, tout à coup ?

Parce que le vin blanc me chauffait les tempes, je lui ai tout dit. Pas tout, mais l'essentiel. « Je dis toujours la vérité, mais je ne dis pas tout », comme énonçait Arthur Keelt. Ma situation. La simili-enquête que je menais. Le nuage cotonneux où je me retrouvais. Et le tunnel aussi, avec aucune sortie lumineuse, au bout, au fond.

— En fait, toi aussi, tu t'emmerdes.

Et elle s'est levée. Brutalement, sans prévenir. M'a serré la main. Remis sa veste. Claqué la porte comme si elle me claquait le beignet.

En débarrassant sa tasse de thé et rangeant le disque qu'elle n'avait pas daigné prendre, j'ai vu l'enveloppe, à moitié cachée sous un coussin. Comme si elle l'avait oubliée. En la prenant, j'ai su qu'elle l'avait volontairement laissée là. Pas de lettre dedans, mais une adresse dessus. Solange Farnell, 15, rue de Courcelles, Paris 17^e. Les beaux quartiers. Un blaze genre anglo-saxon. Ce simple libellé hurlait à pleins tuyaux qu'elle n'avait effectivement besoin de rien. Et pourtant...

J'ai été relever les messages du répondeur. Rien. On m'oublie. Je n'avais pas faim. J'ai décidé de finir le Cheverny en grignotant tous les bouts de fromage restants, comté, mimolette, un peu de Rouy encore plus ocre que d'habitude, et trois apéricubes version indienne. Je n'ai même pas eu le courage de répondre aux devinettes. J'ai délacé ma prothèse, et je me suis planté devant la télévision (du curling).

(...) Il est difficile d'oublier, dans la configuration générale du palmier, la métaphore éjaculatoire. Mais alors que le cinéma traditionnel semble depuis longtemps réduit à une expulsion spermatique de type précoce, la plupart des œuvres du cinéma expérimental sont le fruit d'une jouissance masturbatoire. Or personne n'a jamais accusé quelqu'un de branlette précoce, car là n'est ni le sujet ni l'objet. Il est quand même des propositions esthétiques qui défient le fiasco, et qui paraissent être des orgasmes esthétiques éclatant en complète correspondance avec le partenaire, c'est à dire le spectateur. C'est le cas de Diwan de Werner Nekes (85 mn, couleur, sonore, 16 mm Allemagne 1973), film en tant que film, ayant perdu l'unité du mouvement, manifeste de la théorie du « Kiné », selon laquelle le langage filmé ne se trouve pas dans, mais entre les images. Le film est-il autre chose que le véhicule narratif de matières littéraires ? James Joyce avait déjà posé la même question à l'envers : la

littérature est-elle autre chose que le vecteur narratif d'images réalistes ? (...)

in Lionel Liétard, Le Palmier Expérimental, éditions Off-textes, Paris 1991, page 144.

Je me suis réveillé avec la gaule. J'ai réalisé que, pendant plusieurs mois, je ne ferais rien de tout ce caverneux gonflé. Mais bon, soyons moine. Let's be monk. Du moins, tentons. Trois heures du matin. C'était foutu, pour replonger. Je me suis décidé, la mort du sommeil dans l'âme, à ranger mon bureau. Si Esther voyait le bordel qu'il y avait dessus elle me ferait une attaque du genre tornade blanche. Je me suis mis à entasser les dossiers en piles. Ça me mènerait facilement jusqu'aux aurores et le jour me dirait ensuite quoi faire. J'ai sorti mon grand cahier noir, à l'ancienne, où je note, à l'ancienne pareil, toutes mes adresses. Ça m'a subitement fait penser à celui d'Henri. Ah Henri... Pendant les sept ans passés au bahut sous la bannière chenue du panache blanc, il avait toujours été là, Henri, le sous-fifre, le sans-grade, mais statue prépondérante, magnifique, unique. Bien plus importante pour la vie schizophrène du lycée que les dangereux et inquiétants bouffons du Bon Roi à la Poule au Pot. Henri, c'était notre chéri, c'était le chambellan, l'ordonnateur des Pompes, le Mercure local. Même s'il devait s'appeler Marcel ou Raoul, pour nous, c'était Henri, le seul à mériter l'appellation contrôlée. C'était l'âme des lieux, cours, escaliers et couloirs, linos verdâtres et murs peints en jaune pisseux. Toujours vêtu de sa blouse grise, livrée bien plus impressionnante qu'un pourpoint brodé et qu'une fraise à la Franz Hals, il arpentait le Grand Lycée, toutes les heures, son immense et vaguement menaçant carnet noir sous le bras, classe après classe, un vrai marathon, toutes les heures, oui, on n'a jamais osé calculer le nombre de kilomètres qu'il avalait. Il entrait dans les salles, sans prévenir, gagnait le bureau d'où émanaient la puissance et le savoir, et tendait son cahier afin que le professeur notât les absents et diverses remarques délatatoires destinées aux familles. On l'aimait pour au moins deux raisons. À chaque cours, son arrivée raccourcissait d'une ou deux minutes la torture des équations à douze inconnues et des versions latines tacitocides. Et, surtout, c'était Henri qui était, tous les jours, à la récré de dix heures, préposé à la vente des petits pains et autres sucreries carambarisées. Il officiait dans une impasse sombre jouxtant le bâtiment des Sciences, derrière une immense porte verte, protégée par un grillage d'acier, où seul un petit guichet s'ouvrait alors sur la caverne d'Ali Baba des bonbecs à dix centimes. Du côté cour, le nôtre, c'était un pandémonium, un entraînement efficace pour la préparation militaire ou une vision prémonitoire du siège de Khe Sanh. Quand on

parvenait à sortir de la masse dangereuse des élèves agglutinés sur cinq couches autour du portillon, son petit pain au chocolat écrasé dans la main, on avait droit au respect, à la médaille, à la retraite des anciens combattants de la viennoiserie. Il y avait des jours où l'on ne se sentait pas suffisamment en forme pour affronter la grappe humaine de GI accrochés à l'hélicoptère pour quitter Saigon, et d'autres où l'on se sentait prêts pour Charonne ou le Heysel, au choix. Quand on se glissait enfin devant le guichet, on trouvait, derrière, Henri, calme et souriant, qui vous servait et vous rendait la monnaie à une vitesse sidérante.

Quelquefois, il était malade. Ou en vadrouille. On ne savait jamais, personne ne nous renseignait jamais sur son intime. Il était alors remplacé par un autre agent, généralement un petit gros en cravate, un type peureux, non pas par essence, mais par fonction, et qui entrait dans les salles, timide, hésitant. En effet, pendant que le professeur remplissait les cases du grand cahier, un sourd murmure s'élevait de la classe, martelant en cadence l'anathème vengeur : Ravaillac... Ravaillac...

Je fus sorti de mes rêveries par la sonnette. Il était huit heures tapantes. Il n'y avait que mon fils pour ne pas penser pouvoir me réveiller à cette heure-là. Gagné, c'était lui. Il venait prendre le café et me parler. Il a regardé avec circonspection mon bureau au carré comme un lit militaire. Dans sa tête de futur chef d'entreprise, il devait se demander si je n'allais pas me mettre à fayoter avec le patronat. En fait, la gueule enfarinée, il venait m'annoncer qu'il partait une semaine à Hambourg. Un stage à l'Université. Le sujet : les problèmes financiers de la communauté européenne.

— Vas-y, j'ai dit, ça va être passionnant.

— Pourquoi t'es toujours négatif comme ça ? Je n'y vais pas parce que ça va être passionnant, j'y vais, parce que si je n'y allais pas, je... oh et puis merde.

— Non, non Hambourg, c'est formidable, c'est plein de hamburgers.

Il m'a regardé, hébété.

— Ça ne t'embête pas ?

— Comment ça ?

— Tu te démerderas tout seul ?

— Tu veux dire sans ta mère et toi ?

Et ainsi de suite pendant cinq minutes. Du non-discours qui n'énonçait surtout pas ce qu'il y avait à énoncer. Avant de partir, il a

paru hésiter.

— Ça n'a pas d'importance, mais, en bas, devant la porte de l'immeuble, il y a trois types bizarres qui attendent. Mauvais genre.

C'était quoi, le mauvais genre, pour lui ? Une cravate rose sur une chemise bleue ? Des cheveux qui frôlent l'oreille ? Des mecs qui votent au Centre gauche ? Et puis, deux bises, un signe de la main, il s'est taillé et je me suis retrouvé tout seul. Tout seul à Paris. La première fois depuis vingt-cinq ans. Tout seul. Avec la tête farcie.

J'ai été mater par la fenêtre. Effectivement, trois types, assis contre une voiture garée, ont suivi mon fils des yeux quand il est sorti de la baraque. Même d'en haut, j'en ai reconnu un. Celui qui, l'autre jour, tirait Solange par les pieds.

Enfin du sport.

J'ai été lacer ma jambe de bois. Et j'ai glissé la matraque-*Monde* dans ma manche. La bonne longueur. Un bout juste sous l'aisselle, l'autre au creux de la paume. Dans le bas nylon, j'ai mis un gros verre à bière cannelé.

Enfin du sport.

J'étais en pleine forme. J'avais envie de me frriter. Ça faisait trop longtemps que je n'avais pas pratiqué et je dois dire que j'avais toujours aimé ça. Dans mon service d'ordre, au bon temps des bastons régulières, j'avais été formé pour. La rigolade intense pendant les cours de Vô-Vietman. Et encore plus intense, dans la rue, avec les fachos. La peur pendant les trois premières minutes et la jouissance aveugle après. Sans aucune honte. J'avais pris un paquet de mauvais coups, mais ça ne faisait rien. Quand le rouge étais mis, devant les yeux, plus rien n'avait de l'importance. Taper sur l'ennemi nous donnait l'impression de gagner, alors que le terrain des luttes était surtout pavé de petites défaites incessantes.

Là, en bas, il y avait trois marlous qui ne savaient pas se battre, qui ne pouvaient pas s'attendre à le faire, on allait rigoler. Même à mon âge, je n'avais pas perdu les réflexes et je connaissais par cœur les règles de base. Maintenir la distance (en gros la longueur d'une jambe, plus l'élan), taper le premier (ça, c'est une évidence), baisser son Ky (centre de gravité) en soufflant mentalement vers le bas. Et penser à l'après, à la victoire, ça donne toujours des forces. Pourquoi je m'énervais tout à coup comme ça, moi ? C'était quoi l'enjeu ? Le fait de me trouver soudain abandonné par femme et enfant ? L'enquête idiote dans laquelle je m'étais lancé ? Prouver à ces trois pauvres cons qu'un handicapé sait se battre ? Me venger ? De quoi ? Parce que c'étaient des camés ? J'en avais quoi à cirer, moi, des camés ? Ils

pouvaient bien se foutre en l'air, s'ils le voulaient, ils étaient majeurs et vaccinés, et le monde était aussi atteint qu'eux. Alors quoi ? Solange ? Tiens donc, Solange.

Avant de sortir dans la rue, j'ai été chercher le concierge, au cas où. À deux, c'est toujours mieux. Il n'était pas là. Tant pis. Si je me prenais une doudoune, il y aurait toujours quelqu'un, dans la rue, qui passerait à un moment donné pour donner l'alerte et avertir les autorités.

J'ai poussé la porte de l'immeuble, excité comme un roquet sortant pour aller enfin pisser tout seul. Ils ont mis un certain temps à réaliser que c'était moi, celui qu'ils attendaient depuis trop longtemps. Le mec de l'autre soir a fait un signe à ses potes. Ils se sont alors approchés, en ligne. Faute. Faut toujours contourner. De la main, je leur ai fait signe de s'arrêter, en reculant de deux pas. Geste qu'ils interpréteraient comme un signe de crainte, alors que ce n'était que l'acceptation du baston. J'ai soulevé lentement la jambe de mon pantalon pour qu'ils voient la jambe de bois.

— Doucement, les potes. Je suis infirme.

— Ça ne tient qu'à toi, enfoiré. Où elle est Solange ?

— Solange ?

— La connasse avec qui j'étais, l'autre soir. Elle est montée chez toi. On ne l'a pas vue, depuis. Elle est toujours là-haut ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Solange ?

— Ça te regarde pas, pépé. Pas ton business. Tu dis si cette salope, elle est là-haut, c'est tout.

— Je ne vous autorise pas à me tutoyer, espèce de tarlouze.

L'injure aveugle. Ça rend imprudent. Élimine la stratégie. Crée le chaos. Le type s'est jeté sur moi, sûr de son coup. Les autres n'ont pas bougé, certains de la valeur de leur pote. J'ai fait glisser la matraque le long de ma main, un pas de côté, et je l'ai frappé de toutes mes forces en travers de la gueule. Il a filé direct contre le mur de l'immeuble et s'est retourné en tombant, le nez pissant le sang. Un autre a voulu se jeter sur moi, mais a hésité, a refait un pas en avant, a hésité encore. J'avais sorti mon bas nylon et le faisais gentiment tourner.

— Dégagez. Occupez-vous de votre copain, amenez-le dans une pharmacie. Solange, comme vous dites, je ne sais pas où elle est, je l'ai soignée chez moi, et elle s'est barrée en me piquant deux appareils photo. J'ai déposé plainte. Si vous insistez, je peux faire pareil. Toi, là

le gommeux, ton tatouage déborde. Doit pas y en avoir beaucoup qui ont une pochette de Motörhead sur l'épaule.

Mon agresseur se relevait lentement, une main sur le visage, du sang coulait entre ses doigts. Dans sa tête, il ne devait plus y avoir que des idées simples. Soit il me plantait, là, sur place, au couteau sans doute, soit il se cassait en ruminant. Les deux autres hésitaient. Bon signe. Quand il faut y aller, faut y aller, ne jamais se demander s'il faut y aller.

Et le concierge est arrivé, son cabas à la main, avec des gombos jaune d'or qui dépassaient. Faut dire qu'il est guyanais, qu'il mesure à l'aise son mètre quatre-vingt-dix et qu'il pourrait jouer, dans un film à costume, l'anthropophage en pleine crise de boulimie.

Alors, ils sont partis. En parlant. Pour que la défaite ne soit pas complète. En m'injuriant.

— Tu vas voir saloperie ta vie ça va être un enfer, parole. On sait où t'habites. Si tu m'as pété le nez, ta jambe de bois, on va te la rentrer dans le cul.

Pour une fois, je le croyais. Comme si j'avais besoin de ça. Faudrait prendre deux fois plus de précautions. Le concierge, un peu saisi, regardait à tour de rôle les trois types qui se barraient et la matraque dans ma main.

— Ça va, monsieur Bornand ?

— Ouais, ouais, Maurice, pas de problème. Des petits cons qui essayaient de me racketter.

— Dans le quartier ?

— Ben ouais. Va falloir faire attention, Maurice.

— Faudra en parler ce soir à la réunion des copropriétaires, monsieur Bornand. Changer le code. Prévenir tout le monde.

Putain. La réunion des copros. J'avais oublié. Chierie. Les coprophages. J'avais promis à Esther d'y aller. Chierie.

Un ciel sombre, tout à coup, au-dessus de moi.

J'ai respiré à fond. Je me sentais bien, tout ça m'avait donné la pêche, des images me revenaient en tête, les soirs de manifs, le retour au local, pour ranger les manches de pioche et redonner les casques aux copains. Les coups de téléphone aux filles pour les rassurer, et, avec Lionel, le grand café, près du Père-Lachaise, où l'on allait fêter ça en se torchant d'une manière révolutionnaire. Du rouge, du rouge et encore du rouge. Il m'avait fallu attendre la fac pour vivre tout ça. Au lycée, nous étions dans un cocon antique, retardés, déphasés. De vrais couillons. Surtout avec les filles, inexistantes, sauf les quelques nonnes

qui préparaient l'École des Chartes. Avec la politique aussi. La guerre d'Algérie, j'étais un peu trop jeune. Je me souvenais à peine des explosions qui secouaient le quartier, quand l'OAS faisait sauter un appartement d'avocat, et des bagarres, à la sortie, entre les communistes et les royalistes menés par un certain Desoto (un nom pareil...) portant beau et canne à la main, à l'ancienne. Je crois bien que le Desoto avait en tout cas très impressionné Modiano, puisqu'il en a fait un personnage d'un de ses romans, je ne savais plus lequel. Je me souvenais aussi qu'en troisième, au moins l'un de nos profs, Jean-Louis Bory, avait signé le manifeste des 121, avait été suspendu aussi sec, remplacé par un vieux professeur, Clément, autant royaliste que Desoto et qui avait commencé ses cours en nous lisant le début d'*Axel* de Pierre Benoit. Je dois avouer qu'on avait adoré.

Je suis remonté à l'appartement pour faire un peu de vaisselle et essayer de me calmer. Je ne suis pas du genre à me laisser aller pour si peu, la femme absente, le fils en vadrouille, les nerfs en pelote. Je me suis bu un grand verre de vodka. Tiens. Le matin. L'alcool... Ça évolue. Et je me suis reposé un peu. Avant la prochaine étape de montagne... Direction le onzième arrondissement.

Il faisait frais. Une lumière acide, comme un soleil d'hiver après le passage du mistral. L'impression de netteté accrue. Peu de grain sur la photo. Le Jean-Jacques Bonelli habitait quasiment au carrefour avec l'avenue Ledru-Rollin. L'immeuble maudit, celui qui posait tant de problèmes au LPT et consorts, était un peu plus loin dans la rue Basfroi. Le violent ténébreux logeait dans une jolie maison à l'ancienne, pas encore alignée, mais ça ne tarderait pas, les bagnoles gagnent toujours. Je comprenais l'énervement des propriétaires à qui l'on ordonne gentiment de châtrer leurs baraques simplement pour construire des places de parking ou faire passer de mélodieux camions.

J'ai sonné. La porte s'est ouverte immédiatement, comme si le type campait derrière, à même le chambranle. Un petit gros à moitié chauve, à moustache et bretelles. Le genre de type qu'on voit dans les films des frères Coen, toujours prêt à faire des crasses, écraser la gueule des autres sous leurs croquenots et s'agenouiller, pleurant, devant un crucifix.

— Monsieur Bonelli ?

— Ouais.

— Nicolas Bornand. Je peux prendre cinq minutes de votre temps ?

— Ça dépend c'est pourquoi parce que les...

— Non, non, je l'ai coupé, vous connaissiez Lionel Liétard ?

— Connaissiez ?

Le type comprenait vite, très très vite.

— Il est mort, il y a en gros une semaine. Crise cardiaque.

— Ah putain merde c'est con.

Comme oraison funèbre, je ne sais pas pourquoi, ça paraissait sincère. Ça lui avait échappé. Il ne jouait pas.

— J'étais son meilleur ami, je peux vous parler cinq minutes ? Pas plus. Cinq minutes...

Je lui ai donné ma carte, gage de sincérité. Il l'a regardée, l'a mise dans sa poche, m'a poussé pour sortir et a claqué la porte derrière lui.

— On va au rade. Excusez-moi, mais personne, vous entendez, personne n'entre jamais chez moi. Pas un flic, pas un huissier, personne. J'en ai trop vu. Ne jamais être faible. Tenir bon. Toujours. Y a que le croque-mort qui rentrera et encore c'est pas sûr, je ne suis pas du genre à crever dans un plumard.

— Pas de problème.

Ce type était allumé en permanence. Dès le matin. Un mec entraîné. Toujours sur la brèche.

Nous nous sommes installés en terrasse, au coin de l'avenue. Il y avait un fracas intense. Des bus, des camions, un chantier pas loin. Ça devait ressembler au tohu-bohu qu'il avait dans la tête, le Bonelli, parce qu'il n'avait absolument pas l'air de s'en soucier. Moi, c'était comme si je venais d'entrer dans un haut fourneau. Il allait falloir parler fort. Parano, j'ai pensé que si quelqu'un nous espionnait avec un micro, c'était le meilleur endroit pour qu'il n'entende que dalle. Peut-être que mon vis-à-vis se méfiait du magnéto que j'avais dû cacher dans ma jambe de bois. Nous avons commandé, nous nous sommes soupesés du regard un moment, il semblait assez à l'aise, pas du tout le genre de type à foutre le feu à sa baraque pour chasser des immigrés, plutôt le forcené qui arrose la maréchaussée à l'arme de guerre.

C'est moi qui ai ouvert le feu. En comptant sur les pompiers.

— Je réunis le plus de renseignements possibles sur Lionel. Pour un livre sur lui. Je rencontre la plupart des gens avec qui il était en rapport dans les dernières années. Je cherche des détails, des anecdotes. Et pour dire la vérité, si je vous rencontre, c'est à cause du LPT, vous savez l'Association qui...

— Ouais ouais, comme chieurs ceux-là... Et le Lionel aussi, qu'est-

ce qu'il a pu m'emmerder, mais alors, une vraie tique, je vous dis ça, hein, paix à son âme, mais j'ai vraiment failli plusieurs fois lui foutre sur la gueule. Véridique.

— C'était à propos de votre immeuble, c'est ça ? Il voulait vous le racheter pour y mettre sa cinémathèque ?

Il m'a regardé comme si j'étais le fada du quartier.

— Sa quoi ?

— Cinémathèque.

— C'est quoi ? Un singe ? Une guenon ?

— Non non. C'est comme une bibliothèque pour des films.

— C'est quoi ces conneries ? C'est mon immeuble, là-bas, au fond, le jaune pisseux. Il est plein de gens qui paient pas de loyers. Qui paient plus de loyers depuis cinq ou six ans. Je m'en fous, en fait. J'ai pas besoin de ça, moi j'ai des ronds et eux ils n'ont pas un raque. J'ai demandé à la Ville de Paris de les reloger, en vertu de quoi je vendais les murs à bas prix à l'Office des HLM qui n'en veut pas, ils préfèrent les cages à lapins, et ils savent en plus que l'immeuble va être aligné. C'est là que votre copain et les autres fondus du LPT s'en sont mêlés. Je ne sais toujours pas qui les a renseignés. Ils pensaient que je voulais virer manu militari les gens qui sont dedans. Une vraie connerie. Avec monsieur Lionel, on était en train de négocier une rénovation, parce que, c'est vrai, c'est pas possible que des gens vivent dans une telle crasse. Le seul problème, c'est qu'il voulait me faire casquer. Au moins au début. Pour amorcer la pompe, il disait. Et moi, ça, jamais. Leur association, elle a suffisamment le bras long, elle n'a qu'à trouver des subventions, merde. Il peut s'écrouler, l'immeuble, maintenant je m'en branle.

— Et les incendies ? J'en ai entendu parler...

— Ouais. Tout le monde pense que c'est moi. Vous aussi, sûrement. Lionel aussi. Les flics, tout le monde. Je m'en fous. Il n'y a pas de preuves et il n'y en aura jamais. Moi je crois que ce sont les occupants. Pour accélérer le mouvement. Être relogés plus vite. Que quelqu'un m'explique l'intérêt que j'aurais à foutre le feu à ma propre baraque.

— Je sais pas moi... l'assurance...

— Vous êtes flic ?

— Non, pas du tout. Je ne suis que l'ami de Lionel, comme je vous l'ai dit.

— Avec ce que me rembourseraient ces enculés, je pourrais même pas refaire les boîtes à lettres.

Il s'est tu un moment, ça me faisait des vacances. Deux bus sont passés en ronflant au moins aussi fort que les quatre motos intercalées entre eux. Question oxyde de carbone, il y eut une deuxième tournée. Bonelli s'est levé soudainement, comme mû par un ressort en acier chromé.

— Il est mort de quoi, Lionel ?

— Crise cardiaque, apparemment.

Là, il est devenu blême puis a viré à l'Orangina sanguine.

— Apparemment, ah bon... Je vous vois venir ! Apparemment, espèce d'enfoiré ! Si vous pensez, bande de chacals, que vous allez me coller un meurtre sur le dos pour avoir ma baraque, vous vous gourez jusqu'à l'œil du coude, et toi, fous-moi la paix, je pourrais y foutre le feu, à ta béquille, c'est du bois, ça brûle mieux que le plâtre !

Et il est parti, boule de nerfs traversant l'avenue comme s'il voulait écraser les bagnoles. En me laissant la note. Un dingue. Un vrai excité de première. Mais, j'en avais l'intuition, pas le genre à faire ses coups en douce, pendant une expo d'art conceptuel. Un forcené. S'il avait voulu éliminer Lionel, ç'aurait été au bazooka, en pleine rue.

J'étais rassuré. Ça ne devait pas être de ce côté que, s'il y avait un lézard, il roupillait au soleil. J'avancais, petit à petit. Vers où ? Ça... J'en étais réduit à suivre mes raisonnements et mon intuition, comment faire autrement, je n'avais ni la loi ni l'institution derrière moi, aucun pouvoir. Aucun droit d'enquêter. Aucune raison non plus, d'ailleurs. Mais j'en avais au moins un, de droit, celui de me tromper. Comme Marlowe avec son pote dans *The Long Goodbye*.

J'ai quitté la terrasse pour me mettre à l'abri à l'intérieur du café. Un Jack Daniel's. Et une bière pour le faire passer. Avec le plaisir sur le comptoir. Picoler. Pas réellement en train de devenir alcoolique, non. Plutôt l'agréable sensation de se laisser aller tranquillement. Je n'étais pas encore comme un détective amerloque, qui boit à toute heure, et des lessiveuses, du dur de dur. Non, simplement la douce sensation de ne pas avoir à rendre de comptes. Et de filer doux, le feu au ventre. À côté, il y avait un type qui, plié, racontait à son pote qu'en Afrique du Sud, des randonneurs paumés dans la neige avaient été sauvés pour avoir écrit, sur la glace, un immense H, pour Help, qui avait été ensuite repéré par un avion. Et avec quoi, ils l'avaient marqué, ce H, par moins trente et des vents violents ? Avec tout ce qu'il leur restait, à savoir une dizaine de bouteilles de ketchup.

Si la sauce tomate se met à sauver les gens... avait philosophé le copain.

À la maison, il y avait enfin un message d'Esther, toujours coincée à Halifax. Elle me donnait le numéro de téléphone des amis chez qui elle avait élu domicile et une fourchette d'heures pendant laquelle je pouvais la joindre. Dans deux heures, ça serait très bien, j'ai calculé. J'ai mis des post-it un peu partout dans l'appartement. Fallait assurer. J'étais dans un état où je pouvais tout à fait oublier que mon épouse, sise à des milliers de kilomètres, existât. Malgré mon amour pour elle, cet amour forgé par un paquet d'années de compréhension et d'épaules sur lesquelles on peut, en toute quiétude, reposer sa tête, fallait assurer.

Le regard posé depuis dix minutes sur le petit Morandi posé devant la glace de cheminée, je sentais une légère parano qui se chevillait au cortex, un mélange de mauvaises sensations et d'idées qui couraient sous la peau. Je n'ai pas résisté longtemps. J'ai été chercher une grosse valise, pour y mettre le tableau, les bijoux d'Esther et le Leica. J'ai ensuite descendu le tout chez le concierge (porter une valoché, pour un unijambiste, c'est un sacré travail d'équilibriste) en lui demandant de garder ça au chaud pendant un moment. Maurice n'a pas fait de commentaire. Il devait tout à coup me trouver assez agité, comme garçon, le baston dans la rue, et maintenant la valise mystérieuse. Mais, pour lui, quelqu'un qui a une jambe de bois devait forcément avoir une case en moins. Il en a profité pour me donner mon courrier.

Sur le dessus, une enveloppe kraft, qui faisait tache sur les relances de la Redoute (Mademoiselle Bornand, vous venez de gagner un million). C'était la photo de la 1^{ère} B3, envoyée par madame Magnion. Avec Tamagnan au milieu, fin et élégant. Je me suis assis sur le canapé du salon, soudain épuisé. Pendant une bonne demi-heure, j'ai scruté ces visages venus de l'hyper-espace, de très loin, d'il y a longtemps. Tollet, que j'ai reconnu tout de suite, je l'avais oublié celui-là, mais pas sa coupe de douilles, genre pont de porte-avions. Lescot, bien sûr, Magnion aussi, Lafosse, dont le prof de français proclamait tous les jours qu'il était sceptique (ouaf), Pautrat, basketteur émérite, De Blanquart. Celui-là, la star ultime, l'élève culte. Le seul pensionnaire de notre classe. Le seul habilité à se promener avec une blouse grise, totalement recouverte d'inscriptions, signatures, dessins, taches et autres manifestations maculatoires, vraie carte IGN d'un étrange pays, la Pension. La salle de permanence, au rez-de-chaussée de la cour du Méridien, qui servait, le soir, de havre et d'étude aux pensionnaires, était bordée, sur un côté, par un rempart de casiers métalliques réservés à ces pauvres hères qui passaient au bahut TOUTE la journée, et TOUTE la nuit. Et quand l'un de ces héros ouvrait son casier devant les autres élèves, un grand silence tombait sur la salle, tant le spectacle pouvait frôler l'hallucinatoire, comme

une tennis grise et poussiéreuse plantée dans un pot de confiture de fraises.

Les autres, je reconnaissais leurs visages mais c'était bien tout. Il y avait ce type, là, souffre-douleur de Corbiot, le prof de musique, qui hurlait « au secours au secours, je meurs, on me tue, la vie m'échappe ! » quand l'autre se précipitait sur lui pour lui balancer des tapes sur la tête. Ce prof ressemblait trait pour trait au pion dessiné par Cabu dans ses histoires liées à la fille du Proviseur, barbe en collier, cheveux fous, corps massif, air vachard. La particularité de cet étonnant pédagogue, c'était de tomber en transe dès qu'il y avait de la musique. Quand il jouait du guide-chant, quand il avait la main sur le bouton de l'électrophone, il passait dans un autre monde, les yeux vitreux, un sourire extatique aux lèvres. On pouvait alors se mettre devant lui, faire les grimaces les plus simiesques ou les conneries les plus potaches, il ne nous voyait pas, voyageant dans un rêve, un monde fantasmé très éloigné de la bassesse et de l'idiotie que nous représentions. Mais dès que la musique cessait, il retombait sur terre et se jetait sur nous comme s'il voulait nous péter la gueule. Ça pouvait aller très loin, ce genre de sport. Comme le jour où l'on avait mis de la confiture sur les touches de l'harmonium. Le prof avait joué comme un dieu, s'empêguant les doigts sans s'en apercevoir. Le morceau terminé, découvrant ses phalanges rougies par la fraise, il avait mis un certain temps à comprendre qu'il n'avait pas saigné pour la Musique et, là, ça avait vraiment chié. On l'aimait bien, Corbiot, même s'il avait souffert d'un handicap imparable en remplaçant un mythe vivant, l'autre prof de musique qui était au bahut au moins depuis Clovis, et qui s'appelait Henrion, surnommé Homard. Parce qu'il était aussi rouge qu'un drapeau. Quand il était parti à la retraite, une rumeur avait couru : Homard est à Tahiti. On n'a jamais compris pourquoi. La vanne à la base, on n'a jamais su laquelle c'était. Comme l'expression : t'as intérêt Balzac ! Impossible de savoir d'où ça a pu venir, cette connerie. Je ne me souvenais plus en quoi consistaient les cours musicaux d'Henrion, à part un truc, il tentait de nous faire chanter, en canon, nous, les grands couillons de troisième, l'hymne local : « Vive Henri IV, vive ce roi vaillant, ce diable à quatre a le triple talent, de boire et de battre, et d'être un vert galant. » Et aussi « À Parthenay, il y avait, de tant de belles filles LONLA ». Le résultat n'était pas du canon, mais plutôt l'artillerie impériale sombrant dans les glaces de la retraite de Russie.

Une grande partie de l'après-midi s'est ainsi évanouie dans les limbes, à agiter la boîte à mémoire. Je me suis aperçu que j'en avais profité pour siffler la moitié de la bouteille de vodka. Et je n'étais absolument pas bourré. Du coup, j'ai pensé au proverbe irlandais : la

réalité n'est qu'une hallucination provoquée par le manque d'alcool. C'était plutôt ça. Je tentais de sortir d'un irréel profond s'emparant peu à peu de mes jours. Mais le réel est revenu en force : la réunion de copro. J'ai pris une douche, le dossier appart et pas mal de résolutions. Ensuite, je suis parti au casse-pipe des possédants.

En rentrant, vers vingt-trois heures, abattu par la bassesse de mes compatriotes, deux plombs sur un digicode, deux autres sur la forme des pots de fleurs dans la courette, et dix de plus sur la locataire du cinquième qui fait sécher ses sous-vêtements dans les toilettes en partie commune, j'ai téléphoné à Esther, j'étais dans la fourchette.

— J'espère que tu n'as pas oublié la réunion des copropriétaires, elle a demandé tout de suite.

— Non non, c'est bon, je viens d'en sortir, j'ai envie de tuer et j'ai miné l'escalier B à la dynamite.

— T'es con. Ça va ?

— Et toi, alors, et les Acadiens ? Tu dors, comme disait Marie ?

Je n'avais pas pu m'en empêcher.

— Oui, bien sûr, je travaille, surtout. Je t'ai envoyé une lettre pour te raconter des détails, ça serait trop long par téléphone. Et Bertrand ?

— Il est pour une semaine à Hambourg... Ça l'a pris comme une envie de pisser.

— Mais alors, mon pauvre chéri...

— Mais non, ça va, ça va. Je m'agite. Je n'ai pas le temps de tout te raconter, ça serait trop long par téléphone, dès que j'ai cinq minutes, je t'écris.

Un petit temps de silence.

— Nicolas ? Ça va vraiment ?

— Mais oui, je te dis. Pas de problème, ne t'inquiète pas, tu me manques, c'est tout. Et j'ai une certaine tendance à te remplacer par la bibine.

— La quoi ?

Il a fallu que j'explique un peu. Ensuite, pendant trois minutes au moins, nous avons échangé un tas d'autres banalités du même tonneau. Bizarre que l'on passe son temps, au téléphone, à ne rien dire, sous prétexte que ça coûte trop cher, alors qu'on s'étale sur des conneries que l'on pourrait éviter ou taire. Sans parler des bisous-bisous et je t'embrasse et je pense souvent à toi et vivement qu'on se retrouve. Mais je ne lui ai pas dit qu'en fait, je me trouvais, pour

l'instant, très bien tout seul.

Il faisait chaud, je me suis déshabillé entièrement, et je me suis promené à poil dans l'appartement, passant devant les miroirs et regardant ce corps déjà un peu attaqué par l'âge, le pneu des cinquante, tout ça. À poil avec une jambe de bois. Un peu Saudek, comme ambiance. Je me suis demandé ce que Solange penserait d'un tel spectacle. Tiens, Solange. Pourquoi elle ramenait sa fraise, celle-là ? Parce que j'étais nu ? Connerie. Je me suis forcé à penser à plein d'autres trucs pour ne pas me retrouver à bander comme un Turc.

Je n'avais absolument pas sommeil. Toujours à poil, j'ai noté sur un calque tous les noms des élèves de 1^{ère} B3 dont je me rappelais le nom. Et après, avec le bottin, j'ai essayé de repérer des adresses, petit à petit, patronyme par patronyme. Tout en attaquant une bouteille d'Absolute et grignotant des toasts beurrés à la mousse de canard. N'importe quoi. Mais c'était bon.

Un peu plus tard, je me suis endormi. À poil.

(...) Il est étrange que Gauguin ait aussi peu peint de palmiers, de cocotiers en l'occurrence. Un plumet jaune apparaît dans « Son nom est Vairaumati », en haut à gauche. Quelques palmes blanches dans « Près de la mer ». Toujours en haut à gauche. Des silhouettes décharnées dans « Jour de Dieu », et un cocotier orange dans « Joie de se reposer ». Toujours pareil : en haut à gauche. Les seuls palmiers évidents apparaissent, en pleine splendeur explosée, dans une toile de 1893, « Montagnes tahitiennes » et dans « Pourquoi es-tu fâchée ? », trois ans après. Le reste n'est que tronc et silhouette. Il est vrai que le palmier demande de la hauteur, la vraie, la simple, celle qui s'oppose et se combine à la largeur. Il faut pouvoir le cadrer en entier dans la toile. De même, quel pourrait être le film où le cadreur aurait réussi à caser, in extenso, un neurone, avec toutes ses ramifications synaptiques ? J'en vois au moins un : L'homme qui tousse, de Christian Boltanski (3 mn, couleur, sonore, 16 mm France 1969) où le mode de travail est centré sur une unicité : l'image mentale. (...)

in Lionel Liétard, Le Palmier Expérimental, éditions Off-textes, Paris 1991, page 111.

Et c'est à poil que je me suis réveillé. La lumière, déjà haute, passait, striée, à travers les persiennes. Il n'était pas loin de dix heures, cela faisait longtemps que je n'avais pas dormi aussi longtemps. Mon métabolisme changeait, lui aussi. Maurice m'a apporté le courrier pendant que j'hésitais encore entre prendre mon café chaud ou froid.

Je n'ai pas compris pourquoi il n'a pas répondu à mon bonjour et pourquoi il s'est barré vite fait dans l'escalier. J'ai réalisé en refermant la porte. J'étais toujours à poil. Je n'y avais pas pensé.

Il y avait la lettre d'Esther. Ça allait drôlement vite entre les Tabernacs et nous, même si ce n'était pas celle dont elle m'avait parlé la veille. Je l'ai posée sur la table de la cuisine. Je n'avais pas envie de l'ouvrir. Du moins pas tout de suite. De lire toutes ses considérations sur le sommeil... pas l'intention de me rendormir aussi sec.

On a sonné à nouveau. Par l'œilleton, j'ai vu, anamorphosé, le visage torturé de Véronique. Je lui ai demandé de patienter le temps de me rendre présentable. Je m'en fous, elle a dit, ouvrez-moi tout de suite, ça urge.

Quand elle m'a vu à poil, elle n'a regardé, vite fait, que ma jambe de bois. J'ai été enfiler un peignoir, et je l'ai retrouvée vautrée sur le canapé, la tête appuyée en arrière, des larmes plein les yeux.

— Excusez-moi, je craque.

— Allez-y, si ça peut vous faire du bien, je comprends.

— Vous ne comprenez rien. L'absence de Lionel, je m'y fais peu à peu. C'est dur, mais le temps, vous savez... Non, ce n'est pas ça.

J'ai attendu qu'elle passe à l'essentiel. Si elle avait fait le chemin d'aussi bon matin, ce n'était pas pour des prunes. Elle s'est mouchée violemment deux fois, s'est contorsionnée, mal à l'aise, comme un lombric déprimé. Elle a enfin essuyé ses larmes en malmenant son sac à main. Elle m'a tendu une lettre.

— J'ai reçu ça hier.

C'était une page imprimée laser. Caractères Geneva taille 14, j'ai pensé bêtement. La rondeur simple des signes. Le bon goût. Dans mon ex-boulot, quand je voyais arriver du Geneva, je respirais. Le Times me gonflait, à force, et l'Helvetica me déprimait.

« Lionel Liétard a payé. Le malheur ne se quantifie pas. Bien au contraire, il s'accumule. À force, il devient nécessaire. La vengeance est un plat qui se mange en entier. Madame, si cela peut vous consoler, moi, je suis content, je vais mieux. »

Pas signé, bien évidemment.

— Ça ne veut rien dire. Et c'est écrit avec les pieds.

— Ça veut dire qu'il a été assassiné. Ça veut dire que j'avais raison. Ça veut dire que je vais avertir la police. Non ? Vous n'êtes pas d'accord ?

— Si si. C'est un signe évident de sagesse.

— Je ne suis pas venue là pour t'entendre faire des vannes lamentables.

Le pire, c'est que je ne l'avais pas fait exprès. En plus, le tutoiement avait débarqué tout de go.

— Je suis venue pour que tu me conseilles, Nicolas. Je n'en peux plus. Ça ne changera rien, mais il y a un assassin en liberté. Peut-être un serial-killer.

— Du calme, du calme, on n'en est pas encore là. Tu peux, avec cette lettre, c'est sûr, aller voir les flics. Mais je ne les vois pas trop s'exciter. Lionel est enterré et l'affaire a été classée, comme on dit à la télé.

— Ils vont rouvrir le dossier.

— J'espère. Tu sais, les lettres anonymes... C'est un sport national.

Sa tête est repartie en arrière et le torrent lacrymal s'est remis à dévaler la pente. Je l'ai observée, se tordant les mains. Elle n'était pas loin du nervosbrèquedonne. C'était fou ce que tout à coup mon canapé accueillait, comme femmes en détresse. Solange et Véronique à la suite. Faudrait peut-être que je le change pour un divan et que je me mette au boulot. Et me faire enfin, pas loin de la retraite, des couilles en or.

— Y avait quoi, sur l'enveloppe, je veux dire, elle a été postée d'où ?

— Paris-Louvre.

Normal. Un anonyme intelligent. Impossible de remonter. Quelques minutes ont passé, comme ça, dans un silence uniquement troublé par des petits hoquets rentrés et des reniflements élégants. Elle s'est redressée.

— Tu n'as pas continué à fouiner, hein ? Je te l'avais demandé.

— Non, non.

— C'est trop dangereux, maintenant. Je t'interdis de t'en mêler. C'est du domaine de la police.

— Bien sûr, Véronique.

— Rends-moi les affaires de Lionel. Tout ce que je t'avais confié.

— Tout de suite, Véronique.

J'ai été chercher ses agendas et carnets d'adresses. En rangeant et cachant toutes les notes et conclusions que j'avais prises. Comme si je n'avais pas dit mon dernier mot. Elle allait en parler aux flics. Je me retrouvais dans la même situation que Marlowe. Sans l'avoir voulu. Sauf que moi, je ne risquais pas de perdre ma licence, je risquais de

perdre beaucoup plus. Mais c'était ça qui était excitant. Il y avait maintenant un ennemi. Qui envoyait des lettres anonymes, écrites avec une préciosité de mauvais aloi. En tout cas, merci Monsieur Mystère, ce torchon évacuait Bonelli, qui aurait plutôt libellé sa menace du genre bande d'enfoirés je vais vous rentrer votre morgue dans le fondement.

— Quand tu as un peu cherché, au début, tu n'as rien trouvé ? De bizarre ? elle a attaqué dès que je suis revenu près du canapé.

— Non, pas vraiment. Tout ce qu'on m'a dit m'avait l'air d'une grande tranquillité.

— On, c'est qui ?

— Ses amis. Sa secrétaire, des gens comme ça, des gens que tu dois connaître parfaitement... Mais, tu sais, je ne les ai pas interrogés à coups de bottin et les phalanges coincées dans le tiroir.

Elle a soupiré.

— Je ne comprends pas... Je n'ai pas peur, non, pas encore, mais je ne comprends pas. Lionel était si...

Après le si, il n'y a rien eu. Elle a regardé le plafond longtemps, très longtemps, en grinçant des dents. S'il y a un truc au monde qui m'énerve, c'est bien ça.

— Nicolas... Bien entendu, je parlerai aux flics du message de Lionel, à propos de toi...

— Bien entendu.

— Parce que là est la clef, Nicolas. Tu connais le meurtrier, obligatoirement, j'ai bien réfléchi, tu le connais sûrement.

— Sûrement.

— Ils vont t'emmerder. Je m'excuse à l'avance.

— Pas de problème.

Elle commençait à me gaver. J'avais envie qu'elle débarrasse le plancher et le canapé, la veuve tragique. J'avais besoin de réfléchir. Seul. C'était vrai que tout devait repasser par ce fameux « Nicolas qui, lui, comprendrait » du message. Comprendre quoi, ça, mes genoux. Mais fallait puissamment réfléchir. Notamment à une des phrases de la lettre, celle où il était dit que « maintenant, il allait mieux ». Car c'était un homme : « je suis content », il avait écrit. Ou bien on brouillait les pistes, en se faisant passer pour un mâle. Va savoir. Mais s'il était si intelligent que ça, il n'aurait pas pondu ce genre de lettre. Il aurait fait le mort. J'étais presque sûr que c'était un mec. Avant qu'elle s'en aille, je lui ai demandé si je pouvais faire, sur mon fax,

une photocopie de la lettre anonyme. Au cas où. Au cas où quelque chose me reviendrait tout à coup.

Elle est partie aussi brisée qu'elle était arrivée, me faisant une vague caresse sur la joue avant de disparaître dans l'escalier sans faire plus de bruit qu'une couleuvre glissant sur un tapis.

J'ai pris une douche, et j'ai téléphoné à Chantal de Montfart, l'administratrice de biens. Sa voix chaude et suave, prête à vous vendre dans l'heure un château des Carpates avec plein de micro-ondes dedans. Elle m'a accordé un rendez-vous en début d'après-midi. Nous pourrrrions prendre un câââfé, elle a dit.

Elle était déjà en terrasse quand je suis arrivé. Ensemble rose, décolleté conséquent, belle peau, taches de rousseur à la naissance des seins blancs. Le chic qui refuse les U.V. Je l'ai cueillie direct.

— Ça se complique. Il est presque vérifié que Lionel a été assassiné. La police va être sur le coup. J'ai une petite longueur d'avance. Alors, excusez-moi, mais il va falloir y aller carrément.

Elle est devenue aussi blanche que sa peau mammaire.

— Parce que vous croyez que, moi, je...

— Non, pas du tout. C'est un homme, j'en suis presque sûr. Trop long à expliquer.

— Alors, je vois pas qu'est-ce que...

— Vous avez été sa maîtresse. À Cassis au moins... Vous me l'avez laissé entendre.

Elle s'est redressée d'un bon centimètre. Elle entrait en terrain connu.

— Oui.

— Et plus récemment ?

— Bof. Un peu. Comme ça. À la sauvette. En visitant des appartements immenses et nus, avec beaucoup de lumière, comment dire, il y a eu des pulsions. Mais rien de régulier.

— À propos de régulier, vous en avez un ?

— Depuis deux ans, oui.

— Il le sait ? Euh, le savait ? Pour Lionel.

— Sûrement pas.

— Vous en êtes sûre ?

— Vu le bonhomme, oui. Question jalousie, un tigre, à côté de lui,

c'est un hippie en transe.

— Lionel vous a parlé d'autres femmes ?

— Non. Je m'en fichais. Je n'étais pas sa confidente. Ni sa favorite.

— Bon. Excusez-moi, mais je dois tout vérifier. Vous savez, c'est toujours pareil, les crimes, à 90 %, c'est cul et fric dans la famille élargie.

— Alors, ça serait le fric ?

— Y a des chances.

Elle a tout déballé, en vrac et en détail. Surtout ce qui tournait autour du fameux ensemble de bureaux du 17^e arrondissement. La complexité de la succession. L'égalité relative des ayants droits. La rapacité des notaires. Elle a beaucoup insisté sur le fait que la mort de Lionel était vraiment un coup dur pour tous ces aigrefins, et qu'il leur faudrait tout recommencer à zéro, ce qui prendrait un certain temps et nécessiterait un médiateur aussi fin que Lionel, ce qui ne se trouve pas à tous les coins de rue. Elle devenait de plus en plus agitée, changeant de position et se penchant pour se masser les pieds. Du coup, elle m'a montré deux ou trois fois ses seins, par l'échancrure de son caraco léger. J'ai trouvé ça très joli. C'est vrai que dans la nudité calme d'un appartement anonyme, pendant le lent ballet d'une visite, avec la lumière sur le carrelage, ça pouvait faire un effet bœuf. Je l'ai testée sur Bonelli. Inconnu au bataillon. Sa cagna n'était pas dans ses cordes. Trop pourrie, sans doute. Pas assez Côté-Ouest.

En la quittant, la sultane du cinq-pièces-avec-vue-sur-Parc Monceau, je savais que je ne la reverrais sans doute jamais.

J'ai commandé un croque-madame. Puisqu'elle n'était pas là, la madame, puisqu'elle tentait de comprendre si les descendants de Jacques Cartier comptent les castors pour s'endormir. Après, j'ai vaguement eu l'espoir de me convaincre d'aller au cinoche, mais j'ai vite abandonné. Trop compliqué. Admettre vouloir se vider la tête, c'était tout à coup difficile. Ma tête, elle devait rester bien pleine, sous tension, en surchauffe, si je voulais déduire, comparer et trouver la faille, la clef. Hercule Poirot n'allait jamais au cinéma. Un exemple parmi d'autres.

Je suis rentré chez moi. Il ne fallait pas mollir, vérifier certains trucs, ne rien laisser en rade, en suspens. Je m'y croyais vraiment, ça y était, j'étais investi. Dans le métro, il y avait un accordéoniste tsigane que, à côté, Marcel Azzola, c'était un hémiplogique.

J'ai repris la liste d'adresses et de numéros de téléphone de ceux de la 1^{ère} B3 dont je m'étais rappelé le nom. Je me suis installé dans le canapé qui m'a paru encore tiède. De Véronique ou de Solange ? Avec le téléphone à ma droite et une grand verre à moutarde de vodka à gauche.

J'avais une quinzaine de noms et presque une centaine de numéros de bigo. Et que sur Paris. Mais quelqu'un qui a fait ses études à H4 a de grandes chances d'être un vrai parigot tête de veau. J'espérais que sur la quinzaine d'anciens élèves qui restaient présents dans ma mémoire, il y en aurait au moins une bonne moitié qui serait restée sur la capitale. Surtout s'ils avaient fait des Grandes Écoles, ce à quoi ils étaient destinés. Trop vieux pour être délocalisés avec l'ENA. Il y avait la liste rouge, bien sûr. Mais, statistiquement, il y en aurait au moins un qui serait comme moi, normal, avec un boulot sympa, de base, son nom dans l'annuaire et un canapé dans le salon. Si je faisais chou blanc, faudrait envisager le minitel. On verrait à ce moment-là. Je hais le minitel. Voilà un truc qui, en dix ans, fait brocante à mort, et ce n'est pas donné à toutes les inventions, il y a des paniers à salade du XIX^e qui font toujours postmodernes.

Deux heures après, De Blanquart, Lafosse et Pautrat, queue dalle. J'en avais déjà marre de débiter mon petit discours, est-ce vous qui étiez au lycée Henri-IV au début des années soixante, ou bien peut-être votre père, ou votre oncle. Je tombais souvent sur des femmes, alors il fallait que j'invoque le père ou le mari. Généralement, c'était aimable, comme conversation. Une ou deux fois seulement, je me suis fait envoyer chez les Grecs ou équivalent. Mais j'ai eu de la chance, avec le quatrième, Taron. Guillaume, je crois. Taron, impossible de l'oublier, c'était lui qui était préposé au « Houlgate », tâche noble entre toutes, privilège transmis de génération en génération, charge convoitée. Il y avait en effet un prof d'histoire-géo, compétent mais ombrageux, un dénommé Dauvergne, que l'on craignait à mort. Monarchiste, certes, mais pédagogue. C'était d'ailleurs lui qui était chargé de faire visiter le lycée aux parents et touristes, le dimanche, devant le regard goguenard des H2D, les collés huit heures, pour qui, dans ce putain de bahut, il n'y avait qu'une seule chose à voir, dans le genre historico-dément, les placards des pensionnaires, et que la tour Clovis, à côté, c'était le cabanon de Stella Plage par rapport au Mont-Saint-Michel. Avec le Dauvergne, on bossait à fond, sans respirer, une vraie montée de l'Alpe d'Huez à chaque cours. Mais quand nous étions trop essoufflés, quand le cerveau faisait aussi mal qu'un mollet, on faisait signe à Taron, qui, du fond de la classe, caché derrière un autre élève, criait, assez fort : « Houlgate ! ». Et là, c'était le miracle.

Dauvergne devenait blanc, puis rouge, se tapait névrotiquement la cuisse de son poing fermé, faisait des bulles avec sa bouche, une vraie transe, une quasi-épilepsie, et ne prononçait plus qu'un seul mot : catalogué ! Et il fonçait vers son bureau. Catalogué ! Et il foutait en l'air tous ses papiers. Catalogué ! Et il brisait des stylobics en notant au débotté des noms sur n'importe quel bout de cahier. Catalogué ! Et il promettait des décennies d'heures de colle à tous ceux dont il apercevait, au hasard, le visage. Nous, on s'en foutait, ça nous faisait des vacances car il mettait au moins dix minutes à se calmer. Quand il reprenait son quant-à-soi, il paraissait oublier la crise. Et c'était reparti comme en quatorze sur le traité de Cateau-Cambrésis. Un jour, pendant une compo, alors que nous étions concentrés à mort sur les climats tropico-équatoriaux, Dauvergne faisant les cent pas le long de la classe, près des fenêtres, nous l'avons entendu péter, une de fois de plus, les plombs. Il regardait dehors, se tapait la cuisse comme un métronome et se lançait dans son inexorable litanie de catalogués. Comme un seul homme, nous nous sommes levés et avons aperçu, du deuxième étage, les lettres HOULGATE, deux mètres de haut, gravées à la godasse sur le gravier de la cour du Méridien.

Personne n'a jamais su pourquoi cet innocent vocable normand pouvait déclencher une telle fureur.

Quand j'ai dit qui j'étais, Taron, au téléphone, a donc beuglé : Houlgate ! Quarante ans après, les réflexes étaient bons. J'avais de la chance. Travaillant au Commissariat au Plan, il n'était pas souvent à Paris, mais je lui ai fait promettre de manger avec moi, un soir, un de ces jours, pour parler du bon temps. Quand je lui ai appris la mort de Lionel, il a paru choqué et m'a annoncé celle de son pote d'alors, Vélimbert, avec qui il était resté en contact. Vélimbert, ça y était, je revoyais sa tête, et je l'ai vite retrouvé sur la photo, juste derrière le prof. Vélimbert, une bête en anglais. Qui s'était suicidé il y a six mois, sans explication. Putain, j'ai pensé, c'est le carnage, faut que j'arrête de demander des nouvelles de mes condisciples de 1^{ère}, sinon je vais me retrouver à visiter un cimetière mental de type Verdun. Je lui ai demandé si les noms d'Yves Palland ou de Pierre Lemaesquier lui disaient quelque chose. Il m'a tout de suite évoqué le premier, ce grand con, grand créateur de chahuts inédits. Exact. Ça me revenait, maintenant. Je l'ai remercié. À bientôt, j'espère. Ça me fera plaisir. Ça va me faire tout drôle. Et ainsi de suite.

Une piste. Palland, venant des tréfonds du temps, peut-être celui qui avait invité Lionel à cette exposition où ce dernier avait rencontré la Grande Faux, l'Ankou, la Camarde. J'étais soucieux, inquiet, renard en danger flairant la mauvaise odeur du malheur.

Le téléphone a sonné. Esther. Qui m'a demandé si j'avais reçu sa

lettre. Elle avait l'air d'y tenir vachement, à cette lettre. Tout se passait bien, au pays de l'érable. Elle raccourcissait sa virée à Halifax et partait pour Québec où il y avait un colloque. Un cloaque, j'ai pensé. Ou un cloque. Tout allait bien, je lui ai confié. Je dormais beaucoup. Je réfléchissais sur mon futur. J'avais peut-être un boulot en vue. Ça, c'était pour la rassurer. Bientôt bientôt, bisou bisou, arvoir, arvoir.

J'ai repris mes bottins et j'ai trouvé quatre Palland. Et un seul Yves Palland à Paris. Pour une fois j'ai eu de la chance, c'était le bon. Nous sommes tombés dans les bras téléphoniques l'un de l'autre, alors comment ça va, depuis le temps, et qu'est-ce que tu fous, t'as encore des cheveux, et tu fais combien de tour de taille, et patati. Si je jouais ce jeu débile c'est qu'il me fallait procéder sur la pointe de mon unique pied. Au bout de quelques considérations joyeuses sur son boulot de commissaire priseur, j'ai réussi à lui parler de Lionel. Il ne l'avait pas vu depuis le lycée. Quand je lui ai demandé pourquoi il l'avait invité à l'exposition du conceptuel germain, il m'a répondu, en gros : qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Il ne connaissait ni l'artiste, ni la galerie, pour preuve, il était devenu le spécialiste européen des retables allemands du XV^e siècle. Et pourquoi je lui posais ce genre de question à la graisse de coude ? Je me suis trouvé dans l'obligation de lui donner quelques détails. Là aussi, j'apprenais. Ne pas aller trop vite, ne pas lancer toutes ses billes, ou bien l'on se retrouve coincé comme une hirondelle dans un grenier. J'ai inventé n'importe quoi, j'avais loupé Lionel, ce soir-là, et je cherchais son adresse. Il ne l'avait même pas. De plus, le jour du vernissage, il était à Heilbronn, pour surveiller la restauration d'un retable de l'école de Mayence acheté récemment par le P.D.G. des usines Audi. J'avais pas l'air con. En plus, des Yves Palland, il y en avait peut-être des wagons en France, en Suisse, en Belgique, il a rajouté. Ou au Canada, j'ai pensé. Un tueur en sommeil y aurait tout à fait sa place.

En raccrochant, je me suis enfoncé peu à peu dans le canapé. Dans le divan, vu les circonstances. Le monde bigarré de l'adolescence débarquait en force. Trop d'informations en même temps. Taron. Vélumbert. Palland. Et « Pitch », le grand retour du héros oublié, le prof le plus dément, celui qui était capable de nous balancer des phrases définitives comme « je ne m'étendrai pas plus sur Marie-Antoinette » ou bien, quand la sonnerie de fin de cours retentissait et qu'on se levait illico pour se barrer en vitesse, « y a qu'une cloche ici, c'est moi ! ». Le prof que nous avions le plus malmené. Les parents de certains de nos congénères le chahutaient déjà, c'est dire. Pour changer, pour ne pas trop s'ennuyer, pour que chaque jour soit créatif, nous faisons dans l'organisé. Tous les cours avaient leur sport collectif

décidé à l'avance : le jour des buvards collés au plafond, celui des vestes à l'envers, le jour du dévissage général des tables, celui du changement imperceptible de place. Le fameux et générique jour des rameurs (tout le monde met les jambes tendues sur le bord de la chaise de l'élève qui est devant, et quand le premier de la travée se balance, tous les autres aussi, en même temps. Si, en plus, le prof n'est pas loin et qu'on rajoute quelques grognements de galériens, on s'y croirait). C'est Palland qui avait inventé le coup des pièces de monnaie. Avant l'arrivée du prof, on traçait un faible cercle à la craie sur le plancher, juste en dessous du tableau. Comme la salle était en amphithéâtre, tout le monde voyait la cible : quand « Pitch » s'en approchait, toute la classe, bouche fermée, faisait aaaah et quand il s'en éloignait, c'était un oooh de dépit qui emplissait la salle. Dès qu'il entrait dans le cercle, on balançait des pièces de dix centimes. Le prof n'a jamais compris d'où venait notre splendide cohésion et ne s'est jamais décidé, malgré son envie, à ramasser la monnaie. Résultat, il nous avait tous collés. Et nous étions dans une forme si éblouissante que, le dimanche d'après, on avait fait tourner en bourrique le pire des surgés, Toboul, dit « La Vache Noire », qui a dû, en ce jour béni, penser à la démission, la retraite ou la fuite à Tahiti pour retrouver Homard. « Pitch », qui s'appelait Anel (quand on darde Anel, on bosse fort), s'était même présenté aux élections, dans sa banlieue, du côté de Sceaux. Du coup, la rue Soufflot s'était tout à coup couverte d'inscriptions mystérieuses pour le commun des Parisiens : Votez Pitch. On l'aimait bien, malgré une hystérie générale qui aurait pu nous mener facilement au meurtre rituel.

Tout à coup, une autre idée. Pour clore un chapitre et passer à autre chose. J'ai réussi à joindre Chantal.

— Décidément. Vous êtes accro ou quoi ?

Je l'imaginais venant juste de rentrer chez elle. Elle avait pris un bain et se pomponnait devant sa glace, à poil, le téléphone près d'elle, pensant à la soirée démente qu'elle allait pâââsser avec tous ses épâââtants âââmis.

— Non, non. Un truc, comme ça en passant. Ça vient de me traverser la tête. Est-ce que ça pourrait arranger quelqu'un que les négociations sur l'immeuble en question s'arrêtent ?

— Non. Je ne vois pas. Il n'y a jamais eu d'autres appels d'offre. Il y aurait bien sûr la possibilité qu'un concurrent, un autre cabinet immobilier, ait voulu s'emparer de l'affaire. Mais je l'aurais su. Ou senti. Et puis c'est une vraie galère. Un machin où l'on peut paumer facilement du cash.

Le vocabulaire de cette gonzesse.

— Y a autre chose ?

— Non, pas pour l'instant.

— Bon, je vous laisse. Ce soir, je vais danser dans une boîte homo avec des potes qui vous feraient honte, ou horreur, au choix.

Et elle a raccroché. Je n'avais pas besoin de passer par la salle de bains, je venais de me faire doucher recta. Côté immobilier, les pistes étaient définitivement nulles. Côté femmes, sauf s'il y avait une sorcière inconnue dans les parages, pas de faille non plus. Lionel était un cavaleur fini, mais simple et généreux. Pas le genre à promettre la lune. Il la prenait, c'est tout. Véronique n'était pas du type à ourdir, elle avait l'air de s'en foutre, tant que le bonhomme revenait à la maison, elle estimait avoir de la chance.

Restait la piste du cinéma. Le cinoche officiel, c'était déjà compliqué, mais pour l'underground, il allait me falloir une caisse de Doliprane.

(...) Palmier sans histoire. Histoire sans drame. Drame sans traître. Traître sans chapeau. Chapeau sans plumet. Plumet sans couleur. Couleur sans évidence. Évidence sans certitude. Certitude sans aveu. Aveu sans crainte. Crainte sans attente. Attente sans ombre. Ombre sans ciel. Ciel sans palmier.

Cinéma sans espoir. Espoir sans représentation. Représentation sans recul. Recul sans théorie. Théorie sans raison. Raison sans cadre. Cadre sans cinéma.

C'est tout à fait ce qui nous prend, nous ravit, quand on découvre Secondary Currents (16 mn, noir et blanc, sonore, 16 mm, 1983, USA), de Peter Rose, où la narration hypothétique d'une série de sous-titres s'enfonce peu à peu dans le non-sens alors que, petit à petit, la lettre s'autonomisant finit par énoncer la perte du sens. Et précisons que la dissolution de la signification s'effectue toujours dans un éclat de rire. (...)

In Lionel Liétard, Le Palmier Expérimental, éditions Off-texte, Paris 1991, page 77.

Je me suis réveillé à huit heures. Abruti à mort, anesthésié par un sommeil pour une fois vraiment paradoxal. Un vrai jet-lag sans prendre l'avion.

J'ai mis une bonne heure à faire le tri, à me rappeler ce que j'avais fait la veille et à en tirer des conséquences, le temps de faire du café et d'en boire trois tasses. En écoutant la radio. Le monde allait encore plus mal. Ça merdait de tous les côtés. Tant qu'il n'y avait pas de

guerre entre la France et le Canada, je pouvais quand même m'estimer assez chanceux, comme jeune homme.

Repenser à tout ce qui avait fait le sel de la veille et, dans le mouvement, trouver ça vaguement ridicule. De quoi je me mêle ? De qui se moque-t-on ? La nuit déréalise. Véro, où en était-elle ? Rassurée par sa plainte à la police ? Libérée, dans les mains poilues de l'autorité compétente ? Et moi, donc ? Si jamais, au grand jamais, je trouvais un tueur, un assassin, qu'est-ce que j'en ferais ? Le dénoncer bêtement, au détriment de toutes mes idées anciennes ? Le livrer, comme une livre de chair ? Le dégommer, en pleine nuit, sur le pavé mouillé, à coups de péteux, après une poursuite en voiture démente ? C'était mal barré, je n'avais même plus de bagnole. En tout cas, ne pas penser à la vengeance. Avant de savoir que Lionel avait cassé sa pipe, je ne peux pas dire que sa présence emplissait mes nuits.

De ne pas avoir trop bougé la veille avait calmé les inflammations de mon moignon. Heureuse gestion de mon infirmité. À bien y réfléchir, cette blessure grave ne m'avait pas trop handicapé, elle m'avait forcé, assez tôt, à l'approche de la quarantaine, à me calmer, à envisager la vie à petite vitesse, du moins à allure réduite, ce qui changeait d'avant. Sans doute que cet accident avait dû m'empêcher de faire de sérieuses bêtises voire de très grosses conneries. Même si ça avait eu de sérieuses conséquences, ne plus aller en boîte, ne plus courir après le bus, ne plus espérer se faire une face Nord (quoique), ne plus regarder les femmes pareil, et ainsi de suite et dans le désordre.

J'étais parti pour passer la journée le nez dans la tasse de café, quand Maurice m'a apporté le courrier. Il y avait une demande de ré-adhésion à Handicap-International, un courrier de mon ex-employeur, sans doute un double signé de la convention de licenciement, et un formulaire d'abonnement au *National Geographic*. Une carte postale de Bertrand, disant que Hambourg était plein de hamburgers. Et la lettre d'Esther, celle qu'elle voulait tant voir arriver. J'ai compris pourquoi, après l'avoir lue. En gros, elle me racontait vaguement les lieux traversés, les endroits parcourus, l'avancée de sa recherche, mais me confiait surtout qu'elle avait eu une « aventure ». Avec un professeur du genre ours solitaire et célibataire endurci. Il faisait tellement froid, là où elle l'avait rencontré, qu'elle n'avait pas réfléchi tant elle avait eu envie de se réchauffer. Elle m'expliquait, avec, je dois dire, une certaine force didactique, qu'elle me l'avouait parce que ça n'avait pas beaucoup d'importance et que, pour elle, ça ne changeait rien, la preuve, elle aurait pu aussi bien le taire. Imparable. Ça, c'est le genre d'argument qui me scie toujours à la base et qui a de grandes chances de signifier exactement le contraire. Alors voilà, j'étais dans une

cuisine pourrie, en train de frotter mon manque de jambe, pendant que mon épouse s'envoyait en l'air avec des Canadiens nus sous leurs rudes chemises à carreaux. Je poursuivais un hypothétique et méchant fantôme en risquant ma vie à tous les coins de rue, pendant que la mère de mon con d'enfant se faisait tripoter la couenne en plein nirvana hypnagogique. J'en chiaïais avec des bourgeoises hystériques, des gangsters de l'immobilier et des dealers de crack pendant qu'elle courait, échevelée, dans les herbes gelées bordant la baie de Hudson, poursuivie par une meute hurlante de scientifiques bandant comme des caribous en rut.

En même temps, j'en avais rien à battre. J'étais même sûr qu'elle était en train de regretter de m'avoir avoué cette passade et que ça avait des chances de lui gâcher le reste de son séjour dans les landes glacées. Alors j'ai déchiré la lettre, l'ai jetée à la poubelle. Je lui dirais, à son retour, que je ne l'avais jamais reçue. Comme ça, pas de lézard. Ça n'empêche que je me sentais, tout à coup, très seul, sans jambe, sans boulot, sans bagnole, sans copain d'enfance, sans enfant et avec une femme deux fois plus éloignée. Ma petite malédiction perso gonflait. Qu'allait-il m'arriver, à présent ? Un redressement fiscal ? Bertrand m'apprenant que j'allais être grand-père ? Le cancer du moignon ?

Deux heures après, j'étais dans le bureau surencombré de Sylvie Lasbats. J'avais préparé une liste de questions, la future cinémathèque, tout ça. Et ce qui tournait autour. Nous avons parlé toute la matinée. En sirotant douze mille express. J'avais les nerfs en queue de singe. Sylvie virevoltait comme une toupie entre son boulot, vingt-deux coups de téléphone à la minute, les tiroirs à roulettes dont elle sortait des documents, les tasses de café qu'elle fabriquait à répétition avec un petit perco de bureau, les coups de peigne à sa coiffure Louise Brooks, les quotidiens qu'elle découpait et classait. Il y avait une troisième personne avec nous, son gros Macintosh à qui elle parlait tout le temps, notamment pour lui demander de se magner le cul et de ne pas lui faire d'enfant dans le dos. C'était dantesque, parce que, en même temps, elle répondait précisément, très précisément, aux questions que je lui posais.

Une masse informe d'éléments et de pistes possibles m'est tombée sur la calebasse. Il m'aurait fallu une escouade de G-Men fidèles jusqu'à l'os et bosseurs comme des malades pour tenter de tout vérifier, de tout comparer et trouver la possible faille. Jusqu'à présent, je n'avais pas compris la complexité et l'ampleur de la tâche entreprise par Lionel, qui était, lors de nos rencontres, toujours resté assez discret sur cette passion qui était la source permanente d'un vrai

torrent d'emmerdes en tous genres. Une passion qui devenait un sacerdoce.

— C'est comme Langlois, avait dit Sylvie. Tout le monde pensait que c'était un génie, seul un type comme lui avait pu faire ce boulot, une sorte de Napoléon du Cinéma, et tutti quanti. Seul un passionné, un collectionneur maniaque, un théoricien, un visionnaire pouvait faire tout ce taf, en gros, sauver la Mémoire du Septième Art. Mais en même temps, les gens « sensés », c'est-à-dire les politiques et les bailleurs de fond, pensaient qu'il ne fallait pas que ce soit lui qui s'en occupe, du Musée, ou de la Cinémathèque, car trop bordélique, partial, en fusion permanente, une étincelle brûlante, le genre de ces bougies qui ne s'éteignent jamais, même quand on souffle dessus. Tout et n'importe quoi, mais en tout cas pas un gestionnaire.

— Donc, en Haut Lieu, on le laissait monter le coup et après, on le débarquait pour un fonctionnaire.

— C'est ça, en gros. D'ailleurs, c'est toujours comme ça.

— J'imagine sa réaction.

— Il ne s'en rendait pas vraiment compte. Un aveugle plein d'espoir, comme tous ceux qui se croient des sauveurs.

Il espérait. Un poète. S'il avait eu une seule preuve du double jeu du pouvoir, il aurait été capable de tuer.

— Il n'avait vraiment aucun soupçon ?

— Non. Même s'il savait qu'il y avait deux ou trois types immédiatement prêts à le remplacer, au cas où. Des mecs avec la même passion que lui mais beaucoup plus organisés, appuyés par des sponsors ou des institutions. Il s'en méfiait énormément, faisait de la rétention d'informations, ou bien leur en donnait de fausses. Je l'ai même vu se bagarrer avec un concurrent, il lui a fait une grosse tête, on a eu toutes les peines du monde à ce que la victime ne porte pas plainte.

— Je peux savoir le nom de l'heureux élu ?

— Oh ce n'est pas un foudre de guerre, je ne le vois pas se venger dix ans après. En plus, c'est un Suisse.

— Il aura peut-être des renseignements à me communiquer. Ou du gruyère à me vendre.

Elle m'a regardé curieusement.

Allons-y, une fois de plus. La scène du deux.

— Vous cherchez quoi, exactement ?

— Je pense que Lionel a été assassiné. Je ne sais pas pourquoi. En

tout cas, ce n'est pas, comme on dit dans les gazettes, un crime de rôdeur. Si j'en ai, un jour, la certitude absolue, je verrais. La police, sans doute. Mais ça dépendra... Lionel, ça ne le fera pas revivre, n'importe comment.

Elle a masqué. À réfléchi un long moment, figée au-dessus de son bureau encombré comme celui d'un secrétaire d'État à la Sécurité sociale.

— C'est fou. C'est impossible. Je dirais même que c'est complètement con.

— Tout est possible.

— Pas dans ce milieu. Des artistes. Généralement de doux dingues. Ils passent leur temps à s'insulter et à se traiter de fossoyeurs, mais c'est comme un sport. Ils passent leur temps dans le rêve, le concept, le surréel.

— Vous savez, Caravage était un assassin.

Elle m'a regardé d'un drôle d'air. Après tout, si j'étais un des plus vieux amis de Lionel, j'avais des chances d'être aussi tapé que lui.

Pour l'instant, en discutant avec cette pile électrique coiffée au bol, j'avais surtout obtenu des informations diverses tendant à me persuader que c'était plutôt Lionel qui aurait pu se laisser aller à bousiller quelqu'un. Je commençais à me décourager salement, n'est pas détective qui veut. Avant de l'inviter à déjeuner, je lui ai demandé les coordonnées du Suisse. Lausanne. Je ne connaissais pas Lausanne, mais j'avais souvent eu l'envie d'aller visiter le musée de l'Art Brut. La collection Dubuffet. Avec un nom pareil, j'avais toujours pensé que cet artiste avait du coffre.

Pendant l'entrée, des endives aux miettes de foie gras, et oui, au diable les varices, j'ai attaqué sur la cinémathèque. Quelqu'un qui amasse, trouve, achète des films, même s'ils sont expérimentaux, a forcément des ennuis avec les auteurs ou les ayants droits. Sans parler de la guerre avec les autres collectionneurs. Ces œuvres sont souvent uniques, leurs auteurs n'ayant pas forcément l'argent nécessaire pour en faire tirer des copies. Sylvie m'a assuré qu'à quelques exceptions près, notamment tout ce qui touchait à l'underground conceptuel, et aussi les films en 8 et Super-8, généralement des positifs, Lionel obtenait le négatif et des subventions pour se procurer une copie neuve. Kodak et Agfa l'avaient plusieurs fois aidé financièrement pour tirer, à partir de positifs Super-8, des internégatifs. Ça dépendait, au fil des ans, si l'artiste devenait évident. Un des copains de Warhol, le poète Gérard Malanga avait ainsi un trésor en petit format, d'étranges

films quasi familiaux où des éphèbes à poil récitaient du Gertrude Stein au milieu de massifs de rosiers. Y avait aussi des fondus ramenant des États-Unis des malles pleines de films tout aussi étonnants les uns que les autres, sauf qu'on ne savait jamais si c'étaient des cadeaux, des emprunts ou du vol pur et simple. Un certain Piero Heliczer projetait ainsi des films de Warhol, celui du début, des brûlots comme *Couch* par exemple, et quand on connaissait l'Andy, et quand on entendait l'autre se vantant d'être fâché avec lui, on pouvait avoir de sérieux doutes. Heureusement, à l'époque, on oubliait vite ce genre de problème en découvrant les propres films du même Piero, tapés grave, Sylvie se souvenait d'une ode à Jeanne d'Arc qui valait son pesant de fagots. Heliczer avait même la fâcheuse habitude de passer les films à l'envers, ce qu'aucun spectateur ne repérait, même pas offusqué par la brutalité pétaradante de la bande-son. Et quand le projectionniste les repassait à l'endroit, une bonne majorité des présents avouaient pompeusement que c'était mieux à l'envers.

Sylvie riait en racontant tous ces souvenirs liés à la période où, au Centre Américain, au Musée d'Art Moderne et dans d'autres endroits mal famés de la capitale, elle ne manquait aucune de ces séances. C'était là qu'elle avait rencontré Lionel, avait tellement copiné avec lui qu'elle était devenue, peu à peu, son âme damnée, et enfin sa secrétaire.

C'est devant des tagliolini au homard, ouais, qu'elle m'a raconté Giovanni Martedi, grâce à qui Lionel avait failli devenir chèvre. Cet artiste était un cauchemar pour les cinémathèques, car chaque projection d'une de ses œuvres enrichissait le film, à cause des cassures, des rayures ou autre incident pouvant survenir. Comme le film trouvé dans une poubelle, que Martedi retapissait de nouilles pourries ou de marc de café avant de le faire défiler dans l'appareil. Va collectionner des objets pareils. Quand ce n'étaient pas des films sans projecteur, où le cinéaste, devant les spectateurs, déroulait du tri-acétate, ou des films sans pellicule, où l'on regardait, souvent pendant des plombes, le carré lumineux produit par la lampe du projecteur.

Elle m'a ainsi pris le chou pendant deux heures, allumée, le regard vif et rieur, tellement contente de faire défiler tous ces souvenirs. La première œuvre dont Lionel avait acheté une copie, *The Flicker* de Tony Conrad, un essai sur la stroboscopie, film-culte dont tous les spectateurs se souvenaient à vie, à cause d'une ophtalmie gravissime à l'issue de la projection. Sa passion pour Stan Brackhage et Werner Nekes, jusqu'à acquérir la totale de leurs filmos. Et, rajouta Sylvie, voir à la suite les films de Nekes doit vous péter suffisamment de neurones pour vous rendre dingo. Puis sa période Markopoulos. Et sa chasse aux

classiques, la difficulté énorme qu'il avait eu pour avoir une copie de *Meshe of the Afternoon* de Maya Deren. Tout ça parce que Beaubourg en avait une.

Pour moi, c'était du chinois. Sylvie m'a conseillé de ne pas essayer de trop comprendre. Elle-même, dès qu'elle avait commencé à voir quelques-uns de ces films, par curiosité, ne pouvait pas prévoir qu'elle ne verrait plus que ça, et qu'elle ne supporterait plus le cinéma dit « normal ». Maintenant, elle réussissait le tour de force de s'occuper d'aide à la distribution, tous ces films du monde entier sortant en France, sans jamais en voir un seul.

Au dessert, soupe de fruits tièdes de saison. C'est là qu'elle m'a dressé une liste de cinq noms, des gens avec qui Lionel était fâché à mort ou qu'il avait radicalement baisés. Plus un, Serge Palka, le rédacteur en chef de la revue *Off-Movie*, le principal organe des amateurs de cinéma expérimental, où Lionel avait travaillé des années, avant de se faire virer comme un malpropre. Depuis, il profitait de toutes les occasions, publiques ou privées, pour descendre Palka en flammes. Sylvie avouait même que si elle avait été à la place de ce dernier, il y aurait longtemps qu'elle aurait mis un contrat sur la tête de celui qui lui pourrissait ainsi la vie, le mental et l'avenir.

Une piste possible. Je n'avais pas perdu ma journée. Ah oui, j'ai oublié. On avait bu du côte-rôtie. Et c'était le CNC qui payait. Ah que voilà une belle journée comme je les aimais vraiment.

En sortant du resto, comme ce n'était pas très loin, je suis passé rue de Prony pour voir le fameux immeuble convoité par Lionel. C'était un ensemble années cinquante, très compagnie d'assurances, coincé entre deux nougats à la Haussmann. Effectivement, c'était impec. Quoiqu'un peu loin des centres névralgico-culturels de la capitale. Et vraiment dans un quartier à la con.

Je me suis laissé aller doucement dans la ville. Plantant mon pilon sur le macadam. En marchant, on échafaude facilement des plans. Faire un briefing sur mon enquête, remettre à zéro, voir ce qui pouvait subsister, comme question, et exister, comme réponse. Mais après avoir croisé quelques mendiants, et deux SDF allongés sur le trottoir beurré par les yorkshires de la Haute, je me suis mis à déprimer. Dans ces moments-là, on se lance toujours dans la politique. L'intérieure. Aux deux sens du terme. On se met facilement à la place du Chef de l'État. On prend des décisions. On parle tout seul.

Je suis allé m'en jeter un. Derrière son blanc sec, un alcoolo encore vertical expliquait au serveur que ce n'était pas la peine que les Coréens se foutent sur la gueule et que pour ça fallait toujours

compter sur la nature, la preuve, deux jours plus tôt, un ouragan et des inondations avaient bien mieux fait le travail et que c'était vraiment le bordel parce que, en même temps, en France, la vente des bagnoles était en baisse.

Dans ma rue, c'était le bordel. Plein de voitures de pompiers. Juste devant mon immeuble. Deux cars de police. Ça va éloigner les dealers vengeurs, ai-je pensé un court instant. Jusqu'au moment où j'ai vu deux de mes trois fenêtres donnant sur la rue, noires, fumantes et habitées par les éclairs étincelants des casques des soldats du feu. Putain. Mon appart.

Le policier m'a fait monter dans le car. J'étais épuisé. Deux heures à mater le désastre et à flipper sur l'avenir. Le salon avait partiellement été épargné et j'avais pu prendre le strict nécessaire, c'est-à-dire deux grands sacs plastique où il y avait tous les papiers officiels que j'avais pu trouver, chéquiers, cartes diverses, dossiers assurances et tout le bordel. Le reste, cuisine et chambres, avait cramé. Et ce qui n'avait pas morflé à cause des flammes avait été niqué par les extincteurs et la flotte. Toutes mes fringues et celles d'Esther, quand elle l'apprendrait ça serait la cata, elle n'en dormirait plus pendant six mois. Heureusement que Bertrand avait emporté chez lui ses souvenirs d'enfance, sinon, lui aussi, au retour de Hambourg, en aurait fait un caca nerveux. En fait, j'ai vite appris que je n'avais rien à me reprocher, que je n'avais pas laissé le gaz allumé, que ce n'était pas un court-circuit, ni l'implosion de la télé. Quelqu'un avait simplement balancé un cocktail molotov par la fenêtre de l'escalier de l'immeuble voisin, de l'autre côté de la courette, directement dans la cuisine. C'est le bruit du carreau cassé et de l'explosion qui avait attiré Maurice, le gardien. Heureusement qu'il était là et qu'il avait l'ouïe fine, car il avait pu appeler les pomplars tout de suite. Du coup les appartements du dessus y avaient échappé, et celui du dessous n'aurait que des dégâts des eaux et la peinture à refaire. La prochaine réunion des copros serait dantesque. Mais bon, ce n'était pas de ma faute, c'était un attentat, et je venais de monter dans le car pour expliquer quels rapports je pouvais avoir avec le terrorisme international.

— Quelqu'un vous en veut ?

— Comme tout un chacun, pas plus. Pas vraiment. Je vois pas.

Ce que je voyais tout à coup, c'était que ma prothèse de jambe, la belle, celle qui faisait presque illusion, avait cramé. Et que j'étais condamné à celle en bois.

— Le concierge m'a dit que l'autre jour vous vous êtes battu avec des types louches.

— Battu est un bien grand mot. Vous avez vu ma jambe ? Pour le kung-fu c'est raté. Non, c'étaient des petits racketteurs à qui j'ai fait comprendre qu'il ne fallait pas insister. Je ne les vois pas se venger ainsi. En plus, ils ne savaient pas vraiment où j'habite.

— Il va me falloir quand même leur signalement. Vous viendrez au commissariat demain matin. C'est important. Il vous faut porter plainte, tout ça. N'importe comment, pour les assurances, ça ira plus vite.

— Oui, bien sûr.

— Vous avez une famille ?

— Ma femme est au Canada, pour trois mois. Mon fils est à Hambourg, il doit revenir demain.

— Vous avez un endroit où aller ? Pour que l'on puisse vous joindre, au cas où ?

— Non. L'hôtel, sans doute. Je vous dirai ça demain.

— Très bien.

Il me regardait patiemment. Ne me malmenait pas trop, supputant qu'un pékin qui vient de perdre sa baraque doit être complètement dans le noir de fumée. Et qu'il lui faut un certain temps pour se refroidir. Comme le fût du canon. Ce qu'il ne savait pas c'est que j'étais content d'avoir, par intuition, sauvé le Morandi, les bijoux d'Esther et mon appareil photo. Ce qu'il ne pouvait pas savoir, c'est que j'étais surtout au-delà du drame, plus de jambe, plus de meilleur ami, plus de bagnole, plus de travail, plus de femme et maintenant plus de baraque. Et avec ce qu'il faudrait payer, maintenant, plus de pognon. Mes indemnités de licenciement y passeraient à l'aise. Parce que s'il fallait attendre le fric des assurances, je pouvais demander à Esther de rester un an de plus chez les élans péteurs et aller la rejoindre.

— Il faut au plus vite possible vous mettre en rapport avec votre assurance. Les prévenir tout de suite.

— C'est fait. Un expert arrive. Il veut voir les pompiers tout de suite.

— Très bien.

Très bien. Il savait très bien dire très bien. Lui, ce soir, il reviendrait dans sa cagna en ville nouvelle. Ça serait très bien. Pour lui. Et moi, j'allais habiter où ? Chez Bertrand ? Plutôt crever, les soupentes d'étudiants, j'avais donné. Demander l'hospitalité à

Véronique ? Aïe. Parano comme elle était, elle penserait que j'amenais le danger chez elle. Chez Tonton Albert ? Rien que la couleur de la courtepoinette de la chambre d'amis me déprimait à l'avance. Non. L'hôtel. Avec un téléphone tout propre pour ameuter la population. Et une salle de bain rutilante. Il me faudrait du calme et de la stratégie pour annoncer la nouvelle à Esther et lui éviter un collapse à distance. Il me faudrait du temps pour la persuader de ne rien changer à son voyage, à ses études, bien au contraire, quand elle reviendrait, ça serait réparé et tout propre.

— Vous êtes vraiment sûr que personne ne vous en veut suffisamment pour foutre le feu chez vous ? C'est quand même pas banal, votre truc.

— Non. Un infirme a un peu moins d'ennemis que les autres. Il provoque plus de pitié que d'envie ou de haine.

— Les types de l'autre jour.

— C'est possible, bien sûr, mais peu probable. Vraiment. Des petits cons qui attaquent les petites vieilles et les unijambistes, parce qu'ils savent à l'avance qu'ils vont les semer à la course.

Il s'est marré, même s'il se demandait toujours pourquoi j'étais aussi détendu. Devait mettre cette réaction sous le coup du choc.

Moi, je pensais surtout que ça y était, la guerre était déclarée. Que ce n'était ni un hasard, ni l'idiote vengeance de loubards survitaminés. J'étais sûr d'être dans le collimateur de quelqu'un qui savait que j'enquêtais et qui devait trouver que je progressais à grands pas. Il y avait un paquet de gens qui pouvaient être dans cette optique. Dans le tas, bien sûr, Bonelli, déjà entouré de beaucoup d'incendies, depuis peu. Est-ce qu'il fallait en parler à ce jeune et beau policier si attentif ? Sûrement pas. L'incendie était un avertissement. Le pyromane aurait pu balancer sa bombe incendiaire en pleine nuit, pendant que je roupillais du sommeil de l'injuste. Il pratiquait la politique de la terre brûlée, ce salaud. J'ai aussi pensé que le livre de Lionel sur le palmier et le cinéma avait brûlé. Un signe. Un de plus.

En regardant le policier terminer sa main courante, j'eus une drôle d'impression. Celle d'être passé au grade supérieur, comme un général d'infanterie content de voir les Anglais tirer les premiers. J'avais du mal à m'avouer que la déclaration de guerre me plaisait, elle clarifiait les choses, j'avais mis, sans m'en rendre compte, mon gros doigt là où ça peut faire mal. Je n'étais donc pas si nul que ça. L'ennemi, en se déclarant aussi brutalement, avait fait une erreur, signe de bêtise, d'impatience, ou bien tout simplement de folie, avec plein d'usines calcinées à l'intérieur du crâne.

Avant dix-huit heures, heure fatidique de fermeture de tout ce qu'il y a d'officiel, j'ai avancé. Rendez-vous divers pour tenter d'amenuiser le préjudice. L'expert des assurances me l'a fait mon pauvre monsieur. Il a chiffré. Ça faisait bonbon. Mais (sic) m'a assuré que tout serait à peu près couvert par la Maison Mère. On a fait une liste rapide de ce qui avait été ruiné. Dans le dossier sauvé du volcan, il y avait toutes les factures des appareils ménagers. C'est Bertrand qui allait flipper en sachant que sa Zanussi chérie à prélavage intégré était réduite à l'état de poêle à frire. J'ai également fourni les papiers de la télé, de la chaîne et des deux appareils photo. Même si Esther en avait un près d'elle, au Canada. Après, il y avait les meubles et vêtements. Là, c'était par tranche. J'ai pris la quatrième sur un barème de dix. Le mec n'a pas moufté. Plus le chiffrage du nettoyage, de la rénovation et des dégâts causés aux voisins. L'expert m'a dit en rigolant que s'il n'y avait que des clients comme moi, sa boîte pouvait mettre la clef sur la porte. Je lui ai répondu que s'il n'y avait que des clients comme moi, sa boîte aurait racheté depuis longtemps celles qui fabriquaient les extincteurs et les camions de pompiers. Un partout, la balle au centre.

J'ai contacté la boîte qui s'occupe de la copropriété pour la rénovation. Ils commenceraient dans deux jours. Rendez-vous était pris pour le lendemain, pour estimation, devis et tout et tout. J'étais épuisé. Le concierge me garderait le courrier.

Alors, mes deux sacs plastique à la main, je suis parti à pied dans la ville, boitant à mort, le moignon aussi en feu que, quatre heures avant, mon appartement.

En taxi, je suis passé chez Bertrand pour lui laisser un mot disant que je le contacterais à mon retour ; qu'il ne prenne aucune initiative avant de me voir. Parce que, ai-je rajouté, sibyllin, le répondeur familial vient d'être réduit, au lance-flammes, à l'état de merguez.

En sortant, j'ai regardé tout autour de moi, cherchant, sur les baraques de l'avenue, la pancarte : Hôtel. Un gros coup de fatigue, tout à coup, une enclume me tombant sur le râble. Je me suis engouffré dans le premier rade venu et j'ai commandé trois rhums. Blancs.

— Est-ce bien raisonnable, m'a demandé le serveur.

— Il y a le feu, j'ai dit.

— Ça va pas l'arranger, il a prévenu.

— Courage, buvons, j'ai asséné.

Dans le Monoprix, juste à côté, j'ai acheté une brosse à dents, un tee-shirt, un slip et des chaussettes. Parer au plus pressé.

Le rhum m'avait donné des forces de jeune homme, alors, en taxi, j'ai foncé vers le 15 rue de Courcelles, Paris 17^e. Décidément. Tout tenter. C'est le moment. J'avais beau ne pas l'aimer, cet arrondissement, il me tournait singulièrement autour. Vengeance tardive de Modiano. À l'époque on le prenait tellement pour un dieu, celui-là, qu'il se mettait sur le tard à jouer au démiurge.

Pas de digicode, mais, à l'intérieur, un interphone. Farnell, tout simplement. Elle habitait peut-être encore chez ses vieux. J'ai sonné.

— Oui.

Sa voix. Un peu fatiguée.

— C'est l'unijambiste.

— Et alors ?

— Je voudrais vous poser une question, c'est important.

— C'est à moi de vous en poser une. Il y a un groupe qui s'appelait Flesh for quelque chose. Flesh for quoi ?

— Flesh for Lulu.

Le déclic métallique de la porte libérée.

— 5^e. Y a un ascenseur.

Le choc, elle était entièrement en blanc. Gothique mon œil. Ou alors, il y avait des variations sur le thème qui m'échappaient encore. L'appartement était vieillot, rempli à ras bord de vieux meubles ringards, de tapis à l'ancienne, de pendulettes dorées, de peintures genre Roland Oudot.

— Quand mes parents sont partis, je n'ai touché à rien. Je me sens bien dans cette brocante. Ça me parle encore de mon enfance.

— J'ai rien dit.

— Vous n'avez rien dit, mais fallait voir votre tête. C'est quoi votre question ?

— Je peux m'asseoir ? J'ai un peu mal.

Elle m'a montré le canapé à grosses fleurs. Dès que je me suis vautré dedans, j'ai pensé au mien, couvert de suie et de cendres, sur lequel elle avait dormi comme un bébé malade. Une chape d'angoisse m'est tombée dessus, mon cœur s'est mis à palpiter, les oreilles m'ont chauffé à tel point que je me suis demandé si je ne faisais pas une attaque. Je me suis pris la tête dans les mains, tentant de me concentrer, de me calmer. En fait, je craquais. J'avais tenu par le poids des nerfs, et là ils se barraient en couilles.

— Ça ne va pas ?

— Un coup de barre monstrueux. Ça va passer.

Je l'ai entendue vaquer et s'affairer. J'ai entendu le tintement d'un verre. Et un bouchon qui couine.

Quand j'ai écarté les mains, elle était assise devant moi, comme un ange. Manquaient plus que les ailes. Mais, sur son visage, il n'y avait pas ce sourire niais de cathédrale, rien qu'une grande fermeté, une sécheresse de cœur. J'ai compris alors qu'elle n'était pas vêtue de probité virginale, elle n'était simplement que le négatif du noir intense que j'avais jusqu'à présent repéré.

— Vous êtes tout blanc.

— Comme vous.

— Buvez ça.

Elle m'a servi une espèce de liqueur verte. J'ai bu une gorgée. Un coup de fouet brûlant. Et les larmes aux yeux. J'ai failli tousser.

— Houla.

— C'est de l'Izarra à 60. C'était mon père qui la fabriquait, à Saint-Jean-de-Luz. Il m'en reste encore trois bouteilles. Pour les grandes occasions. Vous êtes le premier unijambiste à en boire.

Et, sans prévenir, elle s'est marrée. J'en ai immédiatement profité.

— On a foutu le feu à mon appart. J'ai plus que ces deux sacs et une brosse à dents. Je suis épuisé. Ma femme est pas là, mon fils est pas là. J'ai les flics sur le dos, les assurances sur le râble et la pression sur ma tête. Sans tomber dans la parano, il me faudrait deux ou trois jours dans un endroit où personne ne peut me dénicher, pour que j'y voie plus clair.

— Ici ?

— Je vous dédommagerai.

— Mais c'est aussi très dangereux, ici.

Elle m'a regardé longtemps comme une entomologiste en train d'enfoncer l'aiguille dans le pauvre papillon. Et puis, elle a vaguement souri.

— D'accord. Il y a une chambre d'ami. Mais je vous préviens, vous vous démerdez, je ne vous ferai ni la bouffe ni la conversation. Trois jours, pas plus. Et après, les ponts se rompent tout seuls.

— Je vous remercie.

Après, jusqu'à ce que tombe la nuit, nous nous sommes regardés sans rien voir, avons sérieusement attaqué l'Izarra sans nous saouler et un peu parlé sans rien nous dire. Mais, peu à peu, les ténèbres se sont entrouvertes. Solange m'a poussé à raconter où j'en étais, de ma curieuse et furieuse enquête. Nous avons aussi évoqué la possibilité que notre agresseur commun soit l'auteur de la molotovisation de mon appart. Elle a exclu cette hypothèse, pour elle, Marco, le type, si jamais il était capable de verser de l'essence dans une bouteille sans en foutre la moitié à côté, se démerderait pour que ça lui pète illico à la gueule.

J'ai parlé, parlé, parlé. À la fin, elle m'a observé, toujours très sérieusement, comme si elle faisait partie d'une cellule d'aide psychologique. Sa voix était calme, posée. Chez elle, Solange était différente, plus adulte que dehors, patiente, et choisissant ses mots. Elle m'a allongé la seule question valable. En me tutoyant, enfin.

— Lionel a dit que toi, tu comprendrais. La lettre anonyme parle de vengeance. Qu'est-ce que vous avez fait, tous les deux, un jour, une fois, il y a longtemps ou récemment, pour qu'un dingue se mette à vous pourrir la vie ?

— Je ne sais pas. Je ne vois pas quoi. Faut que j'y réfléchisse. Nous avions des vies très différentes. Et si c'est un dingue, comme tu dis, le motif de base sera totalement loufoque. Ou paranoïaque. Alors bonjour.

— Ne dites pas ça, c'est vulgaire.

— Comment ça ?

— Dire bonjour tout le temps, c'est vulgaire.

Et c'était une gothique en négatif qui me disait ça, merde, ça m'a scié. Mes yeux se fermaient tout seuls.

Alors, elle m'a montré la chambre d'ami. Un grand lit sinistre entouré de papier peint en toile de Jouy. S'il y a bien un truc que je hais, c'est la toile de Jouy, cette fragonardisation idiote des murs, répétition insupportable d'escarpolettes et de paysans en fenaïson. Je me suis lavé les dents et je me suis écroulé sur le lit. À peine le temps de délayer ma jambe de bois et je me suis endormi comme un ours.

*

À mon réveil, Solange avait déjà quitté les lieux. Elle me demandait de claquer la porte en sortant et de ne revenir qu'à partir de dix-huit heures. Au moins, c'était net. Je me suis fait un nescafé, dégueulasse, juste pour tenir jusqu'au café du coin. J'ai pris un bain dans la salle d'eau à l'ancienne, gros robinets massifs, plomberie en ferraille filetée et baignoire en fonte à pieds en forme de griffes.

Avant de partir, j'ai fait un petit tour dans l'immense appartement. Rien n'était fermé à clef, et les pièces étaient autant de salles désuètes d'un musée des horreurs bourgeoises. Sa chambre, lit bordé au carré, voile noir sur la lampe de chevet et une toile genre Bacon pas cuit au mur, sentait le patchouli. Sur la commode japonaise laquée rouge sang, il y avait deux polaroids. En les regardant, j'ai eu un coup de sang. C'étaient deux versions à peine différentes de mon moignon, rose vif, le haut blafard de ma cuisse et un bout de mon slip. Elle m'avait photographié pendant la nuit, profitant du plomb qui coulait dans mes veines et mes muscles. J'étais choqué, mais, bon, c'était assez gothique, tout ça, elle avait une sorte de monstre sous la main, elle en avait profité.

Je n'ai touché à rien, j'ai simplement refermé les portes en silence, ayant l'impression qu'elle rôdait toujours dans les parages, et c'est en retenant mon souffle que j'ai quitté cette sorte de cimetière.

J'avais du boulot et la tête ailleurs.

La matinée a passé au commissariat. Le flic de la veille avait déjà tapé le rapport que j'ai dû relire patiemment et signer. Lourd fardeau. Vocabulaire succinct mais précis. Grammaire approximative. À ma grande surprise, pas de fautes d'orthographe, même si la ponctuation tendait vers le baroque. Nous avons parlé un peu. Ses questions étaient tellement tordues et bizarres que je me suis dit un moment qu'il savait ce que je faisais. Que Véronique, en portant plainte, avait donné mon nom. Ou que les fichiers étaient connectés. Mais non. Pour lui, j'étais une victime. Quelqu'un me voulait du mal, et il fallait l'arrêter avant qu'il ne me tire dessus en pleine rue. Bien sûr, j'ai été obligé de parler et de décrire le dénommé Marco. Le policier l'a tout de suite retapissé, un individu très connu des services de police comme on dit pudiquement, et dont ils allaient immédiatement vérifier l'emploi du temps.

Il m'a dit aussi qu'il y avait une autre piste. Lors de l'enquête de voisinage, la concierge de l'immeuble d'à côté a cru voir une personne habillée en sombre avec un bonnet vert sur la tête. Est-ce que ça me disait quelque chose ? Non, Derrick, non.

Il m'a carrément forcé à déposer plainte. Ça m'a fait mal, mais je ne pouvais pas faire autrement. J'ai donné les coordonnées de Bertrand pour qu'on puisse me joindre facilement. J'avais tellement envie de partir de là, de me balader à l'air libre, d'oublier l'odeur du commissariat, de repenser aux polaroïds de Solange, de téléphoner à Esther.

Après, je suis revenu chez moi, j'avais rendez-vous avec l'entrepreneur. Là aussi, j'ai eu du mal à rester. Ça puait la clope mal éteinte, l'eau de vaisselle tiède et de voir les murs cramés me donnait le tournis. En fait, ce n'était pas trop trop grave. Les structures n'étaient pas touchées, les parties communes n'étaient pas atteintes, y avait un gros boulot de nettoyage et de peinture. Il fallait un peu retaper l'électricité, des prises, des sorties d'applique, mais l'essentiel, encasté, avait tenu. La plomberie, pareil, changer les joints et révéifier les soudures, ce n'était pas le bout du monde. Trois portes à changer. Le devis m'a paru quand même comac. Je lui ai demandé de tout peindre en blanc, on verrait, ma femme et moi, après.

En revanche, plus une fringue, plus de literie, les trois quarts des meubles abîmés, et la moitié de ma bibliothèque ruinée par la suie et la fumée. J'étais en train de me demander si ce n'était pas le moment d'appliquer un des rêves d'Esther, ne garder en permanence que quarante livres, comme les quarante voleurs d'Ali Baba, ou les quarante tueurs de Fuller, quand on a frappé à la porte comme si on voulait l'enfoncer. C'était Bonelli. Le malfaiteur revenant sur les lieux de son crime. Les yeux comme des billes de loto, il regardait les

dégâts.

— Ah ben ça ! Putain. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Vous fumez au pieu ?

— Quelqu'un a foutu le feu.

— Je me marre, mais c'est nerveux. Vous allez voir. Vous n'avez qu'à attendre patiemment qu'on vous accuse d'avoir foutu le feu vous-même. Pour les assurances... Vous allez voir, c'est marrant.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Hé, soyez pas agressif, hein, je viens là, hein, personne me force. J'avais votre carte, vous vous souvenez ? Eh bien, à propos de Lionel Liétard, je me suis souvenu d'un truc, mais si ça vous intéresse pas, je le remets dans ma culotte, hein.

Il était toujours aussi forcené, mais plus calme. Il avait regardé les dégâts d'un air si étonné que j'aurais donné mon autre jambe à couper que c'était, pour lui, une découverte. En plus, je ne le voyais pas se coiffer d'un bonnet vert pour aller faire cramer la concurrence.

— Excusez-moi, monsieur Bonelli, vous comprendrez que...

— Ouais ouais, je comprends, j'ai déjà donné. Bon. Liétard, la dernière fois que je l'ai vu, il m'a demandé en loucedé si j'avais pas un flingue à lui vendre. Je l'ai envoyé chier, c'est pas mon genre. Ça a gueulé à fond.

— Il n'a pas dit pourquoi il voulait ça ?

— Non, il était pas con à ce point-là.

— Il avait l'air en danger ?

— À votre avis ? C'est pour quoi faire, un pétard ? Se soigner les hémorros ? Braquer les gonzesses ? Bon allez, j'y vais, je vais pas vous la prendre plus. Bon courage, collègue.

Et il est parti aussi frénétiquement qu'il était arrivé.

Je suis revenu dans le salon.

Petit à petit, je me suis calmé. Heureusement, tous les bouquins hypnologiques étaient dans le bureau d'Esther, à l'hôpital. Et moi, j'avais toujours mon petit Morandi. D'une certaine façon, ça n'allait pas trop mal.

En sortant de mon nid dévasté, j'ai croisé, dans la rue, un clochard difforme allongé sur un carton pisseux. Et j'ai replongé dans mes souvenirs. En marchant vers la station de taxi, j'ai repensé à « Bobosse », l'un de nos surveillants généraux. Ce mec était petit, avait

un pied bot et un visage d'une laideur considérable. En plus, il était bossu et toujours habillé de sombre. Il ne s'appelait pas Quasimodo mais, ironie du sort patronymique, Thébaud. Il avait donc tout pour être la totale tête de Turc d'une masse d'élèves prêts à chahuter à fond la moindre victime propitiatoire. Tout ça pour exsuder la dureté de la Loi interne et la masse du Travail à fournir. Eh bien, raté, quand Thébaud arpentait la cour, des centaines d'adolescents autant enragés que boutonneux se mettaient en rang sans moufter et regardaient la pointe poussiéreuse de leurs godasses. Il apparaissait souvent pour nous distribuer, classe après classe, les piles des carnets de notes à faire signer par les parents. Il sortait de sous le manteau ces masses de petits cahiers et en extirpait tellement qu'une rumeur courait : sa bosse était creuse, c'était là qu'il stockait ces carnets maudits. Que les élèves tentaient de falsifier, un zéro pouvait toujours se transformer en dix. Et un deux en douze, pas en vingt, fallait quand même pas pousser. Thébaud, malgré la terreur que provoquait son apparence physique, était, pour ceux qui parvenaient à le côtoyer, un homme ma foi bon et juste. J'avais été, en quatrième, chef de classe et je peux en témoigner. Certes, il ne faisait pas partie de la brigade du rire, mais je ne l'avais jamais perçu comme injuste et calculateur. Les autres surgés, comme Toboul dit « La Vache Noire », sorte de moine torquémadien, ne nous inspiraient que morgue et désintérêt. Samadet, qui s'occupait des grands, on l'espérait en surveillant de colle-dimanche pour lui apprendre à vivre, lui pourrir l'assurance et lui organiser un chahut déstabilisant. C'était arrivé plusieurs fois et c'était vécu comme libérateur. Il y en avait un autre, Cavoix, ou Gavroix, je ne savais plus, celui-là, on changeait de trottoir dès qu'on le voyait, il était taillé comme un sergent-chef para, menton aussi carré que la coupe de douilles, grosses godasses à semelles énormes, veston sport-bagarre, et la démarche de celui qui va faire suer le burnous à la Cochinchine entière. Du coup, Thébaud, à côté, nous apparaissait comme un animal familier, un chat de gouttière qui griffait souvent, mais que l'on pouvait caresser quelquefois. Son rire rentré quand il entrait dans une classe où l'on venait, avec méthode et imagination, d'inventer un mémorable bordel. Son rire quand un de nos copains avait pissé, en guise d'absolue désacralisation, dans la classe d'Alain. Aaah celui-là, LE philosophe local, qu'est-ce qu'on avait pu nous les bassiner avec sa sagesse, sa clarté et, surtout, sa présence comme enseignant au lycée. Quand on avait cours dans la salle de classe où avait officié le Maître, il ne fallait rien toucher, faire attention aux tables dont les graffitis étaient devenus des œuvres d'art par contamination, on ne pouvait même plus tousser, de peur de changer la couleur pisseuse des murs, c'était tout juste si on avait le droit de respirer. D'où le crime de pisse-majesté. Eh bien, « Bobosse », ça l'avait fait marrer. La preuve d'un

esprit bien fait dans un corps malheureux.

Et moi, est-ce que j'avais un esprit équilibré dans un corps bancal ? Des idées suffisamment droites pour trouver la clef d'un mystère, une âme aussi analytique que Miss Marple, un nez autant intuitif que Sherlock, une oreille aussi performante que Marlowe ?

Les burlingues de la revue *Off-Movie* étaient en plein Marais, rue de Sévigné. Un ancien atelier de cartonnage, au rez-de-chaussée, dans une cour parsemée de gros pots en plastique remplis de bambous étiés. Deux chevelus à lunettes fumées s'escrimaient sur des ordinateurs rendus beigeasses par la fumée de clope, au milieu d'impressionnantes piles de documents, journaux, cassettes vidéo. Et de colonnes de boîtes de films seize millimètres, dont celles du bas très rouillées, alignées le long des murs. Serge Palka, la soixantaine, un clone possible d'Einstein, était dans le bureau du fond. Là, c'était ambiance Ikea, clair rangé, monomaniaque. Ordinateur tellement dernier cri qu'il semblait hurler. Poste téléphonique high tech. Un verre à pied impeccablement élégant et une bouteille de vin blanc sur une coupelle en argent. Dans un coin de la pièce, il y avait néanmoins une espèce de palmier sans tronc, très joli, aux feuilles bien lustrées.

Le rédacteur en chef m'a fait asseoir sur une chaise à la nordique. J'ai dû glisser ma jambe de bois sous le bureau. En grimaçant. Ça impressionne toujours l'auditeur. J'ai expliqué, comme d'habitude, les raisons de ma venue en des termes tellement stratégiques qu'ils en devenaient contondants.

Sa voix grave, puissante. Le tribun de l'Underground.

— Que ça soit net. Je ne suis pas le genre de bonhomme qui se réjouit de la mort de quelqu'un. Mais que Liétard soit clamsé ne m'empêche pas de dormir. Au contraire, depuis, je roupille comme un bébé. J'avais pensé plusieurs fois à lui fermer sa gueule définitivement, à ce néfaste. J'ai souvent rêvé que je le fractionnais à coups de pelle.

— À ce point-là ?

— C'est même de l'ordre de l'euphémisme. Que ça soit net. Si j'avais pu le concasser, le rentrer dans des boîtes de film, genre la malle sanglante, et revendre tout ça à des fabricants de bouffe à chat, je l'aurais fait. Malheureusement, je suis un doux. Il aurait dit un lâche. Mais que ça soit net, je ne me targue pas d'avoir été le seul dans cette situation. Il y en a un paquet d'autres.

— Mais ça venait d'où cette haine ?

— Que ça soit net.

Il commençait à me les briser avec ce rappel fantasmatique à la netteté.

— C'est de loin le meilleur collaborateur que j'ai eu.

— Je sais, j'ai lu quelques articles... Ceux avec les références au palmiers...

— Il était bien meilleur critique que moi. Et c'est parce que je le lui disais tout le temps qu'il a pété les plombs. Quand il s'est mis à rouler tout seul et à se mettre dans la tête d'être le Mekas français, un jour j'ai eu le malheur de lui dire qu'il ne serait qu'un Mekas franchouillard, parce que Mekas, lui, était d'abord un artiste, un cinéaste. À partir de là, avis de tempête force 22, tous aux abris et vlan pour ma pomme. Mais on s'habitue. Car notre petit microcosme savait tout cela. Il ne me faisait pas de mal, il me prenait la tête, tout simplement, mais alors vraiment, totalement.

— Question boulot, pour la cinémathèque par exemple, vous étiez en concurrence ?

— Oui, que cela soit net.

Au secours. Il m'en balance encore un et je casse tout dans le bureau. Ah ben oui, c'était ça ! Ici, tout était « net », même le palmier.

— Je possède des films, des copies, et même des négatifs. Je parle des droits et quelquefois même des objets eux-mêmes. Que des artistes m'ont confiés, en donation, parce qu'ils sont sûrs que je vais les protéger et faire en sorte qu'ils ne disparaissent pas, qu'ils ne s'abîment pas. Je suis par exemple le dépositaire de beaucoup d'œuvres de la génération française des années 70, la Paris Film Cop, ou bien le groupe formé autour de Bulteau et de Bouquerel.

— Excusez-moi, mais tous ces noms, moi...

— Vous aimez Burroughs, ou Pélieu ?

— Ah oui, ça oui.

— Eh bien, c'est pareil. Au cinéma, *Ashnaviram* de Michel Bulteau, c'est un peu comme *Kaddish*, de l'autre barbu.

Je devais faire une tête de Mongol devant un bol de lait frais, parce qu'il est vite revenu à l'essentiel.

— Quoi qu'il en soit, que ce soit net.

Je vais me le faire, le Monsieur Propre.

— Il avait plusieurs longueurs d'avance sur tout le monde. Pour la cinémathèque. Mais il savait que pour avoir les films dont je suis le gestionnaire, il devrait passer, en rampant, sous mes fourches caudines, aller à Canossa à genoux, ou arpenter un chemin de Damas

qui aurait été plus long qu'un marathon. Comme vous étiez son ami, vous devez savoir que ce n'était pas exactement le genre de gus à baisser ainsi sa culotte. Heureusement, il avait déjà assez de boulot avec ce qu'il avait sous la main. Un trésor, il faut bien le dire. Tout Markopoulos. Tout Kubelka. Tout Sharits. Il a même une copie neuve et restaurée de *Variations on a Cellophane Wrapper* de David Rimmer, c'est vous dire.

— En effet...

— Si l'occasion s'en présente, voyez les neuf minutes de cette œuvre. Vous comprendrez l'importance et la beauté d'un bon tiers de ce cinéma.

— Je vous le promets. Dès que ça se présentera. Et l'autre, en Suisse, Peter Gromlin, il le détestait autant que vous ?

— Pareil. Pas exactement pour les mêmes raisons. L'Helvétie a tellement de matériel à réunir et amasser qu'il a décidé, par goût, sans doute, de ne s'intéresser qu'aux films en noir et blanc. C'est bizarre, mais c'est comme ça. Le genre d'a priori à rendre fou Lionel, pour qui c'était crétin de ne voir qu'une partie du cinéma expérimental. Lui, c'était la globalité, la masse historique, le côté documentation, Babel, tout ça.

Je me suis rendu compte que, un, j'avais soif, besoin d'un bon verre d'alcool tuant, et que, deux, ce type allait, si je ne faisais pas gaffe, ou bien si je lui en tendais une autre, de gaffe, me tailler une bavette à perpète.

— Il paraît qu'il s'est battu avec Gromlin, un jour. Je vais être brutal. Est-ce que vous croyez que le Suisse aurait pu, par vengeance, lui faire la peau ?

Il a éclaté de rire.

— Rencontrez-le. Vous comprendrez pourquoi je me marre. Ce type, quand il époussette une pellicule, il a déjà l'impression de lui faire mal.

— Et vous ?

— Quoi moi ?

— Ce n'est pas vous qui l'avez tué ?

Je n'en pouvais plus. J'avais fait une erreur, mais tant pis. Que ça soit net, ce mec me gonflait. Il m'a regardé comme si j'étais un film de Fernandel.

— Foutez-moi le camp.

— Votre palmier, là, vous devriez le sortir. C'est un Chmoulklak, ça

n'aime pas du tout les atmosphères confinées.

Et, en boitant, effectivement, j'ai foutu le camp.

J'avançais. J'avançais tellement que je faisais du surplace. Je me suis tapé, debout, au zinc comme un grand, un bon Wild Turkey des familles. Quand je l'ai bu cul sec et que j'en ai demandé un second, ça m'a valu une autre conversation rado-ontologique.

— Eh ben dis-donc, a marmonné le garçon.

— Quand faut y aller, faut y aller.

— Ouais, mais vous irez pas loin comme ça.

— Même deux mètres, ça sera déjà très bien.

— Ah ben vu comme ça...

Ce dont j'étais maintenant pratiquement sûr, c'était que les pistes liées au cinéma underground ne me mèneraient pas très très loin. J'avais quand même l'intention d'aller à Lausanne pour m'en persuader, mais ce serait pour le plaisir de voir le lac Léman. Pour tenter de répondre à la célèbre interrogation de Pierre Dac qui se demandait combien de tonnes de viande et de légumes il faudrait pour faire un pot-au-feu avec. Dans ma tête, il y avait plutôt une belle fondue odorante. Avec du Vinzelles ou du Fendant.

En arpentant la rue Saint-Antoine vers Bastille, j'ai à nouveau croisé une flopée de mendiants bancroches, courbés et cassés selon des angles impossibles, à genoux sur le trottoir ou enroulés autour de leurs cannes. Des Roumains, disait-on. Enrôlés, encadrés et sucés jusqu'à l'os par une mafia spécialisée. Ce qui était bizarre, c'est qu'en m'apercevant, en remarquant mon infirmité, ils ne me tendaient pas la main. Alors qu'ils auraient dû compter sur ma compassion. Ça aussi, c'était un mystère.

J'ai repris un tacot pour aller chez le fiston. Miracle, il était là, revenu des brumes hanséatiques. Même pas bronzé. Il m'a ouvert la porte et détaillé comme s'il s'attendait à me découvrir noirci par la fumée, les habits encore fumants et ressemblant à une andouille de Guémené. Jusqu'à preuve du contraire, l'andouille, c'était lui.

— Mais papa, j'étais fou d'inquiétude ! Je suis passé à la maison, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Je ne sais pas. Un fou a foutu le feu.

— Mais enfin, pourquoi ?

— La police enquête, mon cher enfant.

— Et maman, qu'est-ce qu'elle va dire ?

— À ton avis ?

— Mais c'est terrible !

— Je peux entrer ? On va lui téléphoner d'ici. À deux, ça sera mieux, pour lui expliquer. Son fils adoré, elle le croira. Moi, elle penserait que j'ai laissé le grille-pain allumé. Je compte sur toi pour qu'elle continue son stage, l'argument numéro un, c'est qu'à son retour, tout sera remis en état.

Ce qu'on a fait. Sans hurler, sans s'arracher le téléphone des mains, sans drame inutile. Cela dit, à distance, nous avons bien senti l'infini désarroi d'Esther. Je suis sûr qu'elle a même dû penser un court instant qu'à la lecture de sa lettre et de son aveu, de rage, de jalousie, j'avais tenté de brûler notre nid d'amour. Mais, pour une fois, Bertrand a été très bien. Le vent du Nord lui avait un peu dégagé la tête. Il a réussi à la calmer, surtout pour les fringues et les meubles. Moi, j'aurais hurlé que j'en avais rien à foutre de ses deux Miyaké et de sa table de nuit Directoire, au contraire de ma prothèse, qui pourtant n'était ni Régence ni Stark. Elle a décidé, la mort dans l'âme, de poursuivre son voyage d'études. Elle s'inquiétait pour moi et me disait qu'elle m'aimait. Moi aussi, je l'aimais. Si fort. Moi aussi, je t'embrasse partout, ma chérie.

La gueule de Bertrand.

J'ai chargé le fiston de relever tous les messages me concernant, et qui arriveraient chez lui, les polices d'assurances, la police tout court, l'entreprise de rénovation... Je l'appellerais de temps en temps.

— Mais tu vas où ?

— Je ne sais pas. À Paris, il y a plein de squats, de grilles de métro, d'antennes de l'Armée du Salut. Tu ne t'inquiètes pas, surtout, ça te ferait louper tes exams.

— Papa, si tu crois que...

— Oui, je le crois.

J'ai regardé ma montre, il était six heures. Dans ma tête, la porte de Solange venait de s'ouvrir. J'avais seulement deux nuits pour percer un autre mystère, celui de sa passion pour la photographie. Peut-être que, tout simplement, mon moignon violacé allait se retrouver sur la pochette d'un disque gothique.

J'ai pris la précaution de me taper une pizza avant de monter au

cinquième. Fallait pas compter sur Miss Noirâtre pour me faire chauffer des petits pois. J'ai acheté une bonne bouteille, du Jura, cépage savagnin, et un gros morceau de comté. Si le cœur de Solange lui en disait.

Eh bien raté. Elle m'a ouvert, m'a dit bonjour, et s'est enfermée dans sa chambre. Pas d'animosité dans son regard, juste la politesse marbrée d'un portier d'hôtel. Elle était habillée de dentelles noires, de vrais habits de grand-mère comme on n'en voyait qu'au cinéma, avec ces mémés revêches qui règnent sur le château comme des dragons, mais qui cachent un cœur d'or.

J'ai été boire un verre d'eau à la cuisine et j'ai ouvert deux ou trois tiroirs pour chercher un tire-bouchon. J'en ai trouvé un, perdu au milieu d'une famille métallique de clefs de douze, de pinces multiples et d'autres outils en direct d'un musée des Arts et Traditions Populaires.

Ça m'a fait penser à Valette, un de nos profs d'anglais. Encore un dément, un grand type échevelé qui ressemblait à Saturnin Fabre et qu'on allait admirer, à la gare du Luxembourg, sauter, à l'envers, du train en marche. Il était toujours limite rétamage de gueule, mais se servait de ses deux cartables comme poids d'équilibre, se rétablissait par miracle et avalait les escaliers à la vitesse d'un coureur de quatre cents mètres.

L'hiver, en entrant dans la classe, il jetait son chapeau, comme un frisbee, sur le gros radiateur, pour aller immédiatement le retirer en hurlant d'angoisse, car la fonte, chauffée à blanc, déformait le galure comme une pâte à fromage. Ensuite, il tapait comme un forcené sur le tableau pour bien faire comprendre à son collègue, officiant de l'autre côté du mur, qu'il commençait son cours et qu'il ne fallait pas trop faire de bruit, avec la craie sur l'ardoise, ces petits tac tac toc qui le rendaient fou. Après, il posait ses deux cartables sur le bureau. L'un était une trousse à outils qu'il vidait à même ses cahiers et carnets de notes. Marteau, presse-purée, lance-pierre, tournevis, etc... C'était avec ces nobles engins qu'il nous apprenait à prononcer l'angliche. To hit et c'était un violent coup de marteau. To squeeze (prononcer squiiiiiiize), et il vissait à mort le presse-purée, et ainsi de suite devant nos visages médusés et vaguement inquiets. De tels outils aux mains de ce furieux pouvaient tout aussi bien se transformer en instruments de torture ou objets volants non identifiés mais vachement contondants. Il se méfiait des notes et nous distribuait plutôt, en cas de faute, des huitièmes et quarts d'heure de colle. Quand on arrivait à quatre ou huit heures, on les faisait, le jeudi ou le dimanche. Sincèrement, à force, cette année-là, je crois avoir fait de sacrés progrès en Shakespeare. Alors qu'en maths, en première, on avait eu

une certaine madame de Grémont, frêle et pâle jeune femme, à qui l'on avait vite fait comprendre que ça ne nous intéressait absolument pas et qu'il suffisait qu'on ait 1 au bac pour ne pas être éliminés. Elle était, face à ce refus, toujours au bord des larmes, non parce qu'elle croyait aux bienfaits de la science trigonométrique, comme Champion, le prof de physique, avait refusé d'être un sorcier, mais tout simplement parce qu'elle s'ennuyait à mort. Lui foutant une paix royale, on déchiffrait, pendant les cours de maths, nos versions latines. Ça devait être le spectacle de tous ces Gaffiot ouverts sur les tables qui la déprimait. On préférait Tacite à Thalès. Pour elle, c'était aussi terrible que les fusées russes à Cuba.

Déguster le savagnin et grignoter le comté, tout seul, ça m'a vite fatigué. Alors, j'ai été me laver les dents et je me suis pieuté. Je me suis glissé dans les toiles. De Jouy, bien sûr.

Une heure après, j'étais en sueur. L'atmosphère confinée de la boîte à bonbons. J'ai tiré les rideaux et ouvert la fenêtre. La rue de Courcelles vide et presque anesthésiée, la proverbiale tranquillité du dix-septième arrondissement. Ce n'était pas de là qu'on pouvait entendre rugir les lions qui traînaient dans le Parc Monceau. Je me suis rallongé, à poil, sur le lit. Une petite brise glacée m'a caressé le moignon, qui me faisait mal. Je le mettais beaucoup à contribution, ces temps-ci. Avant, j'étais un travailleur, le cul sur ma chaise. Maintenant j'étais un arpenteur, piquant les trottoirs de mon pilon de bois.

Je m'étais à peine rendormi que j'ai entendu la porte de ma chambre s'ouvrir. Je n'ai pas bougé, mais, entre mes paupières, j'ai aperçu, à la faible lueur venant du dehors, Solange, vêtue d'une sorte de longue chemise de nuit en voile sombre, qui ne cachait rien de son corps, menu, mirifique, des seins et des hanches de fine sorcière. Elle s'est assise avec précaution sur le bord du lit. Elle avait un tube à la main, dont elle a expulsé une grosse noix blanche dans sa paume. À l'odeur, j'ai reconnu quelque chose comme de la Nivea ou de la Biafine. Elle s'est mise à masser doucement mon pauvre bout de jambe, cette rondeur irrégulière qui termine ma cuisse. Le frais de la pommade, la patience calmante de ses paumes m'ont fait un bien immense. Si c'était impossible que Solange puisse penser ne pas me réveiller, elle avait donc une sorte d'attrance morbide pour mon moignon, morbidito, en italien, ça veut dire moelleux. Et j'ai pensé aussi qu'il y avait de l'amour dans tout ça. Alors, j'ai bougé l'autre jambe et ouvert les yeux. Elle m'a regardé. Ses yeux. Sombres sur sombre. Ses mains sur ma cuisse, en caresses bienfaisantes. J'étais un infirme de cinquante-six ans s'abandonnant aux mains agiles d'une

jeune femme de trente ans de moins, au corps à peine voilé de noir, veuve attentive et muette, douce araignée de nuit. J'ai regardé la fenêtre, pensé à Esther, tenté de me remettre mon appartement à l'esprit et d'imaginer sa future décoration, la forme et la couleur des interrupteurs et des prises électriques, des conneries comme ça, j'ai même essayé de réciter toutes les variantes des caractères typographique Stone... mais rien n'y a fait, je me suis mis à bander calmement mais très très sûrement. C'était la paix. La plénitude. Ça pouvait s'arrêter là. Solange massant ma plaie et me découvrant dans tous mes états. Comme situation fantasmagorique, c'était déjà de l'ordre de l'impensé radical. Une correction efficace des erreurs faites depuis quelques jours.

Mais Solange s'est penchée sur mon corps et, de son autre main m'a caressé le sexe. Me massant ainsi deux fois. Et puis elle s'est levée et s'est débarrassée de son voile maléfique. Elle est alors venue.

*

Au petit matin, ce sont les camions à poubelles qui m'ont réveillé. Il était huit heures. J'étais seul. J'ai regardé les murs. Jamais plus, je le savais, je ne regarderais la toile de Jouy de la même façon. Comme quoi, la situation peut être tragique mais jamais désespérée. Le temps que je me rende présentable et que je me harnache à nouveau, je suis sorti de la chambre et, en arpentant l'appartement, j'ai vite réalisé que Solange était déjà partie.

Dans la cuisine, la machine à café était pleine. Et il y avait un mot sur la table : « Ce soir, s'il vous plaît, vous irez à l'hôtel. Et bonne vie. Je n'ai pas envie de me couper une jambe pour admettre vous revoir. S. »

S'il vous plaît, s'il vous plaît, mais moi, il ne me plaît pas. Anéanti, je me suis assis et j'ai bu un demi-litre de café en ne parvenant pas à fixer mes idées. Et puis, peu à peu, j'ai compris qu'elle avait raison, que ce n'était pas la peine d'insister. Je n'avais plus rien et ce n'était pas cette trop jeune femme qui pouvait remplacer quoi que ce soit. Avoir une liaison, c'est le meilleur moyen de créer un manque de plus. Alors j'ai bombé le torse, rassemblé mes neurones endoloris et j'ai décidé d'aller aussi sec à Lausanne. Quitte à aller à l'hôtel, autant choisir un quatre-étoiles. Après le dépaysement de l'âme et du corps, celui de l'âme. Les vertes prairies du canton de Vaud.

En finir avec cette histoire. Je n'étais qu'un piètre enquêteur. Je n'en avais plus rien à battre. D'avoir essayé me suffisait amplement et permis d'aimer, contre toute attente, les papiers peints de vieux

appartements ringards.

Avant de quitter cet appartement qui resterait à jamais, pour moi, plus gothique que n'importe quelle cathédrale, j'en ai fait le tour, l'inspectant, passant de pièce en pièce, ouvrant mollement des tiroirs et des placards, le respirant, ce sanctuaire, m'arrêtant à des détails infimes, une chaussure à talon perdue dans un coin, une horloge ringarde, un vieux cahier, un livre sur James Ensor, un disque de Roxy Music, un bonnet en soie verte... Un bonnet de soie verte qui me faisait une drôle de grimace et qui m'a mis la raison à l'envers.

Obéissant, j'ai claqué la porte derrière moi.

J'ai laissé mes affaires chez Bertrand en lui disant que je revenais le lendemain. Qu'il rassure sa mère et ne l'affole pas. J'allais en Suisse voir un vieux copain. J'en ai profité pour signer les papiers de l'assurance déposés chez lui par coursier le matin même. Mon fils ne savait plus quoi dire, voire penser, il ne me faisait plus la leçon, peut-être qu'il apprenait peu à peu. Cela dit, si je lui avais raconté ma nuit, il aurait fait une rechute, et sans doute une crise d'épilepsie. Je le voyais se dandiner sur place comme s'il avait une envie hyper-pressante d'aller aux cabinets. En fait, j'ai compris qu'il avait quelque chose à me dire, sans doute du lourd, du gênant, de l'aveu.

— Vas-y, accouche.

— Euh, c'est-à-dire...

— Vas-y, je te dis. Au point où j'en suis... C'est quoi, t'as été viré de Sciences-Po ? Tu veux me présenter ta fiancée ? T'as découvert que t'étais sadique-anal passif ?

Il a rougi. J'y avais été un peu fort. Je le regrettais déjà.

— Excuse-moi, je suis à cran, je dis n'importe quoi.

— Une certaine Véronique a téléphoné.

— Ah. Et alors ?

Il avait tout à fait la tronche du gamin qui découvre que son propre père a une maîtresse, et se demande ce qui l'attend quand l'avenir risque de devenir monoparental. Il devenait humain, tout à coup. Et il avait l'air de tenir à son père.

— C'est la veuve du type dont j'ai été, l'autre jour, à l'enterrement.

— Elle veut que tu la rappelles le plus vite possible.

Pour pourrir le poulet dans l'œuf, j'ai immédiatement téléphoné devant lui.

— Véronique ? C'est Nicolas Bornand.

— Ah. C'est bien. J'en ai parlé à la police, mais je voulais t'en parler à toi aussi, puisque tu as...

— Allez-y. Je pars à Lausanne, je n'ai pas beaucoup de temps.

— Une femme est venue me voir. Cette salope devait se taper mon mec, mais c'est pas pour ça. Tu la connais, tu l'as rencontrée.

Faire gaffe. Ne pas balancer de noms. Chantal, Marion, Sylvie ou autre.

— Une certaine Chantal de kekchose, Chantal de mes couilles... ouais !

— Ah oui, effectivement. Mais elle n'a aucune importance, je pense. Une greluche, c'est tout.

— Eh bien elle s'est souvenue d'une chose. Elle n'a pas voulu t'en parler, je ne sais pas pourquoi, mais elle semble se méfier de toi. Elle a retrouvé une lettre que Lionel lui avait envoyée, pour s'excuser de ne pas pouvoir être à Paris, le lendemain, comme prévu. Une de leurs parties dégueulasses de bête à deux dos, sans doute. Une lettre expédiée de Concarneau. Où il disait qu'il ne pouvait pas bouger, que c'était une question de vie ou de mort. J'ai cru sur le moment que c'était l'excuse la plus con possible. Ou de l'humour. Je ne sais plus. C'est pour ça que je l'avais oubliée.

— Merci Véronique. Pour votre confiance. Mais désormais, c'est la police qui s'en charge... C'est ce que vous avez voulu, non ?

Bertrand m'observait avec des yeux comme des billes de loto. C'était le mot police qui l'inquiétait, un mot qui revenait trop souvent dans son monde ouaté.

— Excusez-moi, Nicolas, mais je suis tellement perdue...

— C'est normal, Véronique, c'est normal. Tentez de ne plus y penser. Laissez faire les Autorités. Vous verrez bien. Ça se trouve, tout ça est d'une grande et humaine simplicité.

Elle a raccroché. Assez brutalement. J'attendais au moins une formule d'amitié ou de politesse. Je pouvais me la carrer derrière l'oreille.

Concarneau. J'y avais été une fois, en août. Visiter la Ville Close en pleines vacances, c'était comme tenter de traverser les Galeries Farfouillettes le premier jour des soldes. Mais je ne connaissais personne à Concarneau. Même pas un chien jaune.

Je me sentais de plus en plus comme un coureur cycliste sur piste, qui s'arrête en haut de la courbe et qui attend des plombs que son adversaire, qui fait également l'immobile, veuille bien démarrer. À ce moment-là, ils ne bougent absolument pas, alors qu'ils savent que la

ligne d'arrivée est à cent mètres à peine et que ça va aller très vite.

Bertrand me regardait toujours. Il tentait de comprendre. Avant de le quitter, j'ai fait un truc que je n'osais plus faire depuis très longtemps : je lui ai ébouriffé les cheveux.

Trois heures après, j'étais dans le train. TGV pour le chocolat et les vaches mauves. En première, s'il vous plaît. À ce train-là, si j'ose dire, mon compte en banque aller friser le grand silence blanc. Avant de brûler le feu rouge.

J'adore le train, et si c'est le dernier moyen de transport où l'on peut lire tranquille, c'est surtout le dernier qui vous entraîne dans une constante rêverie. Au contraire du métro. Le spectacle d'un dehors défilant. Le temps qui glisse. Le lent balancement des voitures. Les chuintements et stridences répétitifs dus à la vitesse, à l'ouverture des portes de communication, au régime des moteurs électriques, et, à présent, aux walkmans mal réglés et aux portables sonnant Mozart. À l'époque d'H4, le train, je le prenais deux fois par jour, et en période de colles, tous les jours de la semaine. Dès l'âge de dix ans et demi, j'ai eu droit à tout. Aux vieux wagons verts qui sentaient le crésyl surchauffé, aux grèves durables, aux retards accidentels, aux portières à poignées, aux sièges de bois lustré. J'avais vu, à Saint-Michel, un type passer sous les rails. Ça marque. Et je me souviendrai toute ma vie de cette affiche, peinte sur métal, qui prévenait de ne pas voyager sur le marchepied. Un dessin horrible verdâtre figurant un jeune homme à sac à dos, happé par une rame venant en sens contraire, conduite par un type horrifié. Le réalisme torride de cette image avait alimenté mes cauchemars à rythme régulier pendant toute mon adolescence. Je crois sincèrement, en freudien lamentable, que l'arrivée des portières à fermeture automatique a nécessairement modifié mon subconscient.

Un gros monsieur, vauté sur le siège en face du mien, lisait avec avidité un épais livre sur les *Grandes Énigmes du Moyen Âge*. À Henri-IV, nous en avions aussi, des mystères de l'Ancien Temps. Et notamment le mythique souterrain reliant la tour Clovis au Panthéon. Chaque année, était désigné, dans la classe de Philo 2, celui qui serait dépositaire de l'avancée des recherches. À charge pour lui de continuer l'exploration, d'en modifier ou parfaire le plan, et de le transmettre à la génération suivante. Mais tout devait rester dans l'ombre du secret. Nous avions fait, à l'époque, une enquête pour savoir qui, parmi nos congénères, avait eu droit à cet insigne honneur. On avait fortement soupçonné Monino, un chevelu hilare et un peu bordélique, au regard cisailant, à l'intelligence remarquable, mais il

n'en avait jamais parlé, respectant le code d'honneur des Archéologues de l'Impossible. Il aurait fallu le surprendre entrant en loucedé par la fameuse et formidable porte en fer, sous le porche au confluent des quatre cours du lycée. Le plus curieux, c'est qu'on avait appris, des années après, que Monino était devenu ethnologue. L'impression tardive d'avoir eu raison.

Cette fameuse porte, je l'avais souvent franchie, seul ou en bande. C'était risqué, parce que totalement interdit. Mais on voulait être les premiers à trouver le fameux chemin menant au Panthéon, soi-disant creusé par Gracchus Babeuf, et miné sous la Commune. Cette porte des Enfers menait aux salles souterraines de chauffage, habitée par de grosses chaudières brûlantes et un capharnaüm inquiétant de vieux matériel scolaire. Poussière, ombre, danger. Peut-être des rats. Ou le fantôme d'Alain. En tout cas, un jour, nous avons été surpris par « Bobosse » lui-même. Un épisode à la Gustave Doré. Voir notre Quasimodo sortir de derrière une chaudière et nous surprendre en gueulant, avait été un vrai film d'épouvante bien plus terrorisant que les deux dimanche-huit heures qu'il nous avait collés. Nos recherches avaient été vaines. Et Monino, avec ses airs détachés de détenteur du Secret, nous énervait encore plus.

Après Montbard, j'ai repensé à Solange. Je sentais encore son odeur sur moi. Les images précises de notre corps à corps, je savais qu'elles m'habiteraient longtemps. Et je ne voyais pas ce qui pourrait, un jour, les remplacer. C'était comme une salle supplémentaire de mon petit cabinet de curiosités perso. Avec son bonnet vert, bordel.

À Frasné, police et douane sont montées dans le train. Les Suisses ont toujours du mal avec les mecs dont la peau n'a pas la même couleur que la neige des Alpes Bernoises. Mon vis-à-vis, lui, est descendu, laissant son exemplaire du *Monde* sur le siège. Je déteste ce journal, mais sa lecture énervée m'amènerait tranquille jusqu'à Lausanne sans que je replonge dans mon Triangle des Bermudes mental Lionel-X-Solange.

La rame a redémarré juste au moment où je quittais, écoeuré, un long article hypocrite sur la délinquance et où j'attaquais, d'un œil furtif, la nécro. Et là, j'ai fait un looping sur place. La famille au complet, dix lignes, l'Association des Commissaires-Priseurs, l'Institut, tout le tremblement, regrettaient amèrement le décès d'Yves Palland, survenu accidentellement dans sa cinquante-sixième année. Les obsèques se dérouleraient dans la plus stricte intimité, mais une messe serait dite le lendemain, à Saint-Thomas-d'Aquin, à quinze heures.

Un de plus.

De l'équipe 1^{ère} B3. Un type à qui j'avais parlé, il y a quatre jours à peine. Ça commençait à faire beaucoup. La piste du cinéma underground perdait tout à coup pas mal de réalité. Je ne savais pas trop pourquoi, mais l'intuition me disait que toutes ces morts avaient un rapport mystérieux à cette fameuse classe, quarante-ans avant. Je n'ai pas pu m'empêcher de repenser à mon accident, cette voiture m'écrasant la jambe et filant dans le soir. Et un autre accident, cardiaque celui-là, celui de Lionel. L'autre qui s'était noyé. Lescot aveuglé par l'explosion d'une simple batterie de voiture. Le suicide-surprise de Vélimbert. Et tous ceux que je n'avais pas pu contacter. Ça devenait urgent de vérifier tout ça. Urgent. Alors que j'étais coincé dans ce putain de train qui ne s'arrêterait pas avant cette pute de Lausanne. Urgent, tu parles. Alors, à toute vitesse, le cerveau en rut, j'ai dressé une petite liste. Contacter très vite certaines personnes. Vite reparler à Taron. Voir pour Concarneau. Ne rien oublier. Ne plus laisser passer le détail qui tue. C'est le cas de le dire. Bercé par le balancement incessant du train, j'ai tenté de savoir quelles auraient pu être, à l'époque, la scène primitive, la névrose de base, le cri primal. À Henri-IV, entre personnes du « beau » monde, pas de traumatismes dus à des rites de passage, bizutages ou autres bouc-émissairisations. Pas d'histoires atroces de filles. Pas d'histoires homo, du moins à ma connaissance. Pas de viols, pas de douches, même après la gym. Jamais je n'avais entendu parler de vols ou de rackets. Des coups dans la gueule, oui, à la sortie, généralement pour des motifs politiques. Je ne voyais pas. Pas non plus de rivalités, ou alors puériles, comme celle opposant, d'année en année, la sixième un et la sixième deux, qui, à la récré, jouaient à la guerre entre Sparte et Athènes, hostilités encouragées par l'immense et impénétrable monsieur Battut, honorable vieillard aux cheveux blancs, qu'on aimait entre tous pour sa grande sévérité et pour sa haute taille. Il y avait des haines tenaces, qui se réglaient généralement à coups de discours à la sortie, de véritables joutes rhétoriques, mais pas de quoi fomenter une haine meurtrière si longtemps après. Rien pour fabriquer le mental monomaniacal d'un serial-killer. À moins que l'assassin soit un ancien de Louis-le-Grand.

En arrivant à Lausanne, j'en étais là. Il y avait autant de brouillard au-dessus du Léman que dans ma tête. J'ai tout de suite pris un billet de retour, ma visite dans la capitale olympique se bornerait à deux heures passées dans la gare. J'ai pris deux grands verres de Vinzelles, un blanc qui attaque les plombages mais durcit les synapses, et je me suis installé devant un poste téléphonique. D'abord Peter Gromlin, pour m'excuser de ne pas venir.

Il ne m'a pas paru offusqué, seulement peiné que je ne voie pas le

catalogue de ses six mille pièces de collection, tous les Brakhage en noir et blanc, il m'a dit, y compris l'ultra-rare *Fire of Waters* (bravo, j'ai pensé), un Martial Raysse méconnu de 1972, *Joaquin's Love Affair* (merveilleux, j'ai trouvé) et une copie parfaite de *Lightbulb and Fire* de Keith Sonnier (sublime, définitivement), que Lionel voulait lui racheter depuis longtemps. Bref, je le sentais parti pendant des heures, surtout qu'il commençait à me parler des folies douces à un seul exemplaire, les copies uniques ou les films sauvés comme *Injun Fender* de Robert Cordier qui était pourtant dit perdu à jamais. Tu vas voir qu'il allait m'en dresser la liste. Que je sois face à lui ou non n'avait aucune importance.

Il a réussi néanmoins à me confier que, s'il en voulait durablement à Lionel, à cause de la fameuse algarade, il le respectait infiniment et était un des seuls, peut-être, dans le milieu, à penser que c'était lui qui devait durablement s'occuper de la fameuse cinémathèque. Il avait une petite voix fine et précise, précieuse même, pas du tout les intonations d'un tueur avide de sang et de vengeance. Je lui ai demandé où il avait fait ses études. Comme ça, on ne savait jamais, les recoupements, les hasards, tout ça. Au lycée Ramuz de Versoix, il m'a répondu.

J'ai été me retaper un verre de Vinzelles. Le serveur s'est mis à tenter de repérer mes moindres signes d'ébriété, pour arrêter les frais. Et m'a fait payer d'avance. En Suisse, ma foi, c'est assez formateur d'être pris pour un immigré.

Après, j'ai demandé aux renseignements internationaux, le numéro du lycée Henri-IV, rue Clovis, à Paris, France. Et j'ai demandé un rendez-vous au Censeur des Études, comme on disait avant, et que c'était urgent, en expliquant vaguement que la vie de plusieurs anciens élèves était peut-être en jeu.

Je l'ai obtenu pour le lendemain, dix heures.

Après, hop, un autre verre de blanc.

— Vous êtes français, m'a demandé le barman.

— Ça se voit tant que ça ?

— Vous avez du chablis, du Saint-Joseph ou du Cassis, chez vous. Pourquoi vous vous obstinez à boire ça ?

— C'est bon. C'est frais. Il faut toujours rester dans les produits régionaux, c'est comme ça qu'on peut aimer un pays. En Italie, j'y vais pour manger des pizzas. En Écosse, de la panse de brebis farcie. Au Portugal, je me cantonne au Vinho Verde, avec de la morue.

— Ah bon.

Et il m'a sorti de sous le comptoir une assiette pleine de petits cubes de gruyère et un morceau de pain.

— En France, on donne un œuf dur.

— Ah bon.

Je me suis installé dans le TGV un quart d'heure avant l'heure de départ. Et là me sont revenues, en vrac, des images de mon appartement grillé comme une saucisse et de Solange douce comme un bonnet vert à la vanille. Des pensées pour Esther, douces-amères comme de la compote à la rhubarbe. Toutes sortes de considérations. La nécessité de m'acheter un pantalon et un pull léger. Où j'allais dormir le soir même. Garder les factures de l'hôtel pour les assurances, on ne savait jamais. Rassurer le fiston. Passer à la banque pour obtenir un prêt à court terme. Tout ça. Les petits seins de Solange, la sorcière brune. Palland et sa mort subite, comme on dit à Bruxelles. Quand le train a démarré, j'avais la tête comme un cantaloup.

Je me suis peu à peu calmé. Et je me suis endormi jusqu'à la frontière, où la police, la douane et les contrôleurs réunis m'ont réveillé. Ils se sont jetés sur un type qui s'est mis à vociférer dans une langue inconnue. Un Lituanien, un Kazakh ou un visiteur moldave, va savoir. Il avait ses papiers, son billet, mais aussi une valise pleine de charcuterie. Images subites de l'Occupation. Il n'arrivait pas à se faire comprendre, et les gabelous semblaient vouloir ouvrir les saucisses pour vérifier qu'il n'y avait pas de haschich à l'intérieur, ou des rouleaux de billets. Ça devenait un peu violent dans l'invective, j'allais intervenir pour faire rigoler tout le monde, quand un autre douanier s'est pointé avec un chien. Le Slovène a cru que c'était pour lui filer les saucisses et le pâté. Grandiose. Absurde. Le pauvre clebs, en pleine schizophrénie. Les douaniers, coincés. L'étranger, ulcéré. Ça s'est calmé quand un policier, avec son couteau suisse, a ouvert une saucisse dans toute sa longueur, ne trouvant que de la bonne chair rose à pois blancs.

Après le départ des chaussettes à clous, le pauvre charcuto-contrebandier a râlé un bon moment, prenant à témoin quelques voyageurs gênés. Dans son sabir dément. Altagor m'est revenu alors à la mémoire. C'était un fou littéraire que Monino avait déniché rue Valette. Ancien mineur d'origine polonaise, quasiment analphabète, il s'était mis à apprendre à lire, puis à devenir incollable en latin, en grec et peut-être en sanscrit. Cet effort surhumain avait dû modifier son cerveau à trop grande vitesse. En pleine crise existentielle, il avait tout abandonné et, entretenu par une riche veuve, s'était mis à inventer une nouvelle langue qu'il nommait « Le Discours Absolu », six

heures de borborygmes abscons et de vocables inconnus, qu'il connaissait par cœur. Nous l'avions vérifié plusieurs fois, notamment en l'accompagnant au théâtre de l'Odéon, où il allait foutre le bordel dans les spectacles lettristes (il détestait Isidore Isou), en hurlant Son Texte du haut du balcon, jetant des tracts et en se faisant embarquer par les gardes républicains. Nous devions alors protester en gueulant : Altagor ! Altagor ! La classe. On l'adorait. Il pratiquait aussi la peinture à vibro-pulsion (une immense toile en une minute, ma foi assez près de ce que faisait le célèbre Mathieu, peintre à moustache) et la musique plectrophonique (des élastiques et des boîtes de conserves débitées en tortillon, le tout tendu sur un cadre de sommier, sur lesquels il frappait à coups de marteau en beuglant comme un sauvage). Sublime. Pour nous autres, jeunes élèves confits dans le classique, il était l'antidote nécessaire, la vision d'une possible avant-garde et surtout l'occasion de se bidonner intensément. J'espérais tout à coup qu'il ne s'était retrouvé au frais dans une de ces maisons aux murs blancs et aux parcs silencieux peuplés d'êtres plus assommés par les neuroleptiques que par les matraques des infirmiers.

En arrivant à la gare de Lyon, j'ai eu l'impression de débarquer à Lagos. Par rapport à la Suisse. Une petite foule de mendiants et de sans-abri. Ça continuait. De mon propre monde, j'avais tendance à ne plus voir que ça. Pour l'instant, moi-même, j'en étais un de sans-abri. Peut-être que dans quelques jours, je tendrais la main, dans la rue, au bon cœur de ces messieurs dames. Toujours au même endroit. Comme Budlo, notre clodo favorite de la place Maubert avec qui l'on discutait en sortant du bahut et qui, au bout de dix minutes, se mettait à nous insulter en des termes tellement cocasses et meurtriers qu'à la fin, on prenait des notes.

En attendant le taxi, dans la file au milieu de ces putains de valises à roulettes, j'ai eu l'idée du siècle. Véronique. Lui demander l'hospitalité pour une ou deux nuits, lui expliquer ma situation. Lui faire comprendre qu'à la base, c'était un peu elle la responsable de mon malheur présent, elle me devait bien ça. Mais l'idée, passablement cynique, était que Lionel était à peu près de la même taille que moi. Et qu'il avait une garde-robe.

*

D'entrer, quarante ans après, dans l'enceinte du lycée Henri-IV, n'était pas de l'ordre de la madeleine mais plutôt du pain de deux. Rien n'avait vraiment changé. Des petites classes exiguës avaient été

aménagées en bureaux socio-éducatifs. Les chiottes en brique de la cour des Externes avaient été rasées et la cour du Méridien était beaucoup moins poussiéreuse. Le Bâtiment des Sciences était toujours là, flanqué d'une structure moderne à la place de l'impasse où Henri vendait ses petits pains au chocolat. Au fond, du côté du gymnase et du Petit Lycée, il y avait maintenant une piscine.

J'étais arrivé en avance pour me balader un peu dans les lieux. Il n'y avait que très peu d'élèves, un peu fantomatiques. J'ai alors réalisé qu'on était dimanche. C'était sans doute pour ça qu'on pouvait me recevoir si facilement. Mais alors, les jeunes, dans la cour ? Des collés dimanche ? Ça existait encore, ça ? Des pensionnaires ? Y en avait toujours ? Des forcenés en train de réviser ? C'est-y possible ?

Ma nuit chez Véronique avait été assez courte. Dès que j'avais commencé à parler, elle avait voulu tout savoir, émoustillée et effrayée à la fois. Elle se retrouvait dans un roman de Jean Ray et j'avais l'impression d'être une sorte de Harry Dickson techno. Je ne lui ai pas tout dit, je n'avais pas envie qu'elle puisse tout répéter à la maison poulaga. Je ne me voyais pas du tout accusé d'entrave à l'enquête et autres arguties judiciaires. Je n'ai joué que la victime. Après ce fut du gâteau, je n'ai même pas eu le besoin de lui demander de me prêter des fringues du défunt. Elle me les a apportées sur un plateau en me confiant que ça aurait fait tellement plaisir à Lionel. Et à moi donc. La petite chambre était un stand d'expo Ikea, par rapport à celle de Solange.

Et c'était vêtu d'un Bénouze en velours et d'un pull Shetland bordeaux que je m'étais pointé au lycée. J'ai mis une bonne demi-heure à tout expliquer au Censeur. Lui, c'était plutôt dans Simenon que j'ai paru le plonger. Ça lui semblait tellement passionnant qu'il n'a fait aucune difficulté pour m'ouvrir la voie royale des archives. Il avait, en plus, l'air vachement impressionné par mon infirmité, j'étais comme un vieux combattant des années glorieuses, celles où l'enseignement était un vrai enseignement, avec les coups de règle sur les doigts et les compos tous les mois. Moi, je voulais des renseignements sur la classe de 1^{ère} B3. Le nom des élèves et, si possible leur carnet scolaire. Celui des professeurs, si ce n'était pas classé top défense. Il m'a confié un Virgile local pour aller visiter les enfers de la paperasse.

Les dossiers n'étaient pas encore tous entrés dans les fichiers informatiques, les scribes, qui remontaient le temps, n'en étaient qu'aux années soixante-quinze. J'avais de la chance, dans l'Éducation nationale, on ne garde les archives que cinquante ans. Pour la Sécu et les retraites. Après, ça disparaît dans les flammes, sauf si des descendants d'élèves ou de professeurs les demandent, sauf si les

personnes concernées sont devenues célèbres ou inévitables. Ils avaient, par exemple, tout le cursus d'Alain. Putain, quarante ans après, on me le ressortait, celui-là, j'étais maudit. Pour le début des années soixante, pas de problème, il suffisait de se faire un chemin dans la poussière des rayonnages et attention à ne pas casser les attaches des dossiers, rendues quasi friables par le temps.

Ça a mis trois heures. Quand je suis sorti, l'ombre de la tour Clovis avait fini d'attaquer Saint-Étienne-du-Mont, et la place du Panthéon était éblouissante. J'avais en gros deux heures devant moi, avant les zobs secs de Palland. Je me suis dirigé vers Mouffetard pour m'en jeter un. Le bar des Quatre Sergents, haut lieu de nos flippers lycéens, ne se ressemblait plus. Mais il y avait toujours trois ou quatre clodos à la Contrescarpe. Et « La Chope » était fidèle au poste. Avant, on faisait chier le patron avec la même vanne, comme quoi, lui, il n'avait pas besoin d'étudier, puisqu'il l'avait déjà, la licence.

Je me suis assis en terrasse. Hop, un whisky et une bière pour faire passer. Comme dans les vrais romans. Et un pâté-gros nichons, comme dans les mauvais films.

Au soleil, j'ai ressorti mes notes. La totale. Mon dernier espoir. Si mon intuition était bonne, le nom de l'assassin, ou bien la cause probable des meurtres récents était là, dans les listes de noms, de dates, d'adresses. Si je ne trouvais pas, ça serait l'échec sur toute la ligne. J'arrêteraient tout et j'attendrais calmement le retour d'Esther en surveillant les travaux de rénovation et les réminiscences de l'amour physique version gothique.

La liste complète des profs. En anglais, Tamagnan, celui de la photo de classe. En français-latin, Weyer, ça y était, je m'en souvenais, un type qui ressemblait comme un clone à Arthur Miller, qui entrait dans la classe avec, sous le bras droit, son cartable, sous le bras gauche, un disque de jazz et un livre d'art. Jamais les mêmes. Une façon comme une autre de nous susurrer qu'on était des incultes totaux. En maths, de Grémont, née Morec, pendant quatre mois, remplacée par Giammarchi, le Corse terrifiant, qui entrait en classe en criant : un et un ? La classe répondait, à l'unisson : deux et demi ! Alors, il hurlait, menaçant : au boulot ! Dauvergne en histoire-géo, Fritz en gym, Champion en physique-chimie, Petrolacci en italien, celui qui nous faisait étudier, pendant l'année, Dante et Gadda. « Quer Pasticciaccio Brutto de Via Merulana » en première, je peux prouver que ce n'était pas della gnognotta. Et ainsi de suite avec le dessin (je mettais enfin un nom sur le petit barbichu), et les Sciences Nat, dont le patronyme enseignant ne m'avait laissé aucun souvenir. Quant aux

profs d'allemand et d'espagnol, inconnus au bataillon et pour cause. Mon Virgile d'un jour avait pu me confirmer les décès de Tamagnan, de Weyer, de Fritz, de Champion, de Petro et de Dauvergne. Pour les autres, il ne savait pas, les familles ne prévenant pas à tous les coups. Il fallait que je m'adresse aux caisses de retraite, pour savoir tout ça. Bonjour. Solange trouvait ça vulgaire que je dise bonjour.

J'avais aussi la totale des élèves. Leurs noms m'avaient fait apparaître des visages, mais pas tous. Ça allait être un sacré taf de tenter de les retrouver tous et de savoir ce qu'ils étaient devenus. Mais fallait sans doute passer par là. Si la moitié avait passé l'arme à gauche, victimes d'accidents bizarres, je pouvais vraiment tirer des plans sur la comète, établir une statistique probante et aller voir les autorités pour leur confier le bébé. Parce que, moi, j'en avais un peu ras le tobozo. Détective, c'était bon pour les Fangio, les marathoniens ou les rats de bibli à la patience aussi inoxydable qu'une brodeuse de Bayeux. Les infirmes sur le trottoir, ils fatiguent trop vite.

J'ai avalé fissa le reste de ma bière et j'ai cherché un tacot pour Saint-Thomas d'Aquin. C'était dimanche, ça roulait fluide, le chauffeur, africain, conduisait comme s'il était sur une piste encombrée de camions militaires à l'arrêt. Du coup, je suis arrivé devant l'église jésuitique du septième arrondissement presque en avance, alors que les premiers pleureurs entraient. Protégé derrière une voiture garée sur la petite place, j'ai pu détailler tous ceux qui venaient honorer la mémoire d'Yves Palland. Beaucoup de visages inconnus. Des couples dans la soixantaine. Normal. J'ai reconnu Maurice Rheims au bras d'une jolie blonde. Normal. Et puis, j'ai vu des têtes qui me disaient quelque chose. Des types qui avaient quarante balais de plus qu'au temps où je les bousculais pour entrer dans une classe. De temps en temps, un patronyme, plus ou moins contrôlé, s'imposait tout seul. Kreusen. Serge Kreusen, un cador en histoire, il avait fait un exposé sur la révolution d'Octobre qui aurait troué le cul à pas mal d'historiens aujourd'hui officiels. Giscard... Non. Giscard. Notre préposé à Signé Furax. Comme il était externe, à midi, il rentrait chez lui et revenait, vers deux heures, dix minutes avant le début des cours, pour nous raconter la suite des aventures radiophoniques de notre héros favori et de la merveilleuse Malvina. Comédien né, il faisait tous les rôles, nous étions pliés, même si nous le soupçonnions d'inventer des péripéties inédites très éloignées de l'esprit pourtant ravagé de Pierre Dac et Francis Blanche. En plus, il faisait très bien : « et de qui est la mise en onde ? mais de Pierre-Arnaud de Chassi pouêt pouêt, bien sûr ! ».

Et puis j'ai aperçu Marion Renouard. Qu'est-ce qu'elle faisait là, la blonde hétaïre ? Elle venait de s'extraire d'une voiture et se mettait à

courir vers l'église. Comme dans un film à la graisse d'oie, j'ai noté le numéro d'immatriculation de sa Clio. J'en étais là. Du délire. Je passais du stade de détective ringard à celui de pervenche névrosée. Pautrat, je l'ai reconnu tout de suite, et même s'il n'était pas en première avec moi, on avait pratiquement fait toute notre scolarité ensemble. Aussi bon en maths qu'en basket. Je l'ai abordé, et même surpris, il gardait cette douceur que je lui connaissais avant. Il avait souvent revu Palland et avait profité d'un passage à Paris, il était dans l'internationale pharmaceutique, pour lui adresser un dernier hommage. Nous étions comme rassurés de nous revoir. Ma foi, on enterrait un congénère et ce n'était pas l'un de nous deux.

Après Pautrat, je me suis décidé à saluer Kreusen. Lui aussi n'était pas loin d'avoir la larme à l'œil. En louchant vers ma jambe de bois, il m'a posé la sempiternelle et inévitable question : qu'est-ce que tu deviens ? Question sous-entendant une version basse : qu'est-ce que tu fais ? et une haute : est-ce que t'as réussi dans la vie ? Lui, il était commissaire de police, à un an de la retraite. Kreusen, communiste forcené à dix-sept ans, flic rangé des paniers à salade à cinquante-cinq, ça m'a tué. Mais bon. J'étais bien Dada, moi, au même âge, et j'avais passé mes dernières années à corriger les épreuves des plus mauvais écrivains de France... Nous avons devisé quelques instants et, je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai demandé de me rendre un petit service, de me trouver à qui appartenait une Clio immatriculée ratata ratata, simple histoire de pliage de coffre de bagnole et de délit de fuite. Je lui ai donné le numéro de bigo de Bertrand quand il m'a dit qu'il ferait ça dans la journée. Les cognes travaillent aussi le dimanche.

J'ai été dire bonjour à Gisclard, à Manigne, toujours aussi calme et brillant, et puis j'ai vaguement écouté, en bâillant intérieurement, les hommages et homélies, fixant la nuque de Marion Renouard et me disant qu'il était temps que l'Église catholique disparaisse. Parce que ça faisait vraiment brocante, tous ces chichis et tralalas répercutés en écho par les voûtes.

Je suis passé chez Bertrand, c'était juste à côté. Il était dans tous ses états, Esther téléphonait toutes les deux heures pour savoir où j'étais, comment j'allais et ce qu'il se passait pour l'appartement. Sous les gros yeux d'un fils aimant (sa mère) et inquiet (pour son père), j'ai appelé le Canada, même s'il y avait de furieuses chances de réveiller la robuste chambrée. J'ai eu toutes les peines du monde à la calmer. Esther m'avait tout l'air d'avoir perdu le sommeil. C'était si con d'avancer dans la science hypnologique tout en régressant dans la pratique. Elle s'était remis dans la tête de tout abandonner et de

rentrer à Paris. Il a fallu batailler, vanner, montrer ma bonne forme mentale pour qu'elle ne fonce pas acheter le billet de retour dans la minute. Et puis, le reste : est-ce que tu m'aimes ? mais bien sûr, chérie, est-ce que tu m'aimes toujours ? mais enfin, pou-pougne..., est-ce que tu as reçu ma lettre ? ah non... laquelle ? je t'aime, mon Nico, tu le sais, hein ?, mais oui, je le sais, moi aussi je t'aime.

La gueule de Bertrand. Comme s'il assistait à un tournage de film porno dans sa chambre, en tentant de s'intéresser aux fluctuations flottantes du capital fixe en ressorts à boudins.

Comme il était convenu depuis longtemps, je ne pouvais plus reculer, nous avons été au restaurant. Un japonais, vers Saint-Germain. Délicieux. Mon fiston ressemblait à un missionnaire jésuite goûtant pour la première fois un nid d'hirondelle. Il m'a bien sûr demandé où je créchais, je le lui ai dit, il n'a pas fait de commentaires (il n'avait pas intérêt, l'intégriste) mais s'est étonné que sa propre maman ne me le demande pas. Je lui ai répondu qu'elle avait confiance, elle. Ça a cloué son bec de jeune coq.

Je suis repassé chez lui, impatient. Le Commissaire ressorti de mon au-delà adolescent avait laissé un message : « Kreusen. Salut Bornand. La carte grise de ta Clio est au nom de Marion Renouard, née Morec, le 18 avril 1963 à Concarneau. 16, rue Saint-Sabin, Paris onzième. À bientôt, content de t'avoir revu ».

— Qu'est-ce que t'as, t'es tout blanc ? a couiné Bertrand.

Il y avait de quoi. Le nom de Concarneau me tombait dessus comme une enclume sur un flan à la fraise. Et puis aussi Morec... Ça me disait quelque chose. J'ai sorti mon carnet, le feuilletant fébrilement et j'ai trouvé. La prof de maths, de Grémont, née Morec. Là, l'enclume s'est fracassée sur un yaourt avec des vrais morceaux dedans.

Aux yeux de mon fils, je devais être devenu carrément transparent. J'ai regardé ma montre. Vingt-deux heures vingt-deux. Un signe de plus. Il était tard mais temps que je fasse une petite visite à la Marion. Et dire que c'était la première que j'avais interrogée. À se la mordre.

Le 16, rue Saint-Sabin était une impasse intérieure, aux gros pavés anciens, bordée d'ateliers genre artistes bordéliques ou débarras de garde-meubles, envahie d'arbustes, de plantes grimpantes et autres avatars de l'anarchie horticole. Sympa. Le genre d'endroit pour qui un paquet de Parisiens donneraient un bras ou une jambe. L'atelier de Marion était au bout, sur la droite. Une lumière blonde passait par les rideaux blanchâtres masquant la verrière.

Mon cœur battait. Je ne savais pas où j'allais, mais c'était la tête la première. Cette pétulante jeune femme allait peut-être me découper au yatagan ou me faire une piquouze de strychnine.

J'ai frappé au carreau.

— Qui c'est ?

— Nicolas Bornand. Vous vous souvenez ?

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Simplement vous remettre un souvenir de Lionel, qu'il vous destinait... Je l'ai retrouvé aujourd'hui.

— C'est quoi ?

— Je ne sais pas, c'est emballé. Un livre, apparemment...

Elle a ouvert. Un pyjama de soie luisante. La chevelure en bataille. Brutal, je l'ai repoussée à l'intérieur de la pièce, toute blanche. La pièce. Et elle, aussi, un peu.

— Mais, qu'est-ce que vous, je vous préviens, je vais hurler.

— Calmez-vous, mademoiselle Morec, née à Concarneau et fille de madame de Grémont, mon professeur de physique-chimie à Henri-IV, en 1963.

Elle n'avait soudainement plus du tout envie de hurler. Ses yeux étaient devenus brillants et elle reculait lentement vers le coin cuisine où il devait y avoir une batterie de couteaux à découper le poulet, un fusil de chasse au handicapé ou une massue à aplatir les fouillemerdes.

— Doucement. Je ne vous veux aucun mal. Je ne suis pas un flic. Je veux savoir, c'est tout. Comment dire ?... Je crois avoir fait tout le chemin, j'ai grimpé la côte, j'ai mal partout, j'arrive à la table d'orientation... J'aimerais assez qu'on m'explique tout ce que je peux voir, de là. Cela me suffira.

— Sortez d'ici ou j'appelle la police.

— Allez-y, je vais leur causer crise cardiaque.

J'ai vu ses épaules se baisser d'un cran, d'un petit cran.

— Mais j'ai jamais aimé les poulets. Et ça ne fera pas revenir Lionel. Ni ma jambe, d'ailleurs...

J'avais lancé ça au hasard. Elle l'a regardée, ma jambe, ou du moins la place qu'elle prenait avant. Elle s'est mise à trembler. Je savais, par intuition, qu'elle tenterait quelque chose dès que ses nerfs auraient repris leur place. J'ai regardé, furtivement, tout ce qui avait l'air contondant dans les parages. Un vase. Un tisonnier, près d'un

petit poêle à bois. Une statue, genre aztèque. Un vrai Cluedo. Et deux secondes après, la colonelle Moutarde choisissait le tisonnier. Mais le joueur Nicolas Bornand se jeta sur elle, de tout son poids, l'entraînant dans sa chute, renversant le guéridon où trônait le Rasparcapac, et c'est comme ça que je me suis retrouvé allongé sur une belle blonde qui, silencieusement, cherchait de ses ongles mes yeux, tentant d'augmenter considérablement mon handicap. Mais un aveugle avec une jambe de bois, on n'a jamais vu. Alors, une décision : le coup de boule. J'ai senti l'arête de son nez craquer, j'ai vu le sang pisser, et je me suis dit que la beauté aurait deux gros yeux verts, noirs et jaunes pendant un bon moment. Tout ça en trois secondes.

J'ai eu du mal à me relever. Le tisonnier à la main, je l'ai forcée à s'asseoir sur son lit. Je lui ai lancé un torchon. Elle pleurait, larmes et sang réunis. Et tout ce bordel dans un silence total. Les voisins pouvaient s'endormir tranquilles. Marion n'avait apparemment aucune envie de les voir se mêler à ce pugilat nocturne. Je me suis assis sur une chaise, à bonne distance de la bête blessée. Et j'ai attendu.

Dix bonnes minutes de gémissements. Le torchon rougissant peu à peu. Tremblements du corps dans le pyjama. Le nez n'était pas cassé. Sinon, elle n'aurait pas pu renifler comme elle le faisait à répétition. Je le savais par habitude, une vraie science de jeunesse, la tarinologie. Tant mieux, ça fait toujours du mal de faire mal, il n'y a que les tueurs cyniques et malades mentaux qui peuvent penser le contraire, ceux qui parviennent à donner un prix à la mort, qui, elle, n'est pas cotée en Bourse. À travers le filtre douloureux des larmes, les yeux de Marion restaient attentifs, mobiles, éternés. Elle cherchait encore le moyen de sortir du piège. À moi d'être persuasif.

— Vous avez tué Lionel. J'en ai la preuve. Vous l'avez plombé au curare, juste avant qu'il aille au vernissage. Où vous l'avez envoyé en vous faisant passer pour Yves Palland. Ce même Yves Palland que vous venez d'éliminer, je ne sais pas encore comment, sans doute de la même façon.

— C'est pas vrai !

— On parie ?

— Yves Palland, c'est pas moi.

— Donc Lionel c'est toi.

Elle s'était fait baiser comme en quarante. Son regard furieux. Mais plus attentif qu'avant. Elle se rendait compte que, devant elle, il n'y avait plus un emmerdeur lambda mais un vrai examinateur. Elle devait se dire qu'elle était tout à coup comme dans un commissariat

pisseux avec une lampe de bureau en plein dans la gueule et des argousins tout autour.

— Va falloir m'expliquer, Marion, va falloir tout m'expliquer.

— Et pourquoi ça ? T'es quoi, toi ?

La soudaine vulgarité du tutoiement.

— Oui, t'es quoi toi ? Le vengeur masqué ? De quel droit ? Le redresseur de torts à la noix ? Le shérif ? T'y connais rien, tu ne sais rien, et tu te permets de juger ? Toi, un infirme de merde ?

Je n'ai pas répondu. J'ai seulement attendu. Parce que j'avais une boule dans la gorge. Ce qu'elle ne savait pas, c'est que j'étais aussi perturbé qu'elle, n'aimant pas le jeu et la situation, mais me persuadant que c'étaient les seuls possibles, ceux qui m'éviteraient de me retrouver dans le sale rôle du poulaga en mission.

— Doucement, Marion, doucement. Tu as une porte de sortie, une seule. Moi. Avec les chaussettes à clous et les juges, ça ne sera pas pareil, et ça risque de se terminer à l'hosto psy à perpète, avec trois cachets tous les matins, les sangles pendant la nuit et une dizaine de types qui bavent dans le couloir quand tu sortiras pisser.

À moi d'être vulgose, il n'y avait pas de raison.

Elle s'est fermée comme une pétoncle. Une vraie porte de prison. L'œil vitreux, le nez rouge. Le cheveu terne. Ça a duré dix bonnes minutes de plus. Dehors, des gens rentraient chez eux en riant grassement. Un dîner arrosé. Un dernier verre insouciant. La vie des bêtes. J'avais tout mon temps. Plus elle restait prostrée, plus ça voulait dire qu'elle alignait les pour et les contre. Elle allait sans doute me demander une cigarette, comme dans les feuilletons. Après, je lui proposerais la moitié de mon sandwich, en la démenottant du radiateur. J'ai tenu bon. C'est long, dix minutes. Ça fait des heures, en fait. J'ai remarqué, au fond de la pièce, dans un gros pot, un palmier nain. Lionel, d'une certaine façon, était avec nous.

— Je peux fumer ?

Elle n'a même pas attendu une quelconque permission et s'est emparée du paquet, sur la table.

J'en ai profité.

— Explique-moi, tout simplement. Après, je verrai. Je ne te promets rien.

— J'ai besoin de boire.

Moi aussi, j'ai pensé. Putain, une lessiveuse de vodka. En la surveillant du coin de l'œil, j'ai fait deux pas pour atteindre la

bouteille de cognac que j'avais déjà repérée, sur une sorte de comptoir cuisine. Je n'aime pas trop le cognac, mais Marion, elle, avait l'air d'en connaître un rayon. Elle s'en est envoyé un bon coup derrière une virtuelle cravate. Ce qui l'a fait tousser, créant d'autres larmes, les vapeurs de l'alcool lui attaquant son pauvre pif meurtri. Elle s'est alors malaxé les phalanges. Névrotiquement, elle cherchait la série de mensonges pouvant remplacer la vérité. Ou bien se demandait comment se sortir de ce merdier, me bousculer, fuir, disparaître, ce qui serait bien sûr un aveu. Elle était tout simplement en train de se persuader que j'étais sa seule chance, mais elle ne pouvait pas totalement compter dessus. Elle n'y croyait pas vraiment. Elle était perdue. Moi non plus, d'ailleurs, je ne voyais pas ce que je pouvais faire d'autre. Des flics l'auraient menacée, battue, ou auraient trouvé des termes réalistes de chantage. Peut-être qu'elle cherchait encore un moyen de me tuer. Elle avait déjà au moins bousillé quelqu'un, le premier pas était franchi. Quand y en a pour un, y en a pour deux. Ça m'a angoissé. En même temps, il devenait certain qu'elle n'était pas le tueur sadique ou le serial-killer de base. Alors, c'était quoi, ce foutoir mortifère ?

Un bon quart d'heure a passé. C'est long, quinze minutes. Des heures. J'ai craqué à nouveau, je n'avais aucunement l'intention de passer la nuit dans le onzième arrondissement, j'avais envie de dormir, j'avais envie de penser à Esther, à Solange, à ma jambe qui me brûlait.

Marion a frappé la table du plat de la main. J'ai sursauté. Elle a ouvert la bouche. Ça y était. La révélation du deux.

— Tu dis que tu ne me promets rien. Mais qu'est-ce que tu aurais à me promettre ?

Bien joué. À moi de déplacer ma tour. Pour écraser ce qu'il reste.

— Je ne sais pas. Des injures, sûrement. Et pour toi, des calmants, à vie. Le remords, à vie aussi. Le suicide. Je ne sais pas.

Elle m'a étudié longtemps. Les larmes ravinaient à nouveau. Elle a refrappé la table, plus doucement, d'un doigt recourbé.

— J'ai tué Lionel. À distance. Le curare qu'il a avalé, sous forme de gélule, devait faire son effet deux heures après. Ça ne se dissolvait que dans l'intestin. C'est vrai. J'ai tué Lionel. Par amour.

— Épargnez-moi ce genre de connerie, s'il vous plaît. On ne tue pas ceux qu'on aime.

— Par amour pour mon frère. Il me l'avait demandé, sur son lit de mort, il y a six mois. Le sida, tout simplement, très moderne. Mon héros perso baisé par l'héroïne. Il pesait trente-huit kilos et était couvert d'escarres purulentes. Il avait quatre ans de plus que moi. Je

n'ai pas tout de suite compris pourquoi il me demandait ça, et comme je refusais absolument, il m'a tout raconté. Enfin, tout, je ne sais pas, des bribes, en tout cas, suffisamment pour que je me décide à dire oui, à rencontrer Lionel, à l'amadouer et ainsi de suite... Mais Yves Palland, je le jure, ce n'est pas moi, ni mon frère.

Alors ça. Palland était mort naturellement, peut-être en apprenant qu'un Van Gogh inconnu venait de lui passer sous le nez. Et c'était grâce à cette crise cardiaque tout à fait normale, si j'ose dire, que j'avais mis le doigt sur le furoncle. Si le hasard n'avait pas bien fait les choses, alors là je voulais bien être pendu par les nougats.

— Pourquoi êtes-vous allée à son enterrement, alors ?

— Parce que Lionel m'avait parlé de lui. Il s'en servait pour la vente aux enchères de films trouvés dans des lots. Palland le prévenait quand il y avait des trucs intéressants, à Drouot, ou ailleurs. J'ai voulu voir de près des gens qui pleurent. Parce que moi aussi, j'ai beaucoup pleuré.

Elle s'est retapé un cognac. J'ai pris la bouteille. Si elle se saoulait la gueule, adieu la justesse des propos. Elle se frottait toujours le cuir chevelu, avec une régularité de maniaque.

— Vous êtes la fille de madame de Grémont ?

— Oui. J'étais. Elle est morte de chagrin en 1965. J'avais deux ans. Je ne me souviens pas d'elle, bien sûr. Juste la vague impression d'être au chaud sur ses genoux. Pour mon frère, à six ans, ça a été un choc terrible.

— Morte... de chagrin ?

— On m'a dit que ça avait démarré deux ans avant, en 63, quand elle avait été nommée au lycée Henri-IV...

Bing.

— Elle était tombée en dépression au bout de quatre mois à cause de la violence de ses élèves...

Boum.

— Elle ne s'en est jamais remise, se laissant dépérir peu à peu, dans la maison de Concarneau.

Le puzzle se mettait en place. Il y avait toujours des trous, mais la bordure était complète. Cela dit, je n'avais absolument aucun souvenir de cette soi-disant violence d'élèves. Les maths, on s'en foutait gras. C'est tout. Peut-être que des trucs m'avaient échappé, à l'époque. Mais ça me paraissait gros, trop gros, comme scène primitive.

— Et, d'une certaine façon, mon frère n'a jamais remonté la pente.

Le deuil a duré, sous-jacent, là, bien là. Il s'est toujours comporté comme un marginal. Toujours au bord du suicide, la drogue, par exemple...

— Il faisait quoi ?

— Du cinéma...

Badaboum.

— Comment ça, du cinéma ?

— Comme artiste. Du cinéma expérimental.

Tatatsang.

— C'est comme ça qu'il a retrouvé Lionel ?

— Oui, il y a une vingtaine d'années. Il était très jeune, mais avait déjà tourné des trucs en super-8, totalement déments, il voulait être le Lautréamont du cinoche. Quelquefois, c'était Artaud, d'ailleurs. Il avait rencontré Lionel, et avait décidé de lui confier ses œuvres, uniques, bien sûr. Ils ont été très proches, pendant un ou deux ans.

Dans le puzzle, maintenant, il y avait les gros nuages à droite. Toujours difficiles à reconstituer, les nuages, comme les rideaux d'arbres ou les plaines à blé. Mais quand c'est fait, on a l'impression d'avoir accompli le principal. C'est toujours à ce moment-là qu'on espère qu'il ne manquera pas de pièces.

Marion a reniflé, et, du regard, m'a demandé la bouteille de gnôle. D'un signe de tête, je lui ai simplement demandé de continuer et que pour la bibine, c'était moi qui décidais. D'ailleurs, j'ai fini mon verre. J'ai cru un instant qu'elle allait s'arracher la peau des mains. Alors, je lui en ai versé un peu.

— Ce qui est terrible, c'est qu'au même moment, Alain...

— Alain ?

— Mon frère. Alain s'est fâché à mort avec Lionel qui avait paumé un de ses films. Au même moment, il a dû apprendre que l'autre était à Henri-IV avec maman, et il a rencontré la dope. Normal dans ce milieu, à l'époque. Trop de trucs en même temps.

— Alors, il a tout mélangé. Et a décidé de punir tous les élèves qui avaient tué sa mère.

— Quelque chose comme ça.

— Et il en a eu combien ?

— Je ne sais pas. Mais il était totalement désespéré de n'avoir pas réussi à éliminer Lionel. C'est pour ça qu'il m'a fait jurer, avant de mourir, de m'en charger. C'est lui qui m'a fourni le curare.

— On vous demande de tuer quelqu'un et vous le faites, comme ça, sans problème ?

— Et toi, tu tapes sur une femme, comme ça, sans problème ?

— Une femme qui a tué mon meilleur ami.

— Tu ne le savais pas, à ce moment-là... J'ai éliminé quelqu'un qui a rendu fou mon frère. Je n'ai pas fait une enquête préalable pour savoir à qui, en plus, j'allais faire du mal.

Elle s'est levée, subitement. Elle a failli me surprendre. Mais, par réflexe, j'ai tendu le bras et l'ai attrapée par les cheveux. D'un coup sec, je l'ai renvoyée en arrière. Elle a poussé un petit cri plaintif en se rasseyant. Un gémissement de douleur, pas de rage.

Je l'ai pointée du doigt. Le Vengeur. Le Juge Suprême. J'avais un peu honte.

— C'est toujours comme ça, c'est dégueulasse. Vous êtes dégueulasse. C'est pas avec des gens comme vous que le monde va changer.

— Qui es-tu, toi, pour me faire ce genre de morale à la con ?

— Moi ? Moi, je suis l'homme blessé...

C'était un peu ridicule, comme répartie. Mais c'était sorti tout seul. Fallait se ressaisir.

— Quand il a commencé, c'était quand ? Je veux dire quand il s'est mis en tête de venger sa mère... votre mère...

— Quinze ans. Entre dix et quinze ans.

Le puzzle resterait incomplet. Il manquerait toujours une pièce. Ce n'était pas Alain qui m'avait roulé dessus. C'était aussi bien comme ça, en fait. Je préférerais ne pas savoir, ne pas me retrouver dans la position de l'œil pour œil dent pour dent. Éviter la barbarie. J'en avais assez. J'étais en sueur. Pas envie d'en apprendre plus. La vague montée du vomi dans l'œsophage. J'avais fait mon boulot, en me gourant pas mal. J'étais nul. Con. Vaguement salaud. Je détestais tout le monde. Mon moignon, c'était moi. Ce qui me différenciait des imbéciles. Et de leur conjuration.

Je me suis levé, péniblement, et j'ai claqué la gueule de Marion. Qui ne s'y attendait pas. La baffe du siècle. Elle aurait un concert techno dans les oreilles pendant un bon moment.

Et je suis parti.

Dehors, il y avait un ciel plein d'étoiles.

Quand je suis arrivé chez Véronique, elle était derrière la porte, livide. Elle m'a simplement dit, d'une voix cassée, que Bertrand m'attendait chez lui, d'urgence.

Quand je suis arrivé chez Bertrand, il était derrière la porte, en pleurs. On l'avait prévenu il y a deux heures. Esther avait été tuée dans un accident de voiture, entre Halifax et Montréal.

La première chose à laquelle j'ai pensé, c'est que c'était bien fait pour moi.